



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



**TAYLOR
INSTITUTION**

Bequeathed
by Professor
VIVIENNE
MYLNE

MYLNE 47

OXFORD
1992



**TAYLOR
INSTITUTION**

Bequeathed
by Professor
**VIVIENNE
MYLNE**

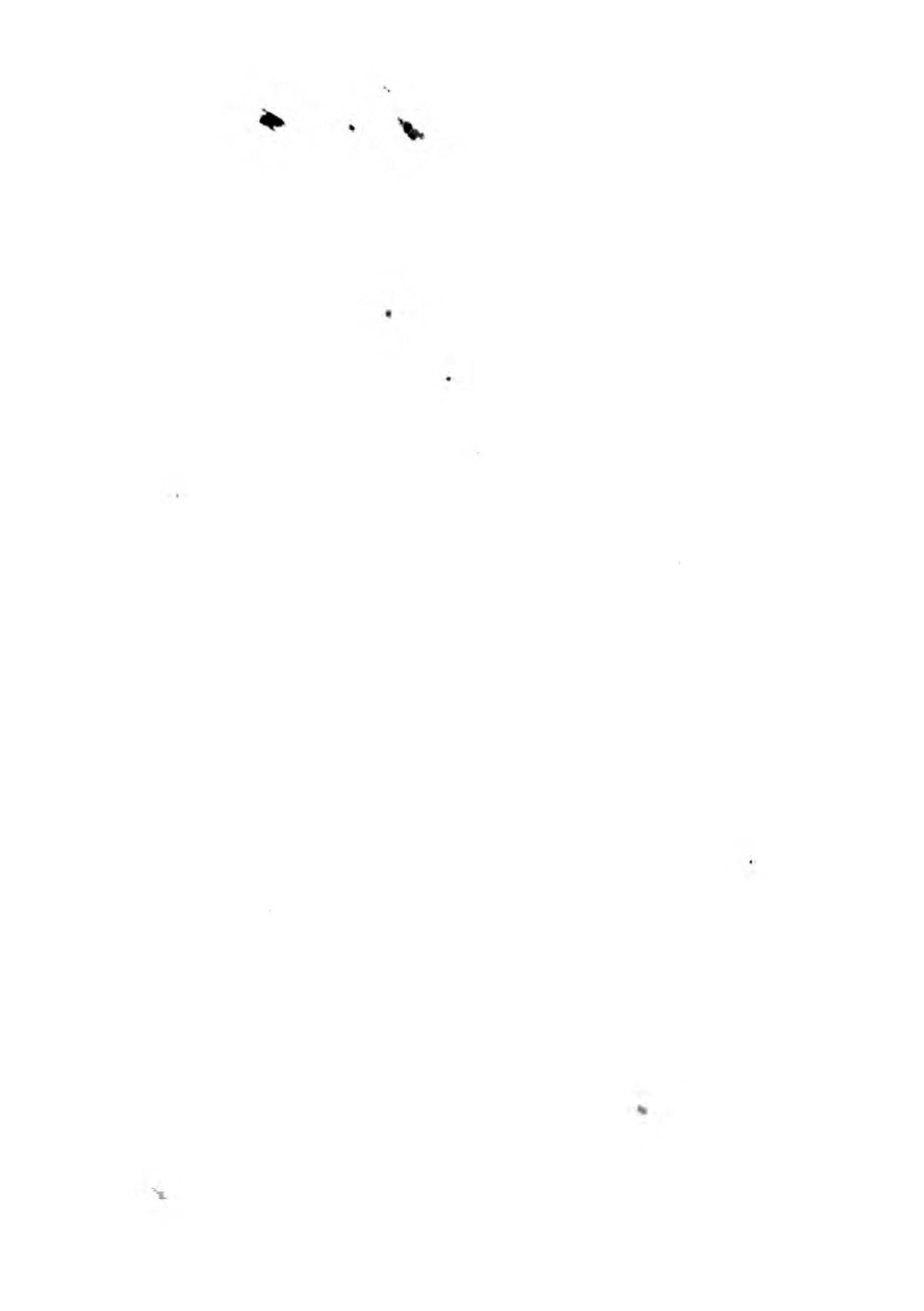
MYLNE 436

**OXFORD
1992**



2 vols 4V

Lovell.



LES VEILLÉES

DU CHATEAU

I

LA FAMILLE CLÉMIRE



Tome 1, p. 108.

La famille de M^{me} de Clémire forme un cercle autour d'Augustin.

LES
VEILLÉES
DU CHATEAU

PAR

MADAME DE GENLIS

NOUVELLE ÉDITION REVUE ET CORRIGÉE

TOME PREMIER




PARIS

DIDIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR

QUAI DES AUGUSTINS, 35



AVIS DE L'ÉDITEUR.

A réputation de ce livre est depuis longtemps établie, et son succès a été constaté par de fréquentes réimpressions : il serait difficile de compter toutes les éditions qui en ont été faites, sans parler même des contrefaçons, peut-être plus nombreuses encore ; et cependant une si grande publicité n'a pas diminué la faveur du public, n'a point blasé les lecteurs. Depuis son apparition, bien d'autres ouvrages du même genre sont venus prendre un rang honorable parmi les livres d'éducation : des femmes d'un mérite distingué, d'un talent littéraire incontestable, ont voué leur plume élégante, spirituelle, à l'instruction de la jeunesse ; mesdames Guizot, Tastu, Dupin, de Trémadeure, de Lajolais, etc., etc., ont acquis, sous ce rapport, une popularité bien due à leurs utiles productions. Mais par cela même que leurs ouvrages se font remarquer par des qualités toutes particulières. il

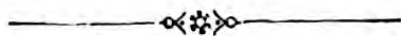
s'ensuit que les *Veillées du Château* n'ont été ni remplacées ni oubliées, et que leur vogue est restée la même : aussi ne trouverait-on pas aisément aujourd'hui, dans le commerce, un seul exemplaire des éditions qui ont précédé celle-ci.

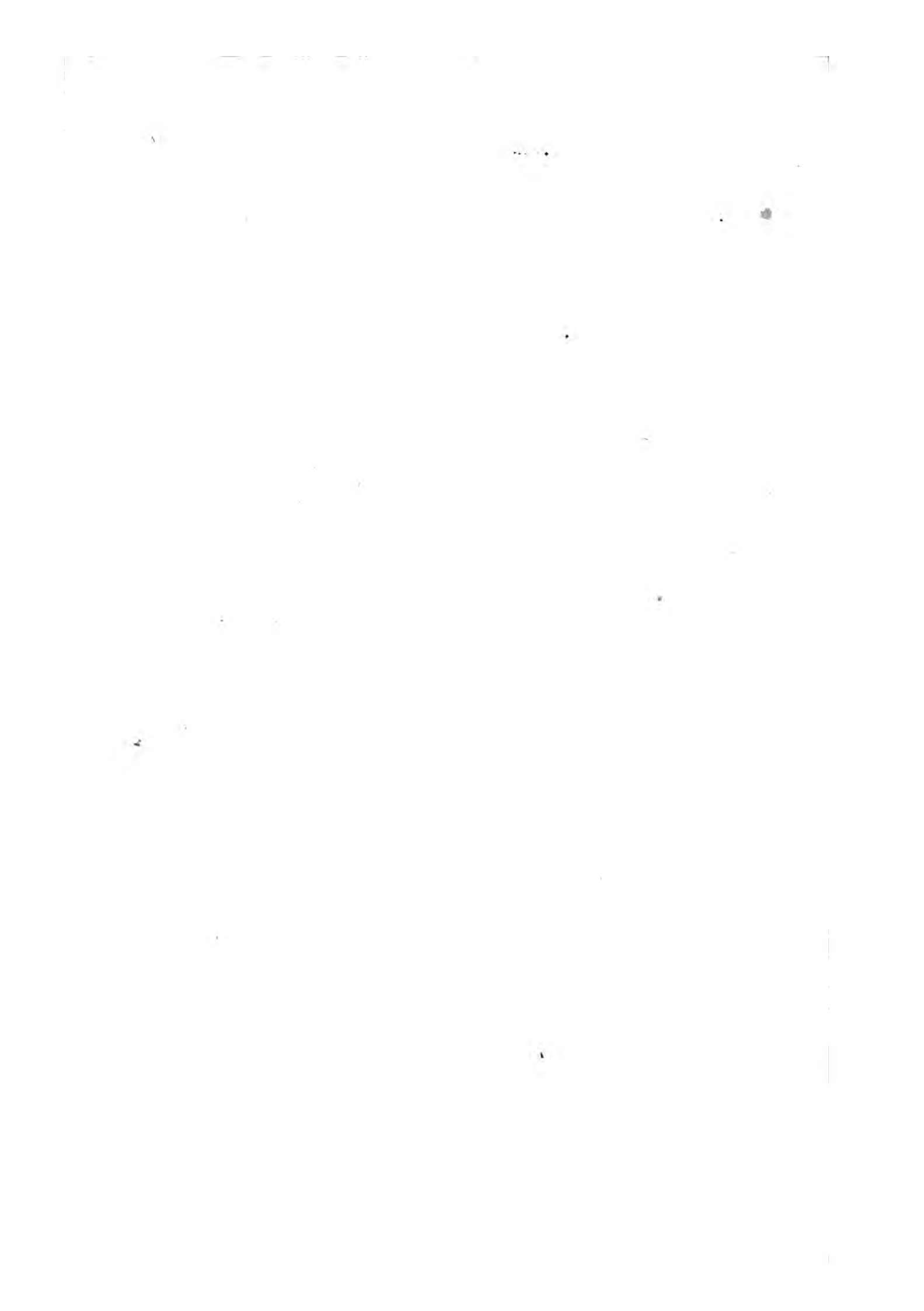
Madame de Genlis a réuni dans ce traité de morale tout ce qui devait plaire à l'imagination des jeunes gens, tout ce qui pouvait éclairer leur esprit, toucher leur âme. Tantôt elle leur présente les faits les plus saillants de l'histoire, d'où elle sait tirer à propos, sans pédanterie ni sécheresse, des leçons et des exemples ; tantôt elle leur fait admirer les grands spectacles de la nature, leur expliquant d'une manière à la fois ingénieuse et attrayante les phénomènes les plus curieux. Elle raconte avec simplicité et précision ; elle cache ses préceptes sous des couleurs séduisantes ; elle instruit en amusant : en un mot, elle reste toujours à la portée de ses lecteurs. Son style est facile, élégant, exempt de prétention, de recherche ; il se distingue surtout par la clarté et la justesse de l'expression.

Toutefois, il faut le reconnaître, à l'époque où madame de Genlis écrivait cet ouvrage, les sciences naturelles n'avaient pas encore pris les développements immenses qu'elles ont acquis de nos jours ; de sorte que certains phénomènes physiques ont été quelquefois

expliqués d'une manière incomplète ou erronée, de même que quelques-uns des ouvrages cités par l'auteur à l'appui de ses démonstrations sont demeurés en arrière des connaissances actuelles. C'étaient là de légères taches qu'il était important de faire disparaître dans une nouvelle édition. Nous avons donc fait revoir cet ouvrage avec soin, et nous espérons avoir comblé la lacune que le temps et le progrès des lumières y avaient laissée. Les lecteurs y gagneront des idées plus nettes, plus positives, sans que l'œuvre elle-même ait eu à subir des altérations sensibles, sans que l'intérêt et la moralité du livre y aient rien perdu.

Nous n'avons pas oublié non plus que, dans un ouvrage destiné à la jeunesse, il faut savoir plaire aux yeux, maintenant surtout que l'*illustration* règne dans toutes les publications. Un artiste distingué nous a prêté le concours de son talent, et s'est attaché à reproduire les situations les plus pittoresques, les épisodes les plus touchants du livre de madame de Genlis. Tout ce qui parle aux yeux facilite le travail de l'intelligence : c'est le meilleur moyen d'instruire les enfants sans les fatiguer, et de faire tourner leur amusement au profit de leur instruction.





ÉPITRE A CÉSAR DUCREST,

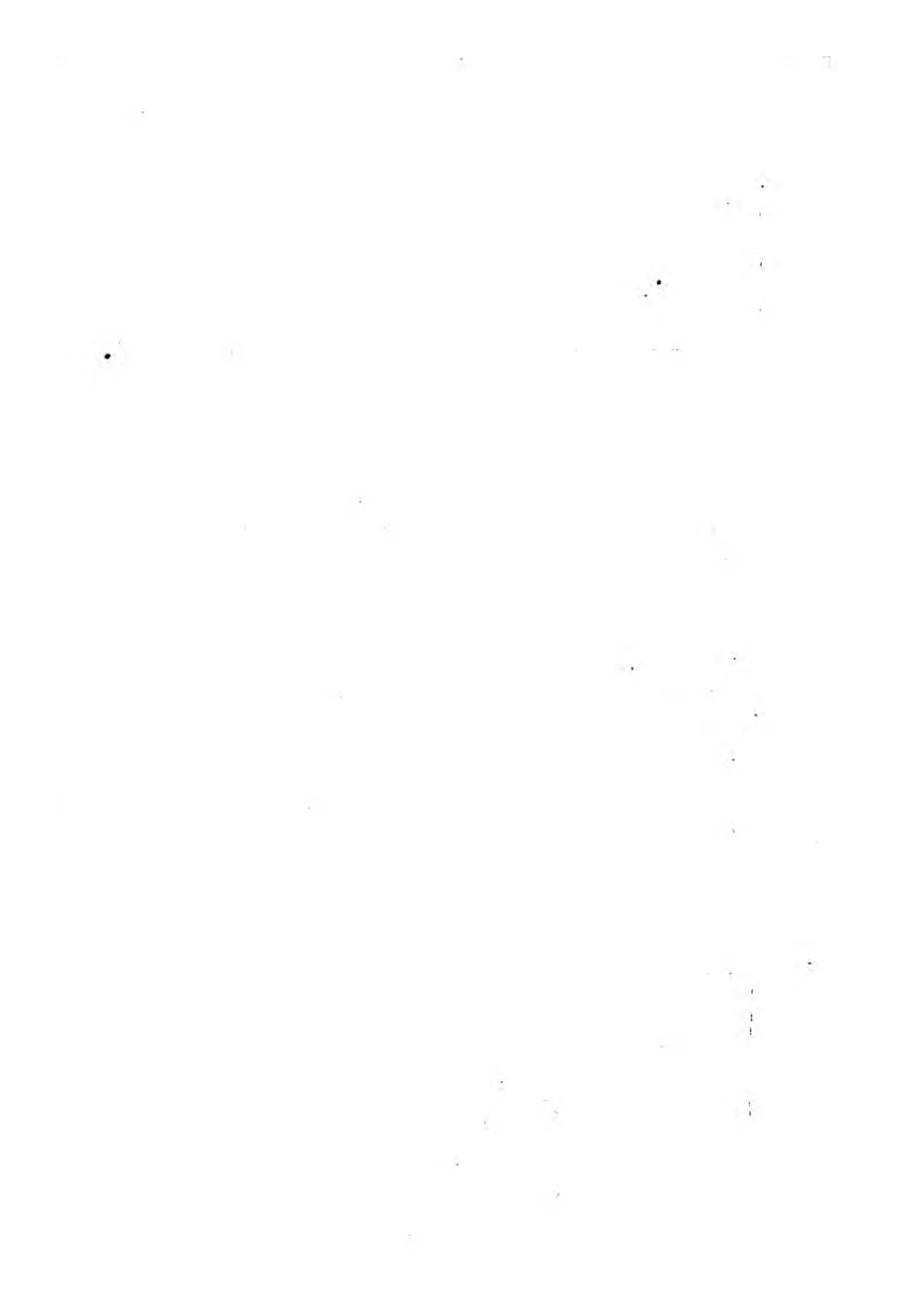
MON NEVEU.

Vous avez désiré, mon enfant, que cet ouvrage vous fût dédié, et que le héros des VEILLÉES DU CHATEAU portât votre nom ; il est un peu plus âgé que vous, mais vous annoncez son caractère et sa sensibilité, et comme lui vous ferez le bonheur du plus tendre père.


Il m'était bien facile de représenter des enfants aimables ; pour les peindre appliqués, soumis, reconnaissants, je n'avais qu'à regarder autour de moi.

Relisez quelquefois cet ouvrage : il contient une histoire qui doit surtout faire sur vous une profonde impression ¹ ; je suis bien certaine qu'elle ne s'effacera jamais de votre souvenir et de votre cœur.

¹ Celle de l'*Heureuse Adoption*, où se trouve un trait touchant de sa mère.



PRÉFACE.

E n'ai point placé au hasard, à la suite les unes des autres, les histoires qui forment ce recueil. Avant de songer au plan *romanesque*, c'est-à-dire aux événements, aux situations, j'avais préparé le *plan des idées*, l'ordre dans lequel je devais les présenter pour éclairer graduellement l'esprit et élever l'âme. Cette chaîne de raisonnements ainsi disposée, il ne me restait plus qu'à trouver les caractères, les petits incidents, les situations qui pouvaient servir à démontrer, de la manière la plus frappante, les vérités que je voulais établir.

Il n'y a point de sujet moral qu'on ne puisse traiter avec agrément et point de livre de morale utile s'il est ennuyeux. Un ouvrage de ce genre, on l'admira sans doute; mais s'il a plus de cent pages, il est impossible de le lire avec plaisir.

Vouloir persuader, sans tâcher de plaire ou d'intéresser, sans chercher et saisir tous les moyens qui peuvent fixer l'attention de ceux qu'on désire gagner et convaincre, c'est selon moi une étrange inconséquence. Lorsqu'on parle au cœur, on est sûr d'être écouté. Pourquoi donc bannir des ouvrages de morale le sentiment et l'imagination? Ce ne sont point de froids raisonnements qui rendront les hommes meilleurs; ce sont des exemples frappants, des tableaux faits pour toucher et s'imprimer fortement dans l'imagination : c'est enfin la *morale mise en action*.

Les ouvrages qui ont le plus influé sur les mœurs ont tous une forme agréable, intéressante, et c'est particulièrement à cette forme qu'on doit attribuer le bien qu'ils ont produit. Celui même qui ne veut ni se corriger ni s'instruire lit ces ouvrages pour s'amuser, et en les lisant il se corrige, il s'instruit malgré lui : voilà les livres véritablement utiles. Les autres moralistes ressemblent à ces gens qui donnent de bons conseils uniquement pour montrer la solidité de leur raison, et qui du reste savent bien qu'ils ne persuaderont ni ne toucheront, et qu'on les écouterait avec distraction et ennui.

D'ailleurs, beaucoup de personnes sont naturellement portées à croire que tout ouvrage agréable doit être frivole; celui qui les intéressera, quelque moral qu'il puisse être, il ne sera à leurs yeux qu'une *jolie bagatelle*.

Une des choses qui a le plus contribué à décréditer les livres de morale présentés sous une forme intéressante, c'est la multitude d'ouvrages dangereux sous le titre de *Romans moraux* ou de *Contes moraux*, que nous avons vus paraître depuis vingt ans. On pourrait comparer ces ouvra-

ges à des poisons déguisés, à ces drogues de charlatans, offertes comme des remèdes salutaires, d'autant plus pernicieuses, qu'elles portent des noms imposants et qu'on les prend avec confiance.

Ces livres ont inspiré du mépris pour le genre ; mais il ne fallait mépriser que les ouvrages décorés d'un titre qui ne leur convenait pas : car c'est à ce genre même que Fénelon, Richardson, Addison, etc., ont dû leur succès et leur gloire. Si je croyais qu'il fallût avoir les talents de ces grands hommes pour adopter, avec quelques espérances de succès, le genre qu'ils ont créé, je n'aurais certainement jamais eu la plus légère tentation d'écrire ; car nul autre genre n'avait d'attrait pour moi. J'ai cru qu'avec un cœur sensible et de la raison on pouvait présenter des tableaux instructifs et touchants. Je n'ai point eu la prétention ni l'espoir de faire un ouvrage d'un mérite supérieur, mais j'ai cédé au désir d'offrir aux bonnes mères mes réflexions, aux enfants quelques leçons utiles.

Afin d'appuyer, autant que je l'ai pu, les vérités morales par des faits et des exemples frappants, j'ai cité dans cet ouvrage plusieurs traits d'histoire.

Je me suis efforcée d'inspirer aux enfants le goût de l'étude et des arts. Je leur parle de tout, afin de leur donner des notions générales qu'on n'a point communément dans l'enfance, et surtout de faire tourner leur curiosité vers des objets dignes de l'exciter et de la satisfaire.

Je n'exagérerai pas, en disant que, pour composer le seul conte de *la Féerie de l'Art et de la Nature*, j'ai été obligée de lire et relire plus de cent volumes. L'amour-propre ne peut attacher de prix à un travail qui n'exige ni

instruction ni talent, tel que celui qui consiste à lire, et ensuite à composer de petits extraits bien courts, bien superficiels, pour des enfants de dix ou douze ans; mais du moins ce travail prouve de la patience et du zèle : il est permis de se vanter et de s'applaudir d'avoir eu le courage de s'y livrer.

Puisse cet ouvrage obtenir le suffrage des mères de famille, qui, retirées dans leurs châteaux, mènent cette vie si douce, si vertueuse, dont je n'ai su peindre qu'imparfaitement le charme et la tranquillité!



LES VEILLÉES DU CHATEAU.

LE marquis de Clémire, au moment de partir pour l'armée, recevait les tristes adieux de sa femme, de sa belle-mère et de ses trois enfants; il tenait sur ses genoux le petit César, son fils, qui se plaignait avec amertume de n'être point assez grand pour le pouvoir suivre. Le marquis, le serrant toujours dans ses bras, se leva; ses deux filles embrassèrent ses genoux en pleurant, et sa femme, baignée de larmes, se précipita vers la porte, afin de recevoir son dernier adieu... — Oh! papa, dit tout bas César en se penchant vers l'oreille de son père, emportez-moi avec vous....

Le marquis posa doucement l'enfant sur le sein de sa mère. César fit quelque résistance : il fallut ouvrir

de force sa petite main qui s'était attachée au collet de l'habit de son père. Alors le marquis, embrassant une dernière fois ses enfants et sa femme, s'arracha de leurs bras et sortit précipitamment. Madame de Clémire, accablée de douleur, se renferma dans son cabinet avec sa mère; et comme il était huit heures du soir, elle envoya coucher ses enfants.

Il régnait dans la maison beaucoup de tumulte et de mouvement, et surtout une grande consternation, par suite du voyage de madame de Clémire pour une terre située dans le fond de la Bourgogne. Elle partait le lendemain, et n'emmenait qu'une partie de ses gens, laissant l'autre à Paris; les domestiques qui devaient l'accompagner étaient aussi mécontents que ceux qui restaient. — Quelle folie, disait en elle-même mademoiselle Victoire, une des femmes de la marquise, d'aller s'enfermer dans un vieux château qu'on n'a jamais habité, au lieu de rester à Paris, où du moins madame trouverait de la dissipation! Comment ses trois enfants, dont l'aîné a neuf ans et demi, pourront-ils supporter la fatigue d'un pareil voyage, au mois de janvier?...

De leur côté, les deux filles de madame de Clémire, Caroline et Pulchérie, entendaient des plaintes du même genre; mademoiselle Julienne, qui les déshabillait, ne pouvait cacher l'excès de son humeur: elle n'était jamais sortie de Paris, et elle avait une horreur invincible pour la province.

Caroline et Pulchérie écoutaient avec attention les déclamations de Julienne, surtout Pulchérie, naturellement très curieuse, défaut que son âge rendait excusable, car elle n'avait que sept ans; du reste, elle annonçait de bonnes qualités; quoiqu'elle fût plus étourdie que sa sœur, plus âgée qu'elle de dix-huit mois, elle méritait aussi d'intéresser par son extrême franchise et la sensibilité de son cœur.

César était le plus raisonnable des trois enfants de madame de Clémire; il est vrai qu'il touchait à sa dixième année, et qu'à cet âge on commence à sortir de la première enfance; aussi César avait-il déjà de l'empire sur lui-même. On n'est pas toujours également appliqué; mais quand César ne se sentait pas en bonne disposition, il savait se vaincre et surmonter ses dégoûts passagers. Naturellement studieux, il éprouvait un vif désir de s'instruire. D'ailleurs, il était docile, sincère et courageux. Il chérissait son père et sa mère, et il était plein de tendresse pour ses sœurs, de reconnaissance pour ses maîtres, particulièrement pour M. l'abbé Frémont, son précepteur, quoique ce dernier fût sévère et qu'il eût quelquefois un peu d'humeur, surtout depuis qu'il était question du voyage de Bourgogne; car il regrettait beaucoup Paris, les journaux, et surtout sa partie d'échecs, son principal amusement depuis dix ans.

Enfin tout le monde se coucha tristement dans la maison de madame de Clémire. Le lendemain,

à sept heures et demie, on éveilla les enfants, on s'habilla, on déjeuna à la hâte, et à huit heures la grand'mère, la mère, M. l'abbé Frémont, César, Caroline et Pulchérie, montèrent ensemble dans une berline anglaise, et l'on partit pour la Bourgogne.

A midi, on s'arrêta pour dîner; madame de Clémire, qui n'avait pas fermé l'œil la nuit précédente, se jeta sur un lit, et le reste des voyageurs s'établit dans la chambre voisine. Pendant que les servantes s'agitaient dans l'auberge pour préparer des côtelettes, des pigeons à la crapaudine, et mettre le couvert, la famille se rassembla autour de la cheminée; les enfants se rangèrent auprès de la baronne Delby, leur grand'mère. Alors on se mit à questionner la bonne maman, car en voiture l'abattement et la profonde tristesse de madame de Clémire avaient suspendu toute curiosité.

— Pourquoi donc allons-nous en Bourgogne? dit Pulchérie. — Mon enfant, répondit la baronne, quand un militaire part pour l'armée, il est obligé de faire beaucoup de dépense: alors, si sa femme est raisonnable, elle doit, par une sage économie, prévenir le dérangement que ces dépenses extraordinaires pourraient causer dans sa fortune; et voilà pourquoi votre mère quitte Paris... — Ah! j'entends, interrompit Pulchérie; mais on dit que le château où nous allons est bien vilain, bien triste... Maman s'y ennuiera: voilà ce que je crains... — Eh bien! reprit

la baronne, si vous n'avez pas d'autre crainte, soyez tranquille; votre mère trouve un si grand plaisir à remplir ses devoirs, que sûrement il n'est point d'habitation qui puisse, dans ce moment, lui paraître plus agréable que Champcery. — Je comprends cela, ajouta César; quelquefois, quand j'étudie, au fond du cœur j'aimerais mieux jouer; mais pourtant, en songeant que je fais mon devoir et qu'on sera content de moi si la leçon va bien, je reprends courage. — D'ailleurs, quand vous avez bien joué, bien sauté, ajouta la baronne, il ne vous reste pas d'agréables pensées. — Oh! non, ma bonne maman: je suis fatigué et voilà tout. — Et quand vous avez bien étudié? — Ah! je suis enchanté; je pense que M. l'abbé le dira à maman, que je serai caressé, chéri, que tout le monde enfin fera mon éloge... — N'oubliez jamais ceci, mon enfant, interrompit la baronne: on se souvient froidement des plaisirs qu'on a goûtés; on se rappelle avec transport ses bonnes actions.

La baronne se leva pour se mettre à table. Sur la fin du dîner, madame de Clémire vint retrouver sa mère et ses enfants; un quart d'heure après on quitta l'auberge, et l'on se remit en route.

Au bout de quelques jours on arriva à Champcery, vieux château délabré, entouré d'étangs, et dont les rigueurs de la saison rendaient encore l'aspect plus agreste et plus sauvage. La simplicité grossière des

meubles frappa surtout les enfants. — Comment ! dit Caroline, les chaises et les fauteuils du salon sont de cuir noir!... Quelles grandes cheminées!... quelles petites vitres ! — Mes enfants, reprit la baronne, dans ma jeunesse on passait huit mois de l'année dans des châteaux semblables à celui-ci : on s'y plaisait ; on y avait beaucoup plus de véritable gaieté que dans ces petites maisons des environs de Paris, dans ces habitations brillantes, où l'on ne trouve ni plaisir ni liberté, et où l'on dérange également sa santé et sa fortune.

Malgré ces sages réflexions de la baronne, Caroline et Pulchérie regrettaient un peu Paris ; l'abbé, naturellement frileux, se plaignait avec aigreur du froid excessif qui régnait dans tous les appartements. En effet les fenêtres et les portes fermaient très mal ; aussi l'abbé s'enrhuma-t-il dès le premier jour, ce qui porta au comble sa tristesse et sa mauvaise humeur. Mais rien n'égalait la désolation des deux femmes de chambre, Victoire et Julienne ; Victoire éclata la première. Dès le lendemain matin elle commença par dire que la peur des voleurs l'avait empêchée de dormir toute la nuit. — Comment, des voleurs ! s'écria Pulchérie. — Eh ! vraiment, mademoiselle, pensez-vous que nous soyons ici fort en sûreté, dans un château isolé au milieu des eaux et des bois, et avec aussi peu de monde ? Encore si madame avait amené les gens qu'elle a laissés à Paris ! — Et puis,

interrompt Julienne, ajoutez à cela qu'il y a dans ce pays autant de loups que de voleurs... — Des loups!... — Oui, mademoiselle, et des loups affamés!... — Ah! mon Dieu!... — Oh! cela fait trembler! on en conte des histoires!... Tous ces étangs que vous voyez sont glacés. — Eh bien?... — Eh bien! ces loups viennent là en bandes toutes les nuits. — Ah! juste ciel, si près de nous? — Jugez si, par mégarde, ceux qui sont au rez-de-chaussée laissent une fenêtre ouverte, jugez un peu!... — Mais on ne laisse pas la fenêtre ouverte la nuit dans ce temps-ci... — Enfin, on peut avoir une distraction. — Oh! quel vilain pays que la Bourgogne!

Cet entretien ne fit que trop d'impression sur Caroline et Pulchérie; saisies de crainte et pénétrées de tristesse, elles regrettaient amèrement Paris; et lorsqu'elles entrèrent chez leur mère, celle-ci remarqua qu'elles n'étaient pas dans leur état ordinaire. Caroline, vivement questionnée, avoua tout; elle rendit un compte détaillé de la conversation de Julienne et de Victoire. Madame de Clémire n'eut pas de peine à lui faire comprendre combien la peur des voleurs et des loups est extravagante et peu fondée. — Mais, ajouta-t-elle, ne vous avais-je pas interdit toute espèce de conversation avec les femmes de chambre? — Autrefois, maman, nous ne causions jamais avec elles, mais depuis que ma bonne a la fièvre tierce, et que mademoiselle Julienne nous ha-

bille... — Eh bien ! parce que mademoiselle Julienne vous habille, faut-il que vous imitiez son bavardage ? — Souvent ce n'est pas à moi qu'elle adresse la parole ; c'est à Victoire. — Ne prenez point part à leurs entretiens, ne les écoutez qu'avec un air indifférent, elles ne causeront pas devant vous ; si, au contraire, vous prenez du goût à leurs conversations vous vous gâterez l'esprit et le cœur. — Mais, maman, vous m'avez souvent dit que tous les hommes sont frères, et... — Sans doute ; nous devons les aimer tous, les secourir, les servir, autant qu'il est en nous. Une grande naissance n'est qu'un avantage d'opinion ; l'éducation seule établit entre les hommes une véritable inégalité. Une personne raisonnable, instruite, n'admettra point dans son intimité une personne ignorante, grossière, remplie de préjugés ; c'est pourquoi elle n'aura pas de conversation particulière avec sa femme de chambre, à moins que celle dernière n'ait à lui demander quelque service ; car nous devons écouter nos gens avec bonté quand ils ont besoin de nous, qu'ils nous consultent ou nous confient leurs affaires... — Mais cependant, si une femme de chambre est bien bonne, bien bonne, ne pourrait-on pas la regarder comme son amie, quoi qu'elle fût ignorante, qu'elle manquât d'éducation ? — Dites-moi, Caroline, qu'entendez-vous par regarder une personne comme son amie ? — Maman... c'est aimer cette personne de tout son cœur. — Ma-

dame de Mérial, que vous connaissez, aime de tout son cœur sa fille qui n'a que deux ans; cependant cette enfant n'est pas son amie. — Ah! c'est juste; pour une amie il faut avoir quelque chose de plus que de l'amitié. — Sûrement, il faut de la confiance; on ne peut pas consulter sa femme de chambre, en recevoir un conseil salutaire, avoir avec elle une conversation solide et agréable, même sur des choses indifférentes. Il ne serait donc pas raisonnable de lui donner sa confiance; on doit l'aimer, si elle est honnête et bonne; mais il serait imprudent de la regarder comme son amie; enfin, une liaison intime de ce genre serait fort ridicule pour une personne de mon âge; mais pour un enfant, elle serait dangereuse; vous le voyez vous-même, puisque deux ou trois entretiens avec Julienne et Victoire ont suffi pour vous inspirer des craintes chimériques, vous faire murmurer contre les volontés de votre mère, au lieu d'applaudir aux motifs honnêtes qui l'ont conduite ici. Ainsi, évitez soigneusement à l'avenir toute espèce d'intimité et de familiarité avec les domestiques, avec tous les gens enfin qui manquent d'éducation; en même temps, ayez toujours la plus grande indulgence pour eux. Il serait mal de les mépriser parce qu'ils sont privés d'un avantage qu'il n'était pas en leur pouvoir de se procurer: plaignez-les quand vous les voyez inconsiderés ou ridicules; répétez-vous bien alors: Si je n'avais pas eu des parents

éclairés et tendres, j'aurais sûrement tous ces travers, et peut-être même en aurais-je encore de plus grands ! — Mais, maman, j'ai ouï dire que ma tante, si bonne, si raisonnable, regarde véritablement Rosalie, une de ses femmes, comme son amie. — C'est vrai ; Rosalie n'est pas une femme de chambre ordinaire ; pour une personne de son état, elle a été parfaitement bien élevée ; ses parents ne purent lui procurer une instruction bien étendue ; mais ils lui donnèrent d'excellents exemples et de bons principes : plus tard, lorsque Rosalie, à l'âge de dix-sept ans, fut placée chez ma belle-sœur, elle demanda des livres à sa maîtresse ; elle s'instruisit ; elle avait de l'esprit, des sentiments nobles ; elle obtint et mérita bientôt l'estime et la confiance de sa maîtresse par sa raison, son attachement, par sa piété solide et son goût pour le travail et la lecture. — Morel, le domestique de mon frère, a les mêmes inclinations que Rosalie ; M. l'abbé dit qu'il sait très bien l'orthographe et l'histoire ; il a toujours un livre dans sa poche : avec cela, il est d'une piété... — Aussi vous voyez avec quels égards je le traite ; je n'ai point défendu à César de s'entretenir avec lui. Mais ces exemples sont si rares, qu'on doit les considérer comme des exceptions.

Depuis cette conversation, les deux jeunes sœurs ne prirent plus part aux entretiens de Victoire et de Julienne, et bientôt elles commencèrent à s'aperce-

voir que la campagne peut être agréable, même dans le cœur de l'hiver; elles s'accoutumèrent au froid, ainsi que César qui trouvait un grand plaisir à courir dans les jardins, à faire des boules de neige, à glisser sur les étangs glacés. Caroline et Pulchérie, animées par l'exemple de leur frère, se hasardèrent sur la glace, non d'abord sans quelque crainte; mais s'aguerrissant en peu de temps, elles devinrent aussi courageuses que César; elles couraient avec assurance; elles se poussaient réciproquement dans de petits fauteuils qui glissaient avec rapidité sur la glace, et qu'elles dirigeaient sans peine et sans efforts; les chutes, assez fréquentes, mais jamais dangereuses, ne faisaient que redoubler leur gaieté: on tombait légèrement, on se relevait en éclatant de rire. Madame de Clémire elle-même se mêlait à ces jeux; elle avait repris, non sa gaieté naturelle, mais sa douceur et toute son égalité d'humeur; on ne la voyait plus triste et gardant un morne silence; si parfois elle éprouvait un moment d'abattement, elle sortait aussitôt, allait dans son cabinet, et au bout de quelques minutes elle revenait avec un visage tranquille et serein.

Un jour qu'elle avait ainsi quitté brusquement sa famille, Caroline alla la chercher; elle ne la trouva point dans sa chambre, mais elle crut l'entendre parler dans son cabinet, dont la porte était entr'ouverte. En entrant dans le cabinet, elle aperçut sa mère

prosternée et s'écriant les larmes aux yeux : — Grand Dieu ! donnez-moi plus de courage et de résignation.

Aussitôt, Caroline, tombant à genoux, joignit les mains, et les élevant vers le ciel : — Ô mon Dieu ! s'écria-t-elle d'une voix entrecoupée, exaucez les prières de maman!...

A ces mots, madame de Clémire tourna la tête, se leva et tendit les bras à sa fille, qui s'y précipita en pleurant ; toutes deux s'assirent sur un canapé ; et après un moment de silence : — Il faut, dit madame de Clémire, vous expliquer ce que vous venez de voir. Depuis quelque temps vous avez dû remarquer que je ne suis plus dévorée de cette insurmontable tristesse qui m'accablait lorsque nous sommes arrivés ici : cependant la cause en subsiste toujours ; je suis séparée de votre père, et j'ai les mêmes sujets d'inquiétude ; mais j'ai cherché dans la religion les consolations qui m'étaient si nécessaires, et mes peines se sont adoucies. Quand j'ai prié, je sens mes espérances et mon courage se ranimer ; Dieu parle à mon cœur, l'élève, le fortifie : j'attends tout de la protection divine. — Oh ! maman, dit Caroline en embrassant sa mère, toutes les fois que vous voudrez prier pour papa, permettez que je vous suive, et que je prie Dieu avec vous : ce sera de bon cœur!... — Oui, mon enfant, je vous le permets ; et vous, n'oubliez jamais que, sans cette piété tendre et sincère, il est impossible d'être heureux.

Cependant Champcery est devenu chaque jour plus agréable à ses habitants, les enfants commencent à ne plus regretter Paris ; l'abbé lui-même s'est accoutumé à *la vie de château* ; sa chambre est bien calfeutrée, les appartements sont chauffés, les peaux de mouton prodiguées aux portes et même aux fenêtres. Le curé du lieu, aussi sociable que vertueux, et qui joue d'ailleurs passablement bien aux échecs, fait la partie de M. l'abbé ; et ce dernier insensiblement a repris toute sa bonne humeur. On est convenu que, pour varier l'amusement des soirées, la baronne et madame de Clémire conteraient de temps en temps des histoires à la veillée d'après souper, c'est-à-dire depuis huit heures et demie jusqu'à neuf et demie.

Cette promesse ne manqua pas de causer la plus grande joie aux enfants. Ils en pressèrent l'exécution avec tant d'empressement, que le soir même madame de Clémire satisfit leur impatience. On se rangea autour de la grande cheminée ; les enfants s'établirent aux pieds de leur mère, et celle-ci, sur qui se portaient tous les regards de l'assemblée, conta à peu près dans ces termes l'histoire suivante :

DELPHINE

OU L'HEUREUSE GUÉRISON.

DELPHINE, fille unique et riche héritière, avait une jolie figure, de l'esprit et un bon cœur. Madame Mélite, sa mère, qui était veuve, avait trop de faiblesse et de légèreté pour être en état de donner une bonne éducation à sa fille, qu'elle chérissait. Cependant à neuf ans Delphine avait déjà plusieurs maîtres; mais elle n'apprenait rien, et ne montrait du goût que pour la danse. Elle prenait toutes ses autres leçons avec une extrême indolence, et souvent les abrégeait de moitié, en se plaignant qu'elle était fatiguée ou qu'elle avait la migraine. — Je ne veux point qu'on la contrarie, répétait sans cesse madame Mélite; elle est d'une constitution délicate; trop d'application nuirait à sa santé. D'ailleurs, ajoutait

madame Mélite avec orgueil, il est à croire que, même sans une grande supériorité de talents, elle pourra faire un bon mariage... Ainsi il me paraît inutile de la tourmenter.

Dans cet endroit du récit de madame de Clémire, César haussa les épaules, et interrompant sa mère : — Assurément, dit-il, cette madame Mélite avait bien peu d'esprit ; est-ce qu'on est dispensé d'être aimable parce qu'on a une grande fortune?...

— D'ailleurs, reprit madame de Clémire, l'homme même assez peu délicat pour n'épouser une jeune personne que parce qu'elle est riche, ne lui donne son estime et sa confiance, et par conséquent ne la rend véritablement heureuse, que lorsqu'elle est digne d'être aimée. Une bonne éducation, un caractère égal et doux, une instruction solide, des talents, rendent notre société charmante, et nous procurent à nous-mêmes une source inépuisable d'amusement et de bonheur ; tandis que les personnes mal élevées, toujours à charge aux autres, éprouvent tous les dégoûts et l'ennui que causent l'ignorance, l'oisiveté, les travers de l'esprit et les défauts du cœur. Aussi Delphine, caressée, flattée, gâtée, était-elle la plus malheureuse enfant de Paris. Chaque jour on voyait sa bonté naturelle s'altérer, son caractère s'aigrir. Elle devenait capricieuse, vaine, indocile ; elle ne pouvait supporter la moindre contrariété. Bientôt elle ne se contenta pas de se soustraire à l'obéissance, elle vou-

lut commander; elle donnait des ordres dans la maison, traitait les domestiques avec hauteur, souvent les faisait gronder; quelquefois pourtant elle se plaisait à s'entretenir avec eux : tour à tour dédaigneuse et familière, confondant l'arrogance avec l'élévation, la bassesse avec l'indulgence et la bonté; blasée sur la flatterie, et ne pouvant s'en passer; pleine de fantaisies, et n'ayant pas un seul goût véritable; fatiguée de ses poupées, de ses joujoux, en même temps envieuse de tout ce que les autres possédaient...

— Oh! quel portrait! s'écria Pulchérie. — C'est celui d'un enfant gâté, reprit madame de Clémire; et plus d'une femme de vingt ans ressemble à ce portrait-là. — Plus d'une femme de vingt ans!... — Oui, ma fille; quand on a reçu une mauvaise éducation, on garde, en grandissant, et même en vieillissant, tous les défauts de l'enfance. Vous rencontrerez un jour dans le monde beaucoup de ces grands enfants, que l'âge n'a pu rendre raisonnables, et qui sont alternativement les jouets et les fléaux de la société.

Pour revenir à Delphine, elle était on ne peut plus mal élevée. N'ayant aucun empire sur elle-même, elle se mettait en colère pour le plus léger sujet, et boudait sans raison. L'instant d'après elle s'affligeait d'avoir été injuste ou faible; elle pleurait, elle sentait ses torts, et n'avait pas la force de se corriger. Pour surcroît de peines, elle ne jouissait pas d'une bonne santé. Comme elle était gourmande, elle se

nourrissait, non de bons aliments, mais de confitures, de biscuits et de bonbons, et elle avait continuellement mal à l'estomac. Sa mère, il est vrai, voulait qu'elle fût excessivement gênée dans son corset. Delphine elle-même était charmée de s'entendre citer comme la jeune personne de son âge la plus mince et la mieux faite; cette ridicule vanité lui faisait supporter sans murmurer le supplice d'être serrée au point de ne pouvoir respirer, et pourtant elle était délicate à l'excès; elle ne se promenait que très rarement à pied, et jamais en hiver; elle craignait le vent, le froid, le soleil, la poussière. Enfin, pour ne vous cacher aucune de ses faiblesses, elle avait peur en voiture, et se trouvait mal dès qu'elle voyait une araignée ou une souris.

Cependant, loin de se fortifier avec l'âge, sa santé s'affaiblissait chaque jour; et bientôt madame Mélite en fut assez inquiète pour appeler un médecin; l'état de Delphine n'avait rien de dangereux, mais le médecin recommanda de lui procurer beaucoup d'amusement et de dissipation. Alors Delphine fut écrasée de joujoux, de présents. On prévenait tous ses désirs; on la menait au spectacle; elle y portait une indolence, un ennui que rien ne pouvait dissiper. Comme on lui passait toutes ses fantaisies, elle en avait régulièrement dix ou douze par jour, plus étranges les unes que les autres. Un soir entre autres qu'il y avait appartement à Versailles, elle voulut avoir

Léonard pour coiffer sa poupée. On lui fit à ce sujet quelques représentations. Elle s'emporta, brisa sa poupée, pleura de rage, et eut une attaque de nerfs alarmante. Son caractère se gâtait de plus en plus; elle devenait véritablement odieuse par l'excès de sa violence, de sa mauvaise humeur et de ses caprices : tout l'irritait ou la désespérait; ce fut alors qu'elle éprouva que l'on souffre plus encore de ses propres défauts qu'on ne peut en faire souffrir les autres.

Enfin la malheureuse Delphine, insupportable à tout le monde, tomba dans une espèce de consomption, qui fit craindre pour sa vie. Elle avait alors dix ans. Plusieurs médecins furent consultés, ils déclarèrent que l'état de Delphine était désespéré.

Madame Mélite, désolée, eut recours à un fameux médecin allemand, le docteur Steinhausse. Il examina Delphine avec la plus grande attention, étudia son mal quelque temps, et déclara qu'il répondait de sa vie, si on lui permettait de la conduire à son gré. Madame Mélite n'hésita pas, et répondit au docteur qu'elle remettait sa fille entre ses mains. — Mais, madame, reprit le docteur, il faut que je l'emmène à ma maison de campagne...—Comment?... Ma fille?... — Oui, madame; sa poitrine est attaquée, et le premier traitement que je prescrirais serait de passer huit mois dans une étable à vaches¹. — Mais je puis

¹ Voyez l'intéressant ouvrage de mademoiselle Ulliac Tréma-deure, intitulé : *Les Jeunes Naturalistes* (N. de l'Éd.).

avoir une étable chez moi. — Je ne traiterai votre fille qu'à la condition qu'elle sera dans ma maison et sous la direction de ma femme... — Vous permettrez, monsieur, que sa gouvernante et sa femme de chambre la suivent?... — Je n'y puis consentir; et même si vous me confiez votre fille pendant huit mois, il faut encore vous décider à passer tout ce temps sans la voir; car je veux être le maître absolu de l'enfant, la gouverner sans éprouver de contradiction.

Madame Mélite s'écria que ce sacrifice serait au-dessus de ses forces; elle accusa le docteur de cruauté, de bizarrerie; et ce dernier, inébranlable dans sa résolution, la quitta, sans paraître ému de ses reproches. Cependant la réflexion calma bientôt madame Mélite; elle songea que tous les médecins condamnaient Delphine, et que le docteur allemand répondait de sa vie. Elle l'envoya chercher de nouveau. Le docteur revint; madame Mélite, non sans verser beaucoup de larmes, consentit à remettre sa fille entre ses mains. Il m'est impossible de vous dépeindre la douleur et la colère de Delphine, quand on lui déclara qu'elle allait partir tête à tête avec madame Steinhausse, la femme du docteur, qui vint exprès pour la conduire à sa maison de campagne.

Dans le premier moment, on n'osa ni annoncer à Delphine qu'elle quittait Paris pour huit mois, ni lui parler de l'étable qu'elle allait habiter; mais, malgré ces ménagements, elle fit éclater le désespoir le

plus violent, et il fallut la porter de force dans la voiture de madame Steinhausse ; celle-ci la prit dans ses bras, et l'asseyant sur ses genoux, donna ordre au cocher de partir, ce qu'il exécuta sur-le-champ.

— O pauvre Delphine ! interrompit Pulchérie, les larmes aux yeux, qu'elle est à plaindre ; elle quitte sa mère pour huit mois !... — Sa douleur était naturelle, reprit madame de Clémire ; cependant l'excès en tout est condamnable, et la religion et la raison doivent toujours préserver du désespoir. D'ailleurs ce qui achevait de rendre Delphine inexcusable, c'était son emportement, et surtout son dédain pour madame Steinhausse, qu'elle traitait avec le plus grand mépris ; car elle ne daignait pas même lui répondre.

Enfin, sur les six heures du soir, on arriva dans la vallée de Montmorency, à cinq lieues de Paris, et l'on entra dans la petite maison du docteur Steinhausse. Vous figurez-vous, mes enfants, l'indignation de l'impérieuse Delphine, quand on la conduisit dans *l'appartement* qui lui était destiné ? — Où me menez-vous ? s'écria-t-elle ; quoi ! dans une étable ! Fi donc, l'horreur ! quelle odeur insupportable ! sortons d'ici. — Mademoiselle, reprit doucement madame Steinhausse, cette odeur est très saine... surtout pour vous. — Quelle idée ! sortons, vous dis-je... Conduisez-moi dans la chambre où je dois coucher. — Vous y êtes, mademoiselle. — Comment, j'y suis !...

— Mais oui : voilà votre lit, et voici le mien, car je ne vous quitterai point. — Qui, moi?... je coucherais ici, dans une étable ! dans un lit semblable !... — Un très bon lit de sangle. — Vous plaisantez, sans doute. — Non, mademoiselle : je vous dis la vérité ; cette odeur, qui malheureusement vous déplaît, est très salubre dans votre situation ; elle vous rendra la santé ; et c'est pourquoi mon mari a décidé que vous resteriez dans cette étable une grande partie du temps que vous passerez ici.

Madame Steinhausse aurait pu parler plus longtemps : Delphine n'était pas en état de l'interrompre. La malheureuse enfant, suffoquée de colère, se renversa sur son lit sans pouvoir proférer une parole. Madame Steinhausse s'aperçut, à la rougeur de son visage et au gonflement de son cou, qu'elle étouffait. Elle lui ôta son collier, et la délaça ; Delphine commença à respirer, et bientôt jeta des cris effrayants : madame Steinhausse montra le plus grand sang-froid, et garda le silence. Mais enfin, au bout d'un quart d'heure, voyant que Delphine ne s'apaisait pas : — Mademoiselle, dit-elle, je me suis chargée de garder une enfant malade, mais non pas une folle : ainsi bonsoir ; je reviendrai quand cet accès sera passé... — Quoi ! vous m'abandonnez?... — Non : une de mes servantes restera avec vous... — Une servante !... — Oui, une excellente fille, très patiente, très douce... Catau !... Catau !...

A la voix de sa maîtresse, Catau accourut; madame Steinhausse sortit de l'étable, et voilà Delphine tête à tête avec Catau, grosse et grande servante allemande, bien robuste, et qui ne savait pas un mot de français.

Aussitôt que Delphine l'aperçut, elle se précipita vers la porte, avec l'intention de sortir : Catau s'opposa à ce dessein en fermant la porte et mettant la clef dans sa poche. Delphine, outrée, dit à la servante qu'elle voulait avoir cette clef; Catau ne pouvait répondre, puisqu'elle n'entendait pas le français; mais elle sourit de l'air mutin de Delphine; et après avoir regardé un moment cette petite figure aussi ridicule que comique, elle s'assit tranquillement, et se mit à tricoter. Ce sang-froid augmenta la colère de Delphine; le visage enflammé, les yeux étincelants, elle s'approcha de la servante et lui dit mille injures. Catau étonnée leva la tête, haussa les épaules, et continua son ouvrage. Cet air de mépris acheva de pousser à bout l'orgueilleuse Delphine : furieuse, hors d'elle-même, elle ne trouvait plus d'expressions qui pussent rendre ce qu'elle éprouvait; elle était debout à côté de la servante assise; celle-ci, la tête penchée sur son ouvrage, ne la voyait pas. Delphine, ne sachant plus ce qu'elle faisait, se recula d'un pas, leva le bras, et donna un soufflet bien appliqué sur la fraîche et grosse joue de Catau. A cette attaque imprévue, Catau s'émut un peu; mais, prenant sur-le-champ

son parti, elle détacha sa jarretière, saisit Delphine, et lui attacha bien solidement les mains derrière le dos. Delphine eut beau crier, se débattre, elle fut garrottée de manière à ne pouvoir faire usage de ses mains. Alors elle commença à comprendre qu'il est déraisonnable de se révolter contre la nécessité; la rage dans le cœur, elle cessa de crier, et s'assit sur une chaise, attendant avec impatience le retour de madame Steinhausse, dans l'espoir que cette dernière consentirait à chasser la silencieuse et flegmatique Catau.

Madame de Clémire en était là de son récit, lorsque la baronne l'avertit qu'il était neuf heures et demie; les enfants furent bien fâchés d'aller se coucher sans savoir le reste de l'histoire de Delphine. Le lendemain, ils en parlèrent entre eux toute la journée et le soir, en sortant de table, madame de Clémire continua en ces termes :

Nous avons laissé Delphine les mains liées, seule avec Catau, et attendant madame Steinhausse; celle-ci arriva enfin, tenant par la main la plus aimable enfant du monde; c'était sa fille Henriette, âgée de douze ans. Delphine, en voyant entrer madame Steinhausse, alla au-devant d'elle, et lui montrant ses mains, elle se plaignit amèrement de ce qu'elle appelait l'insolence de Catau; mais elle oublia de parler du soufflet. Madame Steinhausse se retourna vers la servante, et l'interrogea. Catau, au grand éton-

nement de Delphine, répondit en allemand, et se justifia en deux mots. Alors madame Steinhausse, adressant la parole à Delphine, lui reprocha son emportement. — Enfin, mademoiselle, continua-t-elle, voyez à quoi nous exposent la hauteur et la violence. Vous avez indignement abusé de l'espèce de supériorité que votre rang vous donne sur cette fille, et vous l'avez forcée de manquer à tous les égards qu'elle vous doit. Si vous voulez que vos inférieurs ne s'écartent jamais du respect que vous êtes en droit d'attendre d'eux, traitez-les toujours avec douceur et humanité.

En disant ces mots, madame Steinhausse déliait les mains de Delphine, qui écoutait avec surprise un langage si nouveau pour elle. Plus humiliée que touchée par cette leçon, elle en sentit cependant la justesse. Madame Steinhausse présenta sa fille à Delphine, qui la reçut assez froidement. Un moment après on servit le souper. A dix heures Catau déshabilla la triste Delphine, et l'aida à se coucher sur son petit lit de sangle. Delphine, bien fatiguée, apprit que l'on peut dormir d'un très bon sommeil dans un mauvais lit et surtout dans une étable.

Le lendemain le docteur vint voir Delphine à son réveil, et lui ordonna d'aller se promener une heure et demie avant le déjeuner. Delphine trouva cette ordonnance très dure : elle opposa quelque résistance ; mais à la fin il fallut obéir. On la conduisit dans

un vaste verger. Quoiqu'il fit le plus beau temps du monde (on était au mois d'avril), Delphine se plaignit du froid, du vent, assura qu'elle avait mal au pied, et pleura pendant toute la promenade ; mais elle se promena. On la ramena dans son étable, mourante de faim ; elle mangea avec appétit, pour la première fois depuis un an. Après le déjeuner, elle ouvrit la cassette qui renfermait ses bijoux, croyant qu'en étalant toutes ses richesses aux yeux de madame Steinhause et d'Henriette, elle obtiendrait de leur part beaucoup plus de considération. Remplie de cette idée, l'orgueilleuse Delphine tira de son écrin un beau collier de perles fines et l'attacha à son cou. Elle mit à ses oreilles des pendants d'émeraudes, et plaça dans ses cheveux une étoile et un papillon de diamants. Ensuite elle vint s'asseoir gravement vis-à-vis d'Henriette, qui brodait à côté de sa mère.

Henriette, au mouvement que fit Delphine en s'approchant d'elle, leva les yeux, la regarda froidement, et continua son ouvrage. Delphine, étonnée du peu d'effet que produisait sa parure, et voulant attirer l'attention d'Henriette, lui offrit des bonbons, en lui présentant une superbe boîte de cristal de roche, ornée d'une charnière de brillants. Henriette prit une dragée, mais sans louer la bonbonnière. Alors Delphine lui demanda comment elle trouvait sa boîte. — Mais, dit Henriette, je la crois bien lourde : une

boîte de paille serait plus agréable à porter. — De paille!... — Oui; comme la mienne, par exemple : tenez, regardez comme elle est jolie! — Mais savez-vous le prix de celle-ci? — Qu'importe le prix? c'est de l'agrément qu'il s'agit. — Et la beauté du travail?... — Oh! la vôtre est plus belle; elle ornerait mieux une boutique; mais pour une poche, la mienne vaud mieux. — Ainsi donc vous ne faites aucun cas de ces belles choses? — Aucun, quand elles sont gênantes, incommodes. — Aimez-vous les diamants? — Je trouve qu'une guirlande de fleurs sied mieux à une jeune personne qu'une aigrette de diamants. — Et lorsqu'on n'est plus jeune, ajouta madame Steinhausse, nulle parure ne peut embellir.

A ces mots, Delphine tomba dans la rêverie. Elle éprouvait une certaine tristesse qu'elle n'avait jamais ressentie. Cependant madame Steinhausse lui imposait assez pour la forcer à se contraindre; et n'osant témoigner son dépit, elle prit le parti du silence.

Au bout de quelques minutes madame Steinhausse, s'adressant à Delphine : — Puisque vous aimez les boîtes, mademoiselle, lui dit-elle, je vous en montrerai d'assez jolies. — Ah! oui, reprit Henriette : maman en a de charmantes, entre autres, des dendrites... — Des dendrites, interrompit Delphine, qu'est ce que cela? — On donne ce nom, ajouta Henriette, à des pierres qui, par un hasard et un

jeu de la nature, portent l'empreinte des végétaux et des animaux ¹.

Après cette petite explication, Henriette cessa de parler, et Delphine retomba dans la tristesse. Pour la première fois de sa vie, elle fit quelques réflexions. — Henriette, disait-elle en elle-même, Henriette n'est que la fille d'un médecin, elle n'a ni bijoux ni diamants, je ne lui vois point de joujoux, elle travaille sans relâche; pourquoi donc a-t-elle l'air gai, satisfait? pourquoi paraît-elle heureuse, tandis que moi, depuis que j'existe, je m'ennuie?...

Ces réflexions faisaient soupirer Delphine. Elle se trouvait fort à plaindre : cependant elle s'ennuyait beaucoup moins qu'à Paris. L'entretien de madame Steinhausse et d'Henriette l'intéressait et piquait sa curiosité. Elle ne pouvait s'empêcher de respecter la première, et elle sentait déjà au fond de son cœur un penchant très décidé pour la jeune Henriette.

Sur le soir elle s'avisa de demander sa poupée et ses joujoux. Madame Steinhausse lui dit qu'on les avait oubliés à Paris, mais qu'elles les aurait dans quatre ou cinq jours. Delphine, malgré l'espèce de crainte que lui inspirait madame Steinhausse, allait témoigner son mécontentement, lorsque Henriette lui proposa d'aller lui chercher de quoi s'amuser pour

¹ Ce traitement pour les maladies de poitrine est très connu, il a été souvent employé avec succès.

toute la soirée; elle sortit, et revint bientôt avec Catau, apportant deux grands livres d'estampes, renfermant une collection de costumes turcs et de costumes russes. Henriette avait une manière si intéressante de montrer ces estampes, elle les expliquait avec tant d'intelligence, que Delphine s'amusa véritablement. Avant de se coucher, elle embrassa madame Steinhausse et sa fille, en disant à celle-ci : — J'espère que vous m'enseignerez encore demain quelque chose de nouveau.

Delphine se mit au lit sans humeur; elle dormit parfaitement bien; à son réveil, elle appela Henriette. Déjà tout habillée, Henriette accourut, et voyant que Delphine lui tendait les bras, elle sauta légèrement sur son lit, et se jeta à son cou. Delphine se leva en diligence. Elle ne se fit point presser pour aller à la promenade, et prenant Henriette sous le bras, elle sortit gaiement de l'étable. Arrivée dans le jardin, elle vit courir sa compagne, admira sa grâce et sa légèreté, et consentit à courir aussi. Ensuite Henriette, apercevant un charmant papillon couleur de rose et noir, proposa à Delphine d'essayer de l'attraper. Aussitôt la chasse commença. Les deux jeunes filles se séparèrent. Henriette, comme la plus légère, gagna les devants, et se chargea de couper les chemins au papillon, si Delphine le manquait en approchant de l'arbuste sur lequel il était posé. Delphine en effet s'avança trop brusquement : le papil-

lon s'échappa vivement poursuivi, et après mille détours il s'arrêta sur une branche d'aubépine. Delphine, les bras levés, la tête en avant, avança doucement cette fois un pied, et puis l'autre; enfin elle touchait presque au buisson d'aubépine : le cœur palpitant, retenant sa respiration, dans la crainte d'agiter les feuilles, elle étendit une main tremblante... elle crut qu'elle allait saisir sa proie; mais, hélas! le papillon s'envola, s'échappant à travers les doigts de Delphine, et même y laissant des traces de son passage.

Delphine soupira en voyant sur sa main une partie de la poussière qui colorait les ailes du joli papillon. Fatiguée, et non rebutée, elle voulut le suivre encore; il la conduisit, ainsi qu'Henriette, jusqu'au bord d'un fossé assez large qui séparait le jardin d'un immense verger, et s'envola dans le verger. Henriette, au même instant, franchit le fossé. Delphine, qui ne savait pas sauter, ne put la suivre; et tandis qu'elle s'en affligeait Henriette atteignit le papillon, et revint en sautant, tenant par le bout des ailes son captif, qui se débattait en vain pour s'échapper.

— Ah! la jolie chasse! s'écria Pulchérie; avec quelle impatience j'attends le printemps, afin d'en faire de semblables! — Vous voudriez donc, demanda la baronne, que l'hiver fût passé? — Oh! oui, maman, nous verrions des papillons couleur de rose...

— Mais vous n'auriez plus alors le plaisir de patiner, de conduire vos chaises, vos petits traîneaux sur la glace, de faire des boules de neige... — C'est vrai ; je regretterai beaucoup tous ces amusements. — Vous ne les regretterez plus quand vous en aurez joui pendant toute la saison qui les procure. Les choses sont bien arrangées comme elles sont ; si l'on avait l'année entière des fleurs, de la verdure, et même des papillons couleur de rose, on regarderait tous ces objets avec indifférence. Souvenez-vous, mes enfants, que pour être heureux, il faut s'occuper des biens qu'on possède plus encore que de ceux qu'on espère. Modérez donc votre impatience ; mettez des bornes à vos désirs, ou vous ne jouirez jamais de rien. L'attente du printemps vous fera trouver l'hiver âpre et rigoureux ; les fruits de l'automne vous rendront insipides les fleurs et les productions de l'été. Ainsi les saisons n'auront plus de charmes pour vous ; et dans une pareille disposition d'esprit on ne sait plus apprécier les courses de traîneaux, ni les chasses aux papillons. — Ma bonne maman, je comprends cela, et je vous promets qu'à l'avenir j'attendrai chaque printemps sans impatience.

— Maman, dit César, j'ai vu quelquefois des papillons à Neuilly, dans le jardin de mon oncle ; mais je ne pouvais les attraper, parce qu'ils ne volaient jamais droit devant eux. — Leur vol est irrégulier, reprit madame de Clémire, ils vont toujours par

zigzag, de haut en bas, et de bas en haut, de droite à gauche : effet qui dépend de ce que leurs ailes ne frappent l'air que l'une après l'autre, et peut-être avec des forces alternativement inégales. Ce vol leur est très avantageux, en ce qu'il leur permet d'éviter les oiseaux qui les poursuivent ; le vol des oiseaux est en ligne droite, tandis que celui du papillon est continuellement hors de cette ligne. — Maman, dit Caroline, où trouve-t-on les plus beaux papillons ? — Ce n'est pas en Europe, reprit madame de Clémire ; les papillons de la Chine, et surtout ceux de l'Amérique et de la rivière des Amazones, sont très remarquables par leur grandeur, par l'éclat brillant de leurs ailes et l'élégance de leurs formes. En Chine on envoie les papillons les plus beaux à la cour de l'empereur ; ils contribuent à l'ornement du palais. On se sert pour les attraper d'un réseau de soie. Il y a des personnes assez curieuses pour étudier la vie de ces sortes d'insectes. Elles prennent des chenilles sur le point de faire leur coque ; elles les renferment dans une boîte garnie de petits bâtons ; dès qu'elles les entendent battre des ailes, elles les lâchent dans un appartement vitré et rempli de fleurs.

A ces mots les enfants demandèrent la permission d'étudier la vie des papillons, de faire de petits réseaux de soie, de petites chambres vitrées, etc. Leur mère s'engagea à leur procurer ce plaisir, c'est-à-dire à leur fournir les matériaux nécessaires, mais à con-

dition qu'ils les emploieraient eux-mêmes, et qu'on ne les aiderait dans ce travail que par des conseils seulement. Ce marché fut accepté avec une vive satisfaction.

Ensuite, madame de Clémire, instamment priée de continuer l'histoire de Delphine, reprit en ces termes :

Nous avons laissé Henriette et Delphine dans le jardin. Sur les neuf heures, madame Steinhausse permit aux deux jeunes amies d'aller déjeuner dans le cabinet d'Henriette. Delphine vit dans ce cabinet des objets entièrement nouveaux pour elle ; des fleurs desséchées et mises sous verre, des coquilles, des papillons formant de jolis tableaux. Henriette répondit aux questions de Delphine avec sa complaisance ordinaire : elle lui montra tout avec détail, et lui apprit qu'on divisait les coquilles en trois classes, et que ces trois classes forment en tout vingt-sept familles, qui comprennent les différents genres de coquilles.

Delphine écoutait Henriette avec étonnement et curiosité. — Que vous savez de choses ! lui dit-elle. — Moi, reprit Henriette, je ne sais rien encore, je n'ai que des notions confuses et superficielles ; mais j'ai le plus vif désir de m'instruire, et j'aime la lecture... — Vous aimez la lecture ! c'est drôle. — Comment drôle ! c'est un goût très commun, je crois. — Je ne le pensais pas. — Voulez-vous que je vous

prête des livres ? — Volontiers, en attendant que ma poupée soit arrivée. — Eh bien ! je vais vous donner *les Conversations d'Émilie*, et *l'Ami des Enfants* de Berquin.

En achevant ces mots, Henriette prit dans sa petite bibliothèque *l'Ami des Enfants*, et le donna à Delphine, qui reçut ce présent avec assez d'indifférence. Madame Steinhausse la reconduisit aussitôt dans son étable, l'y laissa seule sous la garde de Catau, et annonça qu'elle reviendrait dans deux ou trois heures.

Dans cet endroit de l'histoire de Delphine, madame de Clémire, regardant à sa montre, se leva, et quoi que les enfants, charmés de son récit, n'eussent aucune envie de dormir, elle les envoya coucher. Le lendemain Caroline et Pulchérie prièrent instamment Victoire de leur apprendre à faire du filet, afin de se mettre en état de faire, au mois d'avril, le réseau qui devait prendre tous les papillons de Champcery. César, de son côté, s'informait avec détail comment on pouvait construire solidement et à peu de frais une espèce de petit cabinet entièrement vitré. Morel, son domestique, lui donna à ce sujet toutes les instructions qu'il désirait... Ces amusements n'affaiblirent pas le désir qu'on avait de savoir le reste de l'histoire de Delphine, et l'heure de la troisième veillée étant arrivée, madame de Clémire la commença de la sorte :

Delphine, seule dans son étable avec Catau et

n'ayant point de joujoux, s'avisa de chercher, dans *l'Ami des Enfants*, une ressource contre l'ennui. Elle ouvrit ce livre avec assez de nonchalance, et se mit à le lire. Bientôt cette occupation l'intéressa, l'attacha ; elle vit avec surprise que la lecture pouvait tenir lieu de beaucoup d'autres amusements. Comme elle réfléchissait sur cette découverte, elle entendit frapper à la porte de l'étable. Catau alla ouvrir, et Delphine vit paraître une vieille paysanne, conduite par une jeune fille de quinze ou seize ans, qui lui demanda si elle était mademoiselle Steinhausse. — Non, répondit Delphine ; mais elle va bientôt venir.

La bonne femme pria qu'on lui permit d'attendre Henriette : — Car, ajouta-t-elle, il faut absolument que je lui parle.

Dans ce moment Delphine s'aperçut que la vieille paysanne était aveugle ; elle lui demanda si elle venait avec l'intention de consulter le docteur Steinhausse. — Ah ! vraiment, répondit-elle, je ne serais pas venue de mon chef : c'est mademoiselle Henriette qui m'a envoyé chercher. — Comment cela ?

Alors la bonne femme raconta qu'elle habitait Franconville, qu'elle était aveugle depuis trois ans, ce qui la chagrina d'autant plus que sa petite-fille Agathe (celle même qui la conduisait) refusait d'épouser un riche vigneron du village d'Henriette, parce qu'elle disait qu'étant mariée, et chargée du détail d'un gros ménage, elle ne pourrait plus soigner sa

grand'mère aveugle, lui tenir compagnie, la servir, la conduire partout, et qu'elle ne voulait pas la confier aux soins d'une servante. Agathe prit la parole : Il était bien naturel, dit-elle, qu'elle pensât ainsi, puisque ayant perdu son père et sa mère en bas âge, sa grand'mère l'avait élevée. Aussi, reprit la vieille paysanne, cette chère enfant ne veut-elle pas m'abandonner. Mademoiselle Henriette a su toute notre histoire, et elle m'a envoyé chercher dans une carriole, afin que je consulte son bon père qui a déjà rendu la vue à je ne sais combien de gens qui n'y voyaient goutte.

La bonne femme fut interrompue par l'arrivée d'Henriette, qui l'embrassa avec la plus grande affection, ainsi que la jeune fille ; elle leur fit beaucoup de questions, mais d'un ton plein d'intérêt, écoutant leurs réponses avec attendrissement. Ensuite, prenant la vieille femme par la main : — Venez, dit-elle, je vais vous conduire chez mon père, il arrive dans l'instant de Paris ; venez le consulter.

En parlant ainsi, Henriette força la bonne femme de s'appuyer sur son bras, et tenant de l'autre main la jeune fille, elle sortit de l'étable.

Cette petite scène fit une forte impression sur Delphine : jamais Henriette n'avait paru à ses yeux aussi bonne, aussi raisonnable ; elle se rappelait avec ravissement son entretien avec les deux paysannes, et surtout l'expression de sa physionomie. Son pen-

chant pour elle s'en augmenta, ainsi que le désir de lui ressembler.

Au bout d'un quart d'heure, Henriette revint transportée de joie. — Que je suis heureuse, dit-elle à Delphine, d'avoir eu l'idée de faire venir cette bonne femme; mon père est sûr de lui rendre la vue : il lui fera l'opération de la cataracte dans huit jours, et, à ma prière, il consent à la loger ici et à la garder jusqu'à ce qu'elle soit entièrement guérie. Concevez-vous mon bonheur? continua Henriette. Quand cette pauvre femme ne sera plus aveugle, sa petite-fille pourra épouser le riche vigneron qui la demande, puisqu'elle n'aura plus besoin de servir de guide à sa grand'mère; ainsi l'affection d'Agathe pour son aïeule ne lui coûtera pas le sacrifice d'un établissement avantageux. — Ah! ma chère Henriette, s'écria Delphine attendrie, je comprends en effet combien vous devez être heureuse, et combien vous méritez de l'être!

L'arrivée de M. et de madame Steinhausse mit fin à cette conversation. Le docteur, comme à son ordinaire, questionna sa petite malade sur son état. — Je me trouve déjà beaucoup mieux, lui dit-elle; je suis un peu fatiguée d'avoir couru aujourd'hui; mais cette lassitude ne m'attriste pas comme celle que j'éprouvais à Paris, quand je revenais du bal ou de l'Opéra. — Je n'en suis pas surpris, dit le docteur en souriant : les courbatures qu'on prend à Paris don-

nent la fièvre ; celles qu'on gagne à la campagne, loin d'être dangereuses, procurent de l'appétit, du sommeil, et ces vives couleurs que vous voyez sur les joues d'Henriette.

Le docteur tâta ensuite le pouls de Delphine, et lui ordonna de suivre le même régime jusqu'à nouvel ordre.

Le jour même Delphine reçut une lettre de sa mère ; elle la montra à Henriette, qui, un instant après, sortit et revint en apportant une écriture et du papier. — Tenez, dit-elle à Delphine, voilà de quoi répondre à madame votre mère.

A ces mots, Delphine rougit et baissa les yeux. — Hélas ! je ne sais pas écrire, dit-elle. — Comment ! reprit Henriette, point du tout ? — Je forme bien quelques grosses lettres ; mais voilà tout.

A cet aveu, Henriette, qui vit Delphine humiliée, souffrit de son embarras : — Il n'est pas étonnant, lui dit-elle, que votre mauvaise santé ait retardé votre éducation ; mais à présent que vous vous portez mieux, vous pourrez réparer le temps perdu. — Oh ! que je le voudrais ! interrompit Delphine. Par exemple, si quelqu'un ici pouvait m'apprendre à écrire... — Mon écriture n'est pas mauvaise, répartit Henriette, et si vous le permettez, je serai votre maîtresse.

Pour toute réponse Delphine jeta ses deux bras autour du cou d'Henriette, et il fut convenu que la

première leçon serait donnée le lendemain même.

Delphine commençait à rougir de l'excès de son ignorance. Elle aimait, elle admirait Henriette ; celle-ci se servait de tout son ascendant pour l'engager à s'occuper, à s'instruire, et lui offrait de si bons exemples, et en même temps paraissait si heureuse, que Delphine ne pouvait résister au désir de l'imiter. D'ailleurs, elle trouvait dans sa conversation, dans celle de madame Steinhausse, un agrément qu'elle goûtait mieux de jour en jour : tantôt madame Steinhausse l'entretenait de botanique, de minéralogie ; tantôt elle lui contait quelque trait intéressant d'histoire ; d'autres fois elle lui parlait de l'Allemagne, des établissements utiles et des curiosités qui se trouvent à Vienne ; des superbes collections de tableaux qu'on admire à Dresde, à Dusseldorf ; des charnants jardins de Reinsberg en Prusse, et du beau temple de l'Amitié, élevé par un grand roi dans les jardins de Sans-Souci. Ce monument intéressant est de marbre ; il renferme le mausolée de la margrave de Bareith, sœur du roi ; il est soutenu par de magnifiques colonnes, sur lesquelles on lit les noms révéérés des amis les plus célèbres de l'antiquité, tels que Thésée et Pirithoüs, Oreste et Pylade, Épaminondas et Pélopidas, Cicéron et Atticus, etc., héros dignes de vivre à jamais dans la mémoire des hommes, puisqu'ils furent à la fois grands et sensibles, et qu'ils ne durent qu'à la vertu et aux charmes de l'amitié leur

bonheur, leur gloire et leur réputation. Delphine écoutait ces récits avec une extrême attention; insensiblement elle prenait un attachement véritable pour madame Steinhausse, et commençait à sentir le prix de ses conseils; parfois même elle la priait de lui en donner; elle lui obéissait sans efforts, éprouvant la satisfaction la plus vive quand elle en recevait quelques marques d'approbation.

Cependant Henriette, et par conséquent Delphine, voyaient approcher avec un grand plaisir le jour où l'on devait opérer la vieille paysanne; le riche vigneron, nommé Simon, était venu prier Henriette et madame Steinhausse de seconder ses projets. Le refus d'Agathe, qui prouvait si bien toute son affection pour sa grand'mère, l'avait rendue encore plus chère aux yeux de Simon. Madame Steinhausse avait parlé à Agathe, et cette dernière avait fini par avouer qu'elle *estimait* beaucoup M. Simon.

— Mais pourtant j'espère, interrompit Pulchérie, qu'elle ne consentira pas à l'épouser, si sa grand'mère ne recouvre pas la vue? — Vous espérez, dit madame de Clémire; la jugez-vous d'après votre cœur?... — Oh! non, maman, car j'aurais dit: Je suis certaine.

La baronne d'Elby tendit une main à Pulchérie, qui se leva et courut embrasser sa grand'maman, et ensuite sa mère. Au bout d'un moment de silence, madame de Clémire poursuivit son récit.

Agathe promit positivement d'épouser Simon, si

le docteur rendait la vue à sa grand'mère, à condition que le vigneron consentirait à loger la vieille paysanne. Simon prit avec plaisir cet engagement, et, rempli de tendresse pour la jeune fille, flottant entre l'espérance et la crainte, il attendait, avec une émotion mêlée d'inquiétude et d'impatience, le jour fixé pour l'opération.

Ce jour intéressant arriva enfin ; Delphine demanda et obtint la permission d'être témoin de l'opération. A midi, Henriette alla chercher la bonne femme, et la conduisit dans le cabinet du docteur. La vieille paysanne, pénétrée de reconnaissance pour sa jeune protectrice, la remerciait dans les termes les plus touchants, et lui serrait affectueusement la main, disant que, si Dieu lui rendait la vue, elle aurait presque autant de plaisir à regarder Henriette, qu'elle en éprouverait en revoyant Agathe. Le docteur fit faire silence ; la bonne femme se plaça dans un fauteuil et demanda que sa petite-fille et Henriette fussent à ses côtés. Simon, le jeune vigneron, pâle et tremblant, était debout auprès d'une table. Agathe, se cachant le visage avec son tablier, afin de ne pas voir l'opération, tenait une des mains de sa grand'mère qu'elle baignait de ses larmes. Madame Steinhausse et Delphine, assises à quelques pas de distance, vis-à-vis d'elles, contemplaient ce tableau avec attendrissement. Le docteur commença l'opération ; la bonne femme la soutint avec courage... — C'est fait ! s'écria tout à coup

le docteur. — Bon Dieu ! je ne suis plus aveugle !... dit à son tour la paysanne. Agathe ! ma fille, je te vois ! et mademoiselle Henriette, où est-elle ?

Agathe, fondant en larmes, se jette dans ses bras. Henriette, transportée, accourt pour l'embrasser ; le vigneron vient tomber aux genoux d'Agathe, en disant : — Elle est à moi...

A ce touchant spectacle, Delphine, hors d'elle-même, se lève, se précipite vers Henriette, et ne peut exprimer que par des pleurs les doux sentiments de tendresse qui remplissent son âme...

— Ah ! je suis sûr, interrompit César en pleurant, que pour le coup voilà Delphine devenue tout aussi bonne que Henriette. — Vous ne vous trompez pas, reprit madame de Clémire : Delphine connut enfin que la naissance, les diamants, les bijoux, ne sauraient nous rendre heureux, et que la bonté seule peut assurer le bonheur de la vie. Témoin de la satisfaction si pure qu'éprouvait Henriette, de la vive reconnaissance que lui montraient la vieille paysanne, Agathe et Simon, lisant dans les yeux du docteur et de madame Steinhausse combien ils jouissaient de la félicité d'avoir une fille aussi digne de leur tendresse, Delphine enviait le sort d'Henriette, et en même temps elle sentait au fond de son cœur s'affermir et s'augmenter encore l'amitié qu'elle avait pour elle.

Après ces premiers moments de trouble et d'attendrissement, le docteur demanda à la vieille

paysanne qu'elle fixât le jour du mariage de sa petite-fille ; il fut décidé que Simon épouserait Agathe sous trois semaines. Le docteur et madame Steinhausse se chargèrent du trousseau d'Agathe, et Henriette demanda la permission de lui offrir une belle pièce de percale que sa mère lui avait donnée la veille. Delphine, tout le reste du jour, entendit répéter l'éloge d'Henriette, la vieille paysanne l'appelait sa *bonne protectrice*. En remerciant le docteur, elle ajoutait toujours : — Mais c'est à mademoiselle Henriette que je dois mon bonheur ; c'est elle qui m'a fait venir, qui m'a fait recevoir dans cette maison ; elle s'informe de ceux qui sont dans la peine, elle les découvre, elle les envoie chercher, elle les rend heureux...

Agathe, pendant ce temps, baisait les mains d'Henriette. Simon n'osait parler, mais il levait les yeux au ciel, ses regards exprimaient sa vive reconnaissance : tous les domestiques bénissaient leur jeune maîtresse, et contaient d'elle mille autres traits de bienfaisance. Madame Steinhausse et le docteur se félicitaient mutuellement d'avoir une aussi charmante fille. Henriette recevait ces douces louanges avec modestie et attendrissement ; elle les rapportait toutes à sa mère. — Sans vous, lui disait-elle, sans vos tendres soins, je ne jouirais pas du bonheur que je goûte. Ah ! maman, achevez de me corriger de tous les défauts qui me restent, et vous me rendrez plus digne de vous!...

Le soir, quand Delphine se trouva dans son étable tête à tête avec madame Steinhausse, elle tomba sur ses genoux, et la regardant tendrement : — Ah! madame, lui dit-elle, comment avez-vous pu me supporter jusqu'ici, moi si différente d'Henriette! Que vous avez dû me trouver haïssable! — C'est beaucoup de sentir ses torts, reprit madame Steinhausse; d'ailleurs, depuis quelque temps vous vous conduisez infiniment mieux; chacun remarque en vous un notable changement en bien. — Hélas! interrompit Delphine, combien je suis loin de ressembler à l'aimable Henriette! Hier encore, ne me suis-je pas impatientée deux ou trois fois de manière à vous faire hausser les épaules? Aujourd'hui même, n'ai-je pas brusqué Marianne et voulu faire gronder Catau? A propos de Catau, ai-je pensé à lui demander pardon du soufflet que j'eus le tort de lui donner en arrivant ici? Pauvre Catau! Ai-je bien pu lui donner un soufflet! à elle si bonne!... Ah! madame, faites-la venir, je vous en prie : je veux qu'elle sache combien je me repens.

Madame Steinhausse appela Catau, qui vint sur-le-champ. Delphine, s'approchant d'elle, les mains jointes, pria madame Steinhausse de servir d'interprète, et fit les excuses les plus franches; madame Steinhausse les traduisait à mesure en allemand. — Enfin, ma bonne Catau, ajouta Delphine avec une grâce ravissante, si vous me pardonnez, permettez-

moi de baiser la joue que j'ai eu l'indignité de frapper.

Catau, attendrie, par respect n'osait s'avancer; mais Delphine se jeta à son cou, et l'embrassa de toute son âme, et avec un grand plaisir, car elle sentait que cette action en réparait une bien mauvaise. Catau sortit en essuyant ses yeux remplis de larmes, disant en allemand que Delphine était *une charmante petite demoiselle*. Après le départ de la servante, Delphine fit ouvrir une armoire, et en tira une jolie pièce de mousseline : — Voilà, dit-elle, un présent que je destine à Catau. — Et pourquoi, demanda madame Steinhausse, ne le lui avez-vous pas donné sur-le-champ? — Ah! je n'avais garde; elle aurait pu croire que je voulais par là payer le soufflet reçu. Ce présent alors, au lieu de lui faire plaisir, l'aurait offensée. Ce n'est pas, je pense, avec de l'argent qu'on peut réparer un mauvais traitement; Catau m'aurait-elle pardonné de bon cœur, si j'eusse eu l'air de vouloir acheter mon pardon? — Vous avez bien raison, dit madame Steinhausse : voilà de la délicatesse; conservez de pareils sentiments, ils feront paraître votre générosité plus noble, et donneront à tous vos procédés un charme inexprimable.

En ce moment on vint annoncer un courrier de la part de madame Mélite. Il apportait une lettre à Delphine, dans laquelle sa mère l'engageait à lui demander librement tout ce qu'elle pouvait désirer, et à lui mander quels étaient les joujoux qui lui feraient

le plus de plaisir. Après avoir lu cette lettre, Delphine soupira, et priant madame Steinhausse d'écrire pour elle à madame Mérite, elle lui dicta la lettre suivante :

« Je vous remercie, ma chère maman, de toutes
« vos bontés ; mais je n'aime plus les joujoux ; je vais
« vous dire, puisque vous me l'ordonnez, ce qui me
« ferait plaisir dans ce moment. Il y a ici une vieille
« paysanne bien bonne, bien pauvre ; il est vrai que
« sa petite-fille épouse un riche vigneron ; mais comme
« c'est le mari qui aura l'argent, peut-être qu'il n'en
« donnera pas à la grand'mère autant que la fille le
« voudrait, du moins je le crains ; et pourtant je dé-
« sirerais que la vieille femme ne manquât de rien.
« Je l'aime, non pas seulement parce qu'elle est bonne,
« mais parce qu'elle est mère ; je le sens bien, je don-
« nerai toujours de meilleur cœur à une mère qu'à
« toute autre. Madame Steinhausse croit qu'une pen-
« sion de cinquante écus ferait le bonheur de la vieille
« paysanne ; ainsi, ma chère maman, je vous prie de
« m'envoyer, au lieu des joujoux que vous m'offrez,
« une pension de cinquante écus, je la donnerai tout
« de suite à la bonne grand'mère. Je serais bien aise
« de lui faire présent d'une pièce de toile de coton,
« afin qu'elle ait un habit neuf pour la noce de sa
« fille. Bonsoir, ma chère maman ; ma santé se for-
« tifie tous les jours. Madame Steinhausse a mille
« bontés pour moi, et je me trouverais tout à fait
« heureuse, si je n'étais pas privée du bonheur de voir

« ma chère maman ; du moins son portrait ne quitte
 « pas mon bras, chaque jour je le baise en lui disant
 « *bonjour et bonsoir*, et alors surtout j'ai le cœur bien
 « serré en pensant que je suis à cinq lieues de vous ;
 « sans cela je serais enchantée d'être ici, d'autant
 « plus que cette campagne est charmante ; et puis on
 « dit qu'il y aura bien des cerises cette année. A pro-
 « pos, maman, voulez-vous bien dire à ma bonne que
 « je lui élève un saussonnet, quoiqu'elle ait mandé à
 « madame Steinhausse qu'elle était sûre que j'avais
 « déjà *pincé mademoiselle Steinhausse plus de vingt*
 « *fois*. Il y avait cela dans sa lettre ; j'en ai ressenti
 « de la peine, car si vous saviez, maman, à quel point
 « il faudrait être méchante pour pincer Henriette!...
 « Au reste, je l'espère, je ne pincerai plus personne
 « de ma vie. Adieu, ma chère et tendre maman :
 « votre enfant vous embrasse de toute son âme.

« DELPHINE. »

Le surlendemain Delphine reçut de sa mère une réponse charmante, et, au lieu d'une pension de cinquante écus pour la bonne femme, madame Mélite envoyait un contrat de trois cents livres, sans oublier l'habit neuf pour le jour du mariage. Delphine, transportée de joie, porta sur-le-champ son présent à la vieille paysanne, que ce bienfait acheva de rendre parfaitement heureuse. Sa reconnaissance et celle d'Agathe, les louanges de madame Steinhausse, les

tendres caresses d'Henriette, firent goûter à Delphine une satisfaction dont jusqu'à ce moment elle n'avait eu qu'une faible idée; car pour connaître l'étendue d'un bonheur si pur, il faut en avoir joui. Le soir, Delphine demanda à madame Steinhausse combien madame Mélite avait dépensé d'argent pour faire ce contrat de trois cents livres. — Mille écus à peu près, répondit madame Steinhausse, parce que cette rente n'est que viagère. — Comment! on peut, avec mille écus, assurer de quoi vivre à une personne qui n'a rien!... Mille écus, c'est précisément ce que ma parure de diamants a coûté!... — Eh bien! mademoiselle, cette parure vous fait-elle grand plaisir? — Oh! point du tout : j'aime cent fois mieux une rose; et quand je songe qu'avec mille écus on peut tirer pour jamais de la misère un infortuné sans ressource, je ne conçois plus qu'on ait la folie d'acheter des diamants.

Deux jours après cet entretien, Agathe épousa Simon. Les noces se firent dans la maison de madame Steinhausse; on dressa des tables dans le verger, sous de grands noyers plantés sans symétrie, sur un charmant gazon émaillé de serpolet, de marguerites et de violettes; une trentaine de paysans des environs s'établirent autour des tables, et madame Steinhausse fit les honneurs de celle des nouveaux mariés. Après le dîner, on dansa sur la pelouse jusqu'au soir; et Delphine, partageant la gaieté commune, disait à madame Steinhausse. — Les bals de Paris ne m'ont

jamais bien amusée ; mais qu'à présent ils me paraissent ennuyeux ! — Les vrais plaisirs, répondit madame Steinhausse, ne se trouvent qu'à la campagne ; et quand on les a goûtés, tous ceux que peut offrir la ville paraissent insipides et fatigants.

Delphine, au mois de juillet, trouva la campagne bien plus belle encore ; elle faisait de longues promenades dans les champs, quelquefois le soir, au clair de la lune, avec madame Steinhausse et Henriette. D'ailleurs, ayant pris le goût de l'occupation, elle n'éprouvait pas un seul instant d'ennui ; tantôt elle lisait, ou se mettait à écrire, tantôt elle travaillait, et apprenait d'Henriette à dessiner des fleurs, à dessécher des plantes, dont elle se faisait dire les noms et les propriétés ; elle employait en bonnes actions l'argent que madame Mélite lui envoyait tous les mois pour ses menus plaisirs. Aimée de tous, satisfaite d'elle-même, elle se sentait chaque jour plus heureuse ; on ne remarquait plus sur son visage cette langueur, cet air d'abattement qui en avaient altéré les charmes pendant si longtemps ; ses yeux étaient animés, brillants ; elle avait toute la fraîcheur de la jeunesse. Sachant également bien marcher, courir et sauter, elle avait acquis, en quatre mois, plus de grâce, de légèreté que tous les maîtres de danse de Paris n'auraient pu lui en donner.

Au commencement du mois d'août, le docteur lui déclara qu'elle pouvait quitter son étale, et au même

instant on la conduisit dans une jolie petite chambre préparée exprès pour elle. Delphine sentit une joie bien vive en se voyant établie dans un appartement agréable et commode ; sa fenêtre donnait sur la vallée ; la beauté de la vue, la propreté du plancher et des meubles l'encharmaient. — Expliquez-moi donc, disait-elle à madame Steinhausse, pourquoi ce petit logement me paraît aussi charmant, et pourquoi je me déplaisais tant dans celui que j'occupais à Paris, quoiqu'il fût cependant beaucoup plus grand et plus beau que celui-ci. — D'abord, répondit madame Steinhausse, votre chambre à Paris donnait sur un vilain petit jardin bien triste et entouré de hautes murailles ; et puis, quand vous êtes venue ici, vous ne connaissiez que de faux plaisirs, c'est-à-dire ceux que peuvent procurer la vanité, la magnificence et le grand monde ; comme ces plaisirs ne sont qu'imaginaires, on s'en lasse facilement ; aussi en étiez-vous déjà dégoûtée ; n'ayant aucune idée des véritables, vous périssiez d'ennui . telle était votre situation. Vous aviez vécu dans une trop grande abondance pour apprécier les commodités et les agréments qu'une honnête aisance répand sur la vie : vous ne jouissiez de rien, parce qu'on ne vous laissait rien désirer. Les choses les plus agréables deviennent insipides, ennuyeuses même, si l'on ne sait pas en user sobrement ; je vais vous en donner un exemple. Vous aimiez beaucoup les fleurs ; je vous ai vue trouver un grand plaisir

à chercher de la violette : pourquoi ce goût particulier pour cette dernière fleur, goût qui vous est commun avec toutes les jeunes personnes ? C'est que la violette est cachée sous les feuilles, c'est qu'elle est moins commune que le thym, qu'il faut la chercher ; si elle était répandue dans les champs avec une extrême profusion, vous cesseriez de l'aimer, vous n'en feriez pas plus de cas que du gazon. Les productions de l'art sont sans doute au-dessous de celles de la nature ; il est donc encore plus facile de s'en lasser : cependant elles ont leur agrément ; elles peuvent procurer des plaisirs, mais seulement aux personnes modérées. Si vous remplissez votre appartement et votre maison de porcelaines, vous serez bientôt dégoûtée de porcelaines. Si vous allez tous les jours au spectacle, vous n'y trouverez que de l'ennui. Si vous restez trop longtemps à table, si vous mangez des mets trop recherchés, vous dînerez sans appétit, et par conséquent sans plaisir. Il en est ainsi de toutes les choses dont on abuse : dès qu'on veut satisfaire pleinement ses goûts, on les éteint ; ainsi souvenez-vous que l'excès des superfluités, loin de contribuer au bonheur, le détruit totalement. Songez encore que le luxe n'éblouit que les sots, et ne produit pas une seule vraie jouissance ; rien n'est plus incommode que la magnificence. Des pendants de diamants arrachent les oreilles ; une robe brochée d'or assomme, écorche les mains ; des bijoux, des ajustements précieux imposent mille sujé-

lions ; hier, si vous aviez eu un tablier garni de dentelle, vous n'eussiez point cueilli tant de roses sauvages sur ces buissons d'épines où vous laissâtes la moitié de votre robe, et vous ne seriez pas revenue si gaie, si contente de votre promenade. La magnificence n'est pas moins gênante dans les meubles : pour moi, j'aimerais cent fois mieux habiter toujours votre étable, que ces brillants appartements où l'on est obligé de marcher et de s'asseoir avec précaution. Que je plains les gens ainsi esclaves de leurs richesses ! La vanité qui les égare pourrait, mieux entendue, leur enseigner les vrais moyens d'obtenir la considération qu'ils recherchent ; au lieu d'étaler tout ce faste, que ne font-ils de bonnes actions !... — Sans doute, interrompit Delphine, ils se feraient estimer ; mais d'ailleurs, est-il possible de ne pas trouver un grand plaisir à faire du bien ? — En se livrant à toutes ses fantaisies, continua madame Steinhausse, en dépensant tout son argent en vaines superfluités, on s'endurcit le cœur, on finit par se corrompre. — Ah ! s'écria Delphine, quelle que soit ma fortune un jour, jamais elle ne me corrompra ; je serai modérée, je me souviendrai de l'ennui que j'éprouvais au milieu d'une extrême abondance ; je me souviendrai qu'il m'a fallu passer quatre mois dans une étable pour être en état de sentir le prix d'une partie des choses dont j'étais fatiguée, et surtout qu'il existe des infortunés ; que le bonheur de les soulager est le plus grand qu'on puisse goûter dans la vie.



Cet entretien finit par les plus tendres remerciements de Delphine à madame Steinhausse ; cette dernière avait en effet de justes droits à la reconnaissance de Delphine, puisqu'elle lui avait appris à raisonner, à penser, à sentir. Delphine resta encore deux mois chez le docteur ; elle acheva d'y perfectionner son caractère, d'y fortifier sa santé. Enfin, vers le commencement du mois d'octobre, elle jouit du bonheur de revoir sa mère. Madame Mélite la pressa dans ses bras avec transport, elle pouvait à peine la reconnaître. Delphine était prodigieusement grandie ; en même temps elle avait pris de l'embonpoint et les couleurs les plus vives. Madame Mélite, au comble de ses vœux, la regardait, la serrait contre son sein, l'embrassait, voulait parler, et ne pouvait exprimer l'excès de sa joie que par des pleurs. Madame Steinhausse, témoin de son bonheur, jouit en silence d'un si doux spectacle. — Vous me l'avez donnée mourante, dit-elle enfin ; je vous la rends, madame, dans toute la force de la santé ; et, ce qui vaut mieux encore, je vous la rends bonne, douce, égale, sensible, raisonnable, enfin digne de faire votre bonheur. Cependant elle est si jeune, si peu formée, qu'à moins de certains ménagements, on pourrait craindre encore pour elle des rechutes ; si vous voulez les prévenir, voici le régime qu'elle doit suivre ; il n'est pas rigoureux, mais nécessaire. — Elle le suivra, interrompit madame Mélite ; donnez, madame.

Et prenant le papier que lui présentait madame Steinhausse, elle le lut tout haut.

ORDONNANCE DU DOCTEUR STEINHAUSSE.

« Mademoiselle Delphine passera six mois de l'année
« à la campagne ; à Paris, elle ira très rarement aux
« spectacles, se donnera beaucoup d'exercice à pied,
« même en hiver ; elle ne mangera jamais que du
« pain à son déjeuner et à son goûter, excepté dans
« le temps des fruits ; elle ne portera que des habits
« simples, les seuls qui soient commodes et légers.

« Pour la préserver de l'ennui, on lui donnera des
« livres instructifs et amusants, et l'on ne souffrira
« pas qu'elle soit un moment oisive ; si elle se laissait
« aller par hasard à la tristesse, il faudrait lui rap-
« peler l'histoire de la grand'mère d'Agathe, et le
« bien qu'elle a fait à cette vieille femme : en suivant
« cette méthode et ce régime, mademoiselle Delphine
« conservera sa santé, sa gaieté, et le bonheur dont
« elle jouit. »

Madame Mélite approuva fort ce régime, elle promit de le suivre exactement, et témoigna à madame Steinhausse la plus vive reconnaissance ; l'année d'ensuite elle acheta une maison dans la vallée de Montmorency, dans le voisinage de celle de madame Steinhausse. Delphine conserva toute sa vie pour cette dernière l'attachement qu'elle lui devait, et pour l'ai-

nable Henriette la plus tendre amitié. Elle devint une personne charmante, et acquit de l'instruction et des talents ; bonne, raisonnable, bienfaisante, elle était admirée et chérie de tous ceux qui l'approchaient ; sa mère lui choisit un mari digne d'elle, dont elle fit le bonheur, et qui la rendit parfaitement heureuse.

Madame de Clémire cessa de parler.

— Eh quoi ! s'écria Pulchérie, l'histoire est finie !... Ah ! quel dommage !... — Si madame Mélite, reprit Caroline, eût eu autant de raison que madame Steinhause, Delphine n'aurait jamais été paresseuse, capricieuse, ni méchante : ah ! qu'une bonne mère est utile !

En parlant ainsi, Caroline baisa tendrement la main de sa mère.

— Maman, dit Pulchérie, je n'ai pas voulu vous interrompre dans un endroit intéressant de l'histoire ; mais j'ai une question à vous faire : qu'est-ce que le mal d'yeux qui s'appelle *cataracte* ? — C'est une affection qui prive de la vue, quand elle atteint les deux yeux.

Madame de Clémire se leva ; il était plus tard qu'à l'ordinaire ; mais les enfants avaient trouvé la veillée bien courte ; ils allèrent se coucher à regret, et ne rêvèrent toute la nuit qu'à Delphine.

Le jour suivant, Morel dit à César qu'il avait fait le calcul de ce que coûterait ce qu'il fallait acheter pour faire le cabinet vitré destiné aux papillons ; cette

dépense pouvait monter à sept ou huit louis. — Ce serait un plaisir bien cher ! dit César ; on peut s'amuser à meilleur marché ; et je vais tâcher de détourner mes sœurs de cette fantaisie.

En effet, il alla à l'instant même trouver ses sœurs : — Je viens, leur dit-il, vous offrir une occasion de prouver à maman qu'elle n'a pas perdu sa peine en nous contant l'histoire de Delphine... — Comment donc, mon frère ? — Et que nous avons profité des discours de madame Steinhausse : vous souvenez-vous qu'elle recommande de ne pas se livrer à toutes ses fantaisies ? — Oh ! oui ; je m'en souviens. — Eh bien ! notre chambre coûterait huit louis... — Huit louis !... — Tout autant... Avec cette somme on pourrait faire quelque bonne action... — Peut-on faire une pension avec huit louis ? — Cette pension ne donnerait pas de quoi vivre, mais ces huit louis pourraient soulager une pauvre famille... — Eh bien, mon frère, nous renonçons à la chambre vitrée. Si j'avais su cela pourtant, je ne me serais pas donné tant de peine pour apprendre à faire du filet. — Bon, nous aurons tant d'autres amusements !... Nous ferons comme Henriette : nous dessécherons des fleurs, des plantes ; nous apprendrons la botanique, l'agriculture... — Nous demanderons à maman de l'argent pour faire de bonnes actions. — Maman n'est pas aussi riche que madame Mélite ; elle n'est ici que par économie, et ne peut pas faire de pensions ; mais vous savez

comme elle est charitable pour les pauvres. — Il faudra nous charger de découvrir quelque vieille bonne femme bien à plaindre ; si nous pouvions en trouver une qui fût aveugle ! quelle joie !... nous ferions venir un chirurgien d'Autun, pour lui faire l'opération de la cataracte. — Assurément ; mais il faut aussi que nous soyons bien raisonnables, que nos amusements ne coûtent rien ; car maman ne serait pas en état de nous donner en même temps de l'argent pour nos fantaisies et pour *des cataractes*. — C'est vrai, on ne peut pas tout avoir.

Après ce petit conseil, les enfants montèrent chez madame de Clémire, et lui firent part de leur résolution. Madame de Clémire les embrassa et loua la bonté de leurs cœurs : — Conservez de tels sentiments, mes chers enfants, leur dit-elle ; ils assureront votre bonheur et le mien ; et pour vous récompenser dès à présent, je vous promets de vous procurer l'occasion de dépenser, comme vous le souhaitez, les huit louis qu'aurait coûté la chambre vitrée. — Ah ! maman, reprit Pulchérie, ajoutez à cela de nous promettre encore une histoire chaque soir, au lieu de nous la donner de temps en temps, comme vous aviez dit d'abord. — Eh bien ! je m'y engage, répondit madame de Clémire, à condition que vous ne me donnerez point de sujet de mécontentement, car l'enfant qui, dans la journée, n'aura pas été raisonnable, sera le soir privé de la veillée. — C'est bien rigoureux,

ma chère maman ! — Mais votre frère et votre sœur ne s'en plaignent pas. — Maman, j'ai plus à craindre qu'eux ; je suis la plus jeune, et par conséquent la moins raisonnable. — Aussi je n'exige pas autant de vous. — C'est vrai, maman, reprit Pulchérie : vous êtes la justice même ; mais je n'en crains pas moins d'aller quelquefois me coucher sans veillée.

Ce même matin, César alla se promener dans la campagne avec l'abbé ; arrivés auprès d'une chaumière, ils virent un petit paysan qui en battait un autre bien plus grand et plus âgé que lui ; l'aîné de ces enfants se contentait d'éviter les coups, et n'en portait aucun. César s'approche de ce dernier : — Est-ce votre frère, lui dit-il, qui vous bat de la sorte ? — Non, monsieur, répondit le paysan ; c'est un de nos voisins. — Il est bien méchant ! reprit César ; et pourquoi, lorsqu'il vous bat ainsi, ne le lui rendez-vous pas ? — Mais, monsieur, repartit le paysan, je ne peux pas : je suis le plus fort¹. César regarda l'abbé, et lui dit tout bas : — Voilà un généreux petit enfant : il faut nous informer si sa famille est pauvre. — Quel âge avez-vous ? demanda l'abbé au paysan. — Huit ans, monsieur. — Comment vous nommez-vous ? — Augustin, pour vous servir. — Avez-vous un père et une mère ? — Oui, Dieu merci,

¹ L'auteur de cet ouvrage a joui du bonheur d'entendre faire cette réponse. L'enfant avait alors huit ans.

et puis mon petit frère Colas, qui n'a que cinq ans. Tenez, voilà not' maison là tout proche devant vous. — Ah! monsieur l'abbé, dit César, entrons dans cette chaumière.

L'abbé y consentit, et le petit Augustin conduisit César dans sa cabane. L'abbé s'entretint avec Madeleine, la mère d'Augustin ; elle lui fit le plus touchant éloge de son enfant, qui ne lui avait jamais causé un moment de chagrin ; il était si docile, si appliqué, que M. le curé lui donnait des soins particuliers, et avait pris la peine de lui apprendre lui-même à lire. En effet, cet enfant parlait très bien pour le fils d'un paysan ; il avait d'ailleurs une physionomie intéressante qui prévenait en sa faveur. Madeleine conta plusieurs traits charmants de lui ; elle parla beaucoup de l'amitié qu'il avait pour son petit frère Colas. — Et pourtant, ajouta-t-elle, Colas n'est souvent qu'un espiègle.

Après cette conversation, César fit promettre à Augustin de venir le voir au château. Ils sortirent de la chaumière, et continuèrent leur promenade. Quand l'abbé se trouva seul avec César : — Avez-vous bien senti, lui dit-il, toute la sublimité du mot de cet enfant au sujet du petit paysan qui le battait ? — Oui sûrement, répondit César, je l'ai bien comprise ; il avait pitié de la faiblesse de ce méchant petit garçon. — Justement ; et en faveur de cette faiblesse, il excusait l'emportement et l'arrogance. — Augustin est

comme Turc, le grand chien de basse-cour, qui se laisse mordre avec tant de douceur par la petite chienne de maman. — Cette générosité est une vertu si naturelle, qu'on la trouve chez les nations les moins policées, et quelquefois même parmi les classes les plus méprisables. On lit dans l'*Histoire générale des Voyages*, qu'au Malabar on est plus en sûreté sous la simple escorte d'un seul enfant naïr¹ que sous celle des plus redoutables guerriers de la même tribu ; les voleurs du pays n'attaquent jamais que des voyageurs qu'ils rencontrent armés ; ils ont, au contraire, le plus grand respect pour la faiblesse et l'enfance. Jugez donc, d'après ces exemples, combien est vil et dégradé l'homme privé d'une vertu si naturelle ! C'est avec raison qu'on regarde comme un monstre, comme un assassin, celui qui abuse de sa force en opprimant le faible.... — Comme un assassin !... — Sans doute. Si un homme armé d'une épée se battait contre un autre homme qui n'aurait qu'une canne pour se défendre, ne serait-il pas un assassin ? — Alors il faut se battre à armes égales. — Eh bien ! si je me battais à coups de poing avec vous, la partie serait-elle égale ? — Oh ! non : votre coup de poing vaudrait mieux que le mien. — Vous ne pourriez me blesser, et moi, je pourrais facilement vous tuer ; en me battant avec vous je serais donc un assassin,

¹ La tribu des naïrs est celle des nobles.

puisque j'emploierais toute ma force contre un être infiniment plus faible que moi? — Oh! cela est clair. — Et que penseriez-vous d'un homme riche et en faveur à la cour, et qui imposant par son rang à quelques gens obscurs profiterait de cette espèce de supériorité pour opprimer ces derniers? — Je penserais que cet homme serait presque aussi lâche, aussi cruel que celui qui battrait un autre homme hors d'état de se défendre. — Quand vous ne serez plus un enfant, si vous traitez durement les gens qui dépendront de vous, votre femme, vos enfants, vos domestiques, vous commettrez donc une lâcheté? — Assurément: je sens bien que, dès qu'on a pour soi la force ou l'autorité, on manque de générosité, d'humanité, si l'on n'est pas doux, patient et indulgent. — Quand on commande, il faut donc n'ordonner que des choses justes, il faut rendre heureux ceux qui nous sont soumis, ou bien l'on n'est qu'un tyran; et rien n'est plus méprisant, plus lâche qu'un tyran.

Tout en causant ainsi, l'abbé et son élève arrivèrent au château au moment où l'on allait se mettre à table. Ils y trouvèrent un gentilhomme du voisinage qu'ils ne connaissaient pas, et que madame de Clémire avait retenu à dîner. Cet homme, nommé M. de la Palinière, âgé d'environ cinquante-cinq ans, était fort laid; il avait d'ailleurs une grosse verrue sur le nez, des sourcils très épais; une perruque ronde et noire, placée de manière qu'elle lui enveloppait le

visage à peu près comme un bonnet de nuit, lui cachait presque entièrement le front ; en outre, il bégayait beaucoup, et était excessivement distrait. La figure originale de ce monsieur avait tellement frappé Pulchérie, qu'elle ne pouvait en détourner les yeux ; M. de la Palinière ne disait pas un mot qu'elle n'eût envie de rire ; cependant la crainte de déplaire à sa mère la forçait à se contraindre, et tout le temps du dîner elle se conduisit assez bien.

En sortant de table, l'abbé, qui avait déjà découvert que M. de la Palinière jouait aux échecs, lui proposa de faire sa partie ; l'abbé se croyait un joueur de la seconde force : il laissa entendre au provincial qu'il était de la première ; et, en conséquence, M. de la Palinière, avec beaucoup de modestie, demanda une tour. La baronne et madame de Clémire s'établirent à l'autre extrémité du salon pour faire de la tapisserie, et Pulchérie s'assit à côté de l'abbé, afin d'être en face de M. de la Palinière et de le considérer tout à son aise. La partie d'échecs commença : les deux joueurs paraissaient également attentifs ; ils gardaient l'un et l'autre le plus profond silence, quand tout à coup M. de la Palinière, de l'air du monde le plus tranquille, renversa et brouilla toutes les pièces. L'abbé se mit à rire, croyant que c'était une distraction. Que faites-vous donc ? s'écria-t-il. — Vous vous êtes trompé, répondit M. de la Palinière : c'est moi qui suis en état de vous donner la tour ; recommençons.

A ces mots, l'abbé parut un peu surpris, et Pulchérie laissa échapper un grand éclat de rire.

On fit une nouvelle partie; l'abbé fut forcé de recevoir l'avantage qu'avait accepté M. de la Palinière, et ce dernier le fit mat en dix coups. L'abbé confondu répéta plusieurs fois que son adversaire était de la première force, et M. de la Palinière soutint qu'il était à peine de la seconde.

Pendant ce débat, Pulchérie riait malicieusement, en répétant que M. l'abbé ne jouait donc pas aussi bien qu'il l'avait toujours cru; remarque qu'elle accompagna de quelques moqueries très impertinentes. Madame de Clémire, occupée à sa tapisserie, parut n'avoir pas remarqué tout ce qui s'était passé; mais quand M. de la Palinière fut parti, Pulchérie s'approcha du métier de sa mère, et lui demanda si elle conterait le soir une histoire bien longue. — Que vous importe? dit la baronne, puisque vous ne l'entendrez pas. — Comment, ma bonne maman?.... — Une petite fille moqueuse et impertinente n'est pas digne d'être admise à nos veillées. — Mais, ma bonne maman, qu'ai-je donc fait? — Écoutez-moi, Pulchérie, dit madame de Clémire : si je cherchais à contrarier, à piquer une personne qui serait mon égale, serait-ce un bon procédé? Non assurément : je serais, dans ce cas, impolie et malhonnête; on aurait le droit de penser que j'ai un mauvais caractère, que je manque d'esprit. Si je voulais embarrasser et fâcher une personne

au-dessus de moi, une personne digne d'inspirer du respect par son âge et son expérience, je serais encore plus coupable, plus inexcusable. A présent, dites-moi, devez-vous du respect à l'ami de votre père et de votre mère, à l'homme qui se consacre entièrement à l'éducation de votre frère? Non-seulement M. l'abbé doit vous inspirer du respect, mais si vous avez un bon cœur, vous avez sûrement beaucoup d'attachement pour lui... — Oui, maman, reprit Pulchérie en pleurant, je respecte M. l'abbé, et je l'aime... — Cependant vous venez de vous moquer de lui, et vous avez fait tout ce qui dépendait de vous pour le fâcher. Quand il serait vrai qu'il eût la prétention de jouer parfaitement aux échecs, que cette prétention ne fût pas fondée, devez-vous chercher à faire remarquer ce petit ridicule? Avec un bon cœur peut-on s'amuser des travers des autres? peut-on montrer tant de malignité?... surtout lorsqu'elle a pour objet une personne qui a des droits à notre amitié! — Oh! maman, s'écria Pulchérie en fondant en larmes, j'ai ri mal à propos, je le vois à présent, mais sans malignité. — En effet, maman, ajouta Caroline attendrie, j'étais présente, et je crois que ma sœur n'avait pas le projet de fâcher M. l'abbé... — Est-ce bien vrai? interrompit madame de Clémire en regardant fixement Caroline; est-ce bien vrai, ma fille?

Caroline rougit, baissa les yeux, et ne répondit rien. — Et vous, Pulchérie, continua madame de

Clémire, êtes-vous bien sûre d'avoir ri sans malignité ? L'embarras que vous supposiez à M. l'abbé ne vous a point divertie ? Vous ne lui avez rien dit avec l'intention de le piquer ?... Examinez-vous bien, et répondez-moi. — Maman... je ne suis pas capable de mentir... — J'en suis persuadée. — Maman !... — Eh bien !... — Je ne mérite plus de rester aux veillées... — Mais vous méritez toujours ma tendresse, reprit madame de Clémire en l'embrassant, puisque vous êtes sincère. — Ma chère maman, suis-je bannie pour toujours de la veillée ? — Non ; pour huit jours seulement... — Mon Dieu !... mais du moins, maman, me pardonnez-vous ? — Oui, car, j'en suis sûre, vos torts ne viennent point de votre cœur. — C'était seulement faute de réflexion. — Je le crois, et votre repentir me fait espérer que vous ne retombez jamais dans une semblable faute. A présent, poursuivit madame de Clémire, approchez, Caroline : j'ai aussi un reproche à vous faire ; pour excuser votre sœur, vous venez tout à l'heure de parler contre votre conscience. — Maman... je l'avoue... mais... — Le motif qui vous a fait trahir la vérité mérite sans doute de l'indulgence ; cependant rien ne peut nous autoriser à mentir. Pour obliger votre sœur, vous serait-il permis de ne pas exécuter un ordre que je vous aurais donné ? — Oh ! non, certainement. — Eh bien ! vous avez fait plus que de me désobéir, vous avez désobéi à Dieu. — O ciel !... — Mais cela est vrai : les com-

mandements de Dieu défendent le mensonge ! D'ailleurs, soyez-en bien sûre, jamais le mensonge ne peut être véritablement utile : tôt ou tard il se découvre, et déshonore celui qui l'emploie ; tandis que la vérité, en obtenant l'estime, en attirant la confiance, nous sert même dans les occasions où l'on pourrait croire qu'elle devrait être dangereuse et nuisible. — Ceci me rappelle un trait d'histoire très intéressant, dit la baronne. — Oh ! ma bonne maman, interrompit Pulchérie, si vous le dites à la veillée, je ne le saurai pas ! — Allons, reprit la baronne, je veux bien le conter dans cet instant.

A ces mots, Pulchérie sauta au cou de sa grand-mère, qui la retint sur ses genoux ; César et Caroline s'approchèrent, et la baronne reprenant la parole : — Le trait que vous désirez savoir, dit-elle, se trouve dans l'histoire des Arabes.

L'hagib de Cordoue ¹, guerrier célèbre, mais d'un caractère cruel et féroce, avait condamné à mort plusieurs prisonniers de guerre ; l'un d'eux, ayant obtenu de l'hagib un moment d'audience, lui parla ainsi : — Vous devriez, seigneur, m'accorder ma grâce, car un jour Abderrahman ayant prononcé des imprécations contre vous, je lui représentai qu'il avait tort, et dès cet instant j'ai toujours été brouillé avec lui... L'hagib lui ayant demandé s'il avait quel-

¹ Titre que portait le premier ministre du calife.

que témoin de ce fait, l'officier nomma un prisonnier près de subir la mort ainsi que lui. Le général fit avancer ce dernier, et après l'avoir interrogé il accorda la grâce que l'autre sollicitait ; ensuite il demanda à celui qui avait servi de témoin s'il avait aussi pris sa défense contre Abderrahman. Celui-ci, continuant de rendre hommage à la vérité, eut le courage de répondre qu'il n'avait pas cru devoir le faire. L'hagib, malgré sa férocité, fut vivement frappé de tant de franchise et de grandeur d'âme. — Eh bien ! reprit-il après un moment de silence, si je vous accordais la vie et la liberté, seriez-vous encore mon ennemi ? — Non, seigneur, répondit le prisonnier. — Il suffit, dit l'hagib : je compte entièrement sur cette simple parole ; vous m'avez trop prouvé l'horreur que vous cause le mensonge, pour que je doute de vos promesses. Conservez cette vie qui vous est moins chère que l'honneur et la vérité, et recevez la liberté comme la juste récompense due à tant de vertu.

— Vous le voyez, mes enfants, continua la baronne, la vérité, ainsi que l'a dit votre mère, nous sert même dans les circonstances où il semble qu'elle pourrait nous être funeste. Dans cette occasion, elle eût dû redoubler la fureur d'un homme impérieux et sanguinaire ; cependant elle est si belle, si touchante, qu'au lieu d'irriter un tyran, elle l'adoucit et le désarma. — Et puis, dit Pulchérie, quand une fois on a prouvé qu'on est bien franc, on n'a pas besoin

d'affirmer ce qu'on dit. — Sans doute, les protestations sont inutiles; un simple *oui* persuade mieux que tous les serments faits par une personne dont la sincérité ne serait pas bien reconnue. Aussi tous les grands hommes ont-ils été particulièrement recommandables par leur amour pour la vérité; entre autres Xénocrate, philosophe illustre, et Épaminondas, ce héros si vertueux, qui avait pour règle constante de ne mentir jamais, même en riant.

En ce moment, l'abbé entra dans le salon, et demanda à madame de Clémire si elle voulait voir le petit Augustin, qui venait d'arriver avec sa mère. Madame de Clémire, à qui César avait conté l'histoire de sa promenade, répondit qu'elle serait charmée de faire connaissance avec Augustin; et un moment après il parut avec Madeleine; celle-ci offrit à madame de Clémire un petit panier rempli d'œufs frais. Augustin fut bien caressé de toute la famille. Madame de Clémire avait déjà pris des renseignements sur la situation de Madeleine; informée qu'elle était pauvre et que son mari était à peine convalescent d'une grande maladie, elle lui donna volontiers, à la sollicitation de César, quatre louis, moitié de la somme réservée pour une bonne action; et elle engagea Augustin à venir jouer tous les jours avec César. Augustin demanda la permission d'amener quelquefois avec lui son petit frère Colas, parce que, disait-il, Colas s'ennuierait tout seul à la maison. On loua l'amitié d'Au-

gustin pour son frère, et la demande fut accordée.

Cependant le soir approchait; César et Caroline, voyant la peine extrême qu'éprouvait leur sœur d'être privée de la veillée, résolurent, l'un et l'autre, de supplier leur grand'mère de ne point conter d'histoire durant les huit jours de la pénitence de Pulchérie; ils aimaient mieux différer un plaisir qu'ils désiraient vivement, que de le goûter sans leur sœur. La baronne les approuva, et il fut décidé que tout le monde se passerait de la veillée pendant huit jours.

Dans cet espace de temps, madame de Clémire causant un soir avec ses enfants: — Maman, lui dit Caroline, vous nous avez défendu toute espèce de conversation avec les domestiques, parce qu'ils manquent d'éducation; et cependant vous nous permettez de causer avec plusieurs paysans, et vous-même vous paraissez prendre beaucoup de plaisir à vous entretenir avec le bonhomme Philippe, avec la vieille mère Monique et Madeleine. — C'est vrai, répondit madame de Clémire, et je vais vous expliquer cette apparente contradiction. Les domestiques n'ont point d'éducation; cependant, l'habitude d'entendre parler leurs maîtres rend leur langage moins mauvais que celui des paysans; mais dans un autre genre, ce langage n'en est pas moins défectueux; car le vice principal que les gens délicats y trouvent tient beaucoup plus à la bassesse des expressions, à la puérilité des idées, qu'aux mots. En écoutant parler des paysans, je ne

crains pas que vous preniez l'habitude de dire, *j'allions, je venions, j'ons*, etc. : ces manières de s'exprimer sont trop différentes des vôtres, pour que vous les adoptiez ; tandis qu'au contraire vous pourriez, à votre âge, ne pas être frappés du mauvais langage des domestiques, et, par conséquent, les imiter sans vous en apercevoir. J'aime, je l'avoue, à m'entretenir avec des paysans ; leur simplicité, leur naturel m'intéresse et m'attache ; leurs expressions sont souvent comiques, mais jamais basses. Leur tour d'esprit original et singulier me rappelle les grâces naïves et piquantes de nos vieux auteurs français, surtout nos bons paysans bourguignons, qui ont conservé dans leur langage une si grande quantité de mots gaulois : enfin j'aime à les voir, à les contempler, parce qu'ils sont laborieux et vertueux ; j'aime à les entendre, parce qu'ils ont un langage franc sans exagération. L'autre jour, quand le bonhomme Philippe, en voyant courir Caroline, s'écriait : « Oh ! qu'elle est donc gente ! » mon amour-propre de mère était bien plus satisfait que si j'eusse entendu dire à Paris cette phrase qu'on y prodigue tant : « Elle est ravissante ! » Au reste, mes enfants, continua madame de Clémire, songez que ce sont des généralités, et qu'il faut admettre plusieurs exceptions. On trouve des paysans vicieux, et l'on voit souvent des domestiques vertueux : vous en avez la preuve en Morel. D'ailleurs la chère bonne maman nous contera dans quelques jours une his-

toire touchante, qui vous prouvera mieux encore qu'il n'est point d'état dans lequel on ne puisse trouver des vertus sublimes. — Maman, vous la savez donc cette touchante histoire? — Oui, et même nous en tenons les détails d'un de nos amis qui en a connu particulièrement les héros. — Oh! que j'ai envie de la savoir, cette histoire!... — Et moi aussi!... — Et moi aussi!... — Dans quatre jours vous aurez cette satisfaction. — Quatre jours! c'est bien long!

Enfin ces quatre mortels jours s'écoulèrent : avec quel plaisir on vit arriver le jour *de la veillée* ; avec quelle joie on vit paraître la nuit!... A huit heures un quart toute la famille avait soupé ; chacun prit sa place, et la baronne conta l'histoire suivante.



LE CHAUDRONNIER

OU LA RECONNAISSANCE RÉCIPROQUE.

LE roi d'Angleterre, Jacques II, contraint d'abandonner son royaume, vint se réfugier en France ; Louis XIV lui donna un asile à Saint-Germain où vinrent aussi se fixer quelques sujets fidèles qui l'avaient suivi. Madame de Varonne, dont je vais vous conter l'histoire, était d'une famille irlandaise qui avait suivi Jacques II dans l'exil ; tout le temps que vécut son mari elle jouit d'une honnête aisance ; mais devenue veuve, et se trouvant sans protection, sans parents, elle n'eut pas le crédit d'obtenir de la cour une partie de la pension qui avait fait subsister son mari. Cependant elle écrivit aux ministres, elle envoya plusieurs placets ; on lui répondit « qu'on mettrait sa demande sous les yeux

du roi. » Deux ans se passèrent sans qu'elle vit ses espérances se réaliser. Enfin, ayant renouvelé ses sollicitations, elle reçut un refus formel ; il ne lui fut plus possible de s'aveugler sur son sort. Sa situation était déplorable ; depuis deux ans elle avait été obligée de vendre successivement, pour vivre, son argenterie et une partie de ses meubles ; il ne lui restait aucune ressource. Son goût pour la solitude, sa piété solide et sa mauvaise santé l'avaient toujours tenue éloignée de la société, et particulièrement depuis la mort de son mari. Elle se trouvait donc sans appui, sans amis, sans espérance, dénuée de tout, plongée dans la plus affreuse misère, et, pour comble de maux, elle avait cinquante ans et une santé délabrée. Dans cette extrémité elle eut recours au véritable dispensateur des consolations et des grâces, à celui qui pouvait changer son sort, ou lui donner le courage d'en supporter patiemment la rigueur ; elle se jeta à genoux, et pria Dieu avec confiance ; s'élevant bientôt au-dessus d'elle-même, elle sentit le calme renaître dans son âme, et envisagea d'un œil ferme tout ce que son état avait d'affreux. — Eh bien ! dit-elle, puisqu'il faut un jour la perdre cette existence fragile, qu'importe qu'elle soit anéantie par le dernier terme de la misère, ou par une maladie ? qu'importe de mourir sous un dais ou sur de la paille ? Ma mort en sera-t-elle plus douloureuse, parce que je n'aurai rien à regretter sur la terre ? Non sans doute ; au contraire, je

n'aurai besoin ni d'exhortation ni de courage; je n'aurai point de sacrifice à faire : abandonnée de tout le monde, je ne penserai qu'à celui qui régit l'univers; je le verrai prêt à me recevoir, à me récompenser, et j'attendrai la mort, le plus précieux de ses bienfaits...

— Quel courage! interrompit Caroline; est-il possible de mourir sans regretter un peu la vie? — Songez, ma fille, dit la baronne, que madame de Varonne n'avait point d'enfants... — Et qu'elle n'avait plus ni père ni mari, ajouta madame de Clémire. — D'ailleurs, reprit la baronne, la religion peut donner cette sublime résignation, et je vous ai déjà dit que madame de Varonne avait une piété solide. Mais reprenons le fil de son histoire.

Comme elle réfléchissait sur sa destinée, Ambroise, son domestique, entra. Il est nécessaire de vous faire connaître cet Ambroise. C'était un homme de quarante ans, qui depuis vingt années servait madame de Varonne; ne sachant ni lire ni écrire, brusque, taciturne, grondeur, il avait toujours eu l'air de mépriser ses camarades, de bouder ses maîtres; sa mine constamment refrognée, son humeur chagrine rendaient son service peu agréable. Cependant son exactitude, sa bonne conduite l'avaient toujours fait regarder comme un excellent sujet et un domestique précieux; on ne lui connaissait que des qualités essentielles, et pourtant il possédait des vertus subli-

mes ; sous un extérieur si grossier, il cachait l'âme la plus sensible et la plus élevée.

Madame de Varonne, quelque temps après la mort de son mari, avait renvoyé les gens attachés à son service, et n'avait gardé qu'une cuisinière, une servante et Ambroise. Enfin elle se voyait contrainte de congédier encore ces trois domestiques. Ambroise, comme je vous le disais, entra : on était en hiver ; il tenait une bûche, et allait la mettre au feu, lorsque madame de Varonne lui dit : — Ambroise, il faut que je vous parle.

Le ton ému avec lequel madame de Varonne prononça ces mots frappa Ambroise ; posant sa bûche sur le plancher, et regardant sa maîtresse : — Mon Dieu ! madame, dit-il, qu'est-ce qu'il y a ? — Ambroise, savez-vous ce que je dois à la cuisinière ? — Vous ne lui devez rien, madame, ni à moi, ni à Marie, vous avez payé le mois hier... — Ah ! tant mieux : je ne m'en souvenais pas. Eh bien ! Ambroise, je vous charge de dire à la cuisinière et à Marie que je n'ai plus besoin de leurs services... Et vous-même, mon cher Ambroise, il faut que vous cherchiez une autre condition. — Une autre condition !... Que voulez-vous dire ? Je veux mourir à votre service ; je ne vous quitterai point, quoi qu'il arrive... — Ambroise, vous ne connaissez pas ma situation. — Madame, vous ne connaissez pas Ambroise... Eh bien ! si l'on vous retranche de votre pension et que vous n'ayez pas le

moyen de payer vos gens, renvoyez les autres, à la bonne heure ; mais moi, je n'ai pas mérité d'être chassé avec eux. Je n'ai point l'âme mercenaire, madame... — Mais, Ambroise, je suis ruinée, entièrement ruinée. Tout ce que je possédais, je l'ai vendu, et l'on m'ôte ma pension... — On vous ôte votre pension?... ça ne se peut pas. — Rien n'est plus vrai cependant. — Ah ! bon Dieu ! — Il faut respecter, adorer les décrets de la Providence, et s'y soumettre sans murmure, mon bon Ambroise. Pourtant, dans mon malheur, j'éprouve une grande consolation ; c'est de me sentir parfaitement résignée. Tant d'êtres sur la terre, tant de familles vertueuses se trouvent dans la situation où je suis !... Moi, du moins, je n'ai point d'enfants ; je souffrirai seule : c'est peu souffrir... — Non, non, s'écria Ambroise, d'une voix entrecoupée, non, vous ne souffrirez pas. J'ai des bras, je sais travailler... — Mon cher Ambroise, interrompit madame de Varonne attendrie, je n'ai jamais douté de votre attachement... Je n'en abuserai point. Voici seulement ce que j'en attends ; c'est que vous alliez me louer une petite chambre à un cinquième étage. J'ai encore quelque argent, il me suffira pour deux ou trois mois. Je travaillerai, je coudrai. Cherchez-moi dans Saint-Germain quelques pratiques : voilà tout ce que je vous demande, et tout ce que vous pourrez faire pour moi.

Ambroise était resté immobile devant sa maîtresse,

la considérant en silence ; lorsqu'elle eut fini de parler, il tomba à ses pieds. — Ah ! ma respectable maîtresse, s'écria-t-il, recevez le serment du pauvre Ambroise ; je m'engage à vous servir jusqu'à la fin de ma vie !... et de meilleur cœur, avec plus de respect et d'obéissance que je n'ai jamais fait. Depuis vingt ans je suis nourri, habillé chez vous ; vous me faites vivre, vous me rendez la vie heureuse. J'ai bien souvent mésusé de votre bonté et de votre patience. Ah ! madame, pardonnez-moi toutes les fautes que m'a fait commettre envers vous mon mauvais caractère. Je les réparerai, soyez-en sûre ; je ne demande des jours au bon Dieu que pour cela.

En achevant ces mots, Ambroise, tout en larmes, se releva et sortit précipitamment, sans attendre de réponse.

Vous jugez facilement de quelle vive et profonde reconnaissance le cœur de madame de Varonne dut être pénétré. Au bout de quelques minutes, Ambroise revint ; il tenait un petit sac de peau, et le posant sur la cheminée : — Grâce à Dieu, dit-il, grâce à vous, madame, et à défunt monsieur, il y a là dedans trente louis. Cet argent vient de vous, il vous appartient... — Ambroise ! le fruit de vos épargnes durant vingt ans !... je ne puis accepter !... — Quand vous aviez de l'argent, vous m'en donniez. Quand vous n'en avez plus, je vous le rends. L'argent n'est bon qu'à cela. Je sais bien que cette petite somme ne

peut pas tirer madame d'embarras ; mais voici comme je compte m'arranger. Il faut que madame se souvienne que je suis le fils d'un chaudronnier, et que je n'ai pas oublié mon premier métier ; car, dans mes moments perdus, et quelquefois quand madame me permettait de sortir, j'allais chez Nicault, un de mes pays, qui est chaudronnier, et je travaillais chez lui pour me distraire. Eh bien ! à présent je travaillerai sérieusement, et avec quel courage!... — Ah ! c'en est trop, s'écria madame de Varonne ; vertueux Ambroise, dans quel état indigne de vous le sort vous a-t-il placé!... — J'en suis content, reprit Ambroise, si madame peut s'accoutumer à son changement de situation. — Votre attachement, Ambroise, doit me consoler de tout. Mais vous voir souffrir pour moi ! — Souffrir en travaillant, et quand ce travail vous sera utile ! De pareilles souffrances me rendront heureux. Dès demain je me mets à l'ouvrage. Nicault, qui est un brave homme, ne m'en laissera pas manquer. Il est accrédité dans Saint-Germain ; il a justement besoin d'un bon compagnon : je suis fort, je ferai bien l'ouvrage de deux, et tout ira pour le mieux.

Madame de Varonne, ne trouvant pas d'expressions pour témoigner son admiration, levait les yeux au ciel, et ne répondait que par ses pleurs.

Le lendemain, la cuisinière et la servante furent congédiées. Ambroise loua dans Saint-Germain une

petite chambre bien propre, bien claire, à un troisième étage, et la meubla du peu de meubles qui restaient à sa maîtresse, et y conduisit madame de Varonne. Elle y trouva un bon lit, un grand fauteuil bien commode, une petite table avec une écritoire et du papier, au-dessus de laquelle ses livres étaient rangés sur cinq ou six planches ; une grande armoire qui contenait son linge, ses robes, et une provision de fil pour travailler ; un couvert d'argent, car Ambroise ne voulait pas qu'elle mangeât dans de l'étain, et la bourse de peau qui renfermait les trente louis. Dans un coin de la chambre, derrière un rideau, était cachée la petite vaisselle de terre qui devait servir à la cuisine de madame de Varonne. — Voilà, dit Ambroise, tout ce que j'ai pu trouver de mieux pour le prix que madame voulait mettre à son loyer. Il n'y a qu'une chambre ; mais la servante couchera sur un matelas roulé sous le lit de madame... — Comment ! la servante ! interrompit madame de Varonne. — Pardi, madame peut-elle se passer d'une servante pour faire son pot-au-feu, ses commissions, pour la déshabiller?... — Mais, mon cher Ambroise!... — Oh ! cette servante-là ne vous coûtera pas cher : c'est une enfant de treize ans ; vous ne lui donnerez point de gages, et elle vivra des restes de madame. Pour ce qui est de moi, j'ai fait mon arrangement avec Nicault. Je lui ai dit que j'avais été compris dans la réforme que madame a été forcée de faire ;

que j'étais dans le besoin, et ne demandais pas mieux que de travailler. Nicault, qui est riche, et de plus un brave homme, me couchera chez lui : c'est à deux pas d'ici ; il me nourrira, et me donnera vingt sous par jour. La vie est à bon marché à Saint-Germain : ainsi avec vingt sous par jour madame pourra vivre tout doucement, d'autant qu'elle a quelques provisions et un peu d'argent comptant. Je n'ai pas voulu dire tout cela devant la petite Suzanne, votre nouvelle servante. A présent je vais vous la chercher.

Ambroise sortit aussitôt, et revint un moment après, tenant par la main une jolie petite fille, qu'il présenta à madame de Varonne : — Voici la jeune fille dont j'ai eu l'honneur de parler à madame. Son père et sa mère sont pauvres, mais laborieux ; ils ont six enfants, et madame fera une très bonne action en prenant celle-ci à son service.

Après ce préambule, Ambroise, d'un ton sévère, exhorta Suzanne à se bien conduire ; ensuite il prit congé de madame de Varonne, et s'en alla chez son ami Nicault.

Qui pourrait dire tout ce qui se passait au fond de l'âme de madame de Varonne ? Elle était pénétrée de reconnaissance et d'admiration, et ne revenait pas de la surprise que lui causait le changement subit dans les manières et dans l'humeur d'Ambroise ; cet homme toujours si brusque, si grossier, ne pa-

raissait plus être le même ; depuis qu'il était devenu son bienfaiteur, il n'était pas reconnaissable : il joignait les égards aux procédés, la délicatesse à l'héroïsme, et son cœur lui avait appris en un moment tout ce qu'on doit de ménagement et de respect aux infortunés. On voyait qu'il sentait combien sont sacrées les obligations que nous imposent nos propres bienfaits, et que l'on n'est pas véritablement généreux si l'on humilie, ou seulement si l'on embarrasse le malheureux que l'on secourt.

Le lendemain du jour où madame de Varonne prit possession de son nouveau domicile, elle ne vit pas Ambroise de la journée, parce qu'il travaillait ; mais il vint le soir un moment, et pria madame de Varonne de donner une commission à Suzanne ; quand il se trouva seul avec sa maîtresse, il tira de sa poche vingt sous enveloppés dans du papier, et les posant sur la table : — Voilà, dit-il, ma journée.

Alors, sans attendre de réponse, il rappela Suzanne, et retourna chez Nicault. Après un semblable emploi de sa journée, que le sommeil doit être paisible, et le réveil doux ! Par ce que nous éprouvons en faisant une bonne action, jugeons de la satisfaction inexprimable que procure une action héroïque.

Ambroise, fidèle aux devoirs qu'il s'était imposés, venait tous les jours faire une visite à madame de Varonne, et déposer chez elle le fruit du travail de sa

journée ; il ne se réservait, au bout de chaque mois, que l'argent nécessaire pour payer son blanchissage ; et celui qu'il dépensait le dimanche pour boire quelques bouteilles de bière, il le demandait à madame de Varonne, et le recevait comme un don. En vain madame de Varonne, affligée de dépouiller ainsi le généreux Ambroise, voulait lui persuader qu'elle pourrait vivre en lui coûtant moins ; Ambroise alors ne l'écoutait pas, ou paraissait l'entendre avec tant de peine, qu'elle était bientôt forcée de se taire.

Dans l'espoir d'engager Ambroise à se procurer un peu plus d'aisance, madame de Varonne, de son côté, se livrait presque sans relâche à des travaux d'aiguille. Suzanne l'aidait et allait vendre son ouvrage ; mais quand madame de Varonne parlait à Ambroise du profit qu'elle retirait de son travail, il répondait simplement *tant mieux*, et parlait d'autre chose. Le temps n'apporta nul changement dans sa conduite ; durant quatre ans entiers on ne le vit jamais se démentir un seul instant.

Enfin le moment approchait où madame de Varonne devait ressentir le chagrin le plus déchirant pour son cœur. Un soir qu'elle attendait Ambroise comme à l'ordinaire, elle vit entrer dans sa chambre la servante de Nicault, qui vint lui dire qu'Ambroise était malade, qu'il avait été forcé de se mettre au lit. A cette nouvelle, madame de Varonne pria la ser-

vante de la conduire sur-le-champ chez Nicault, et en même temps elle ordonna à Suzanne d'aller chercher un médecin. Madame de Varonne, en arrivant chez Nicault, causa beaucoup de surprise à ce dernier, qui ne l'avait jamais vue. Elle lui dit qu'elle voulait aller dans la chambre d'Ambroise. — Mais, madame, reprit Nicault, c'est impossible... — Comment? — Il faut monter une échelle pour arriver à ce grenier... — Une échelle!... Ah! pauvre Ambroise!... Je vous en prie, conduisez-moi... — Mais, madame, encore une fois, vous risquerez de vous rompre le cou; et puis vous ne pourrez vous tenir debout chez Ambroise; il est niché dans un si vilain trou!

A ces mots, madame de Varonne eut peine à retenir ses pleurs, et priant de nouveau Nicault de la guider, elle arriva au bas d'une petite échelle qu'elle monta difficilement, et qui la conduisit à un grenier où elle trouva Ambroise couché sur une pailleasse. — Mon cher Ambroise, s'écria-t-elle en le voyant, dans quel état je vous trouve! Et vous disiez que votre logement vous plaisait, que vous étiez bien!...

Ambroise n'était pas en état de répondre à madame de Varonne; depuis près d'une heure il n'avait plus sa tête; madame de Varonne, s'en apercevant bientôt, se livra à toute sa douleur. Enfin Suzanne revint avec un médecin; ce dernier, en entrant dans le galetas d'Ambroise, fut étrangement surpris de

voir auprès de la paillasse d'un pauvre garçon chaudronnier une dame décemment mise, dont l'air distingué annonçait la naissance, et qui paraissait accablée de désespoir. Il s'approcha du malade, l'examina attentivement, et dit qu'on l'avait appelé trop tard. Jugez de l'état de madame de Varonne, lorsqu'elle entendit prononcer ce funeste arrêt. — Aussi, dit Nicault, c'est sa faute, à ce pauvre Ambroise : il y a plus de huit jours qu'il est malade et que je voulais l'empêcher de travailler ; mais il allait toujours son train. Il ne s'est alité que ce matin, encore nous avons eu bien de la peine à le décider. Pour entrer chez nous, il s'était chargé de plus d'ouvrage qu'il n'en pouvait faire ; il s'est tué à force de travailler.

Chaque mot de Nicault était un trait mortel pour la malheureuse madame de Varonne. Elle s'avança vers le médecin, et, les mains jointes, elle le conjura de ne pas abandonner Ambroise. Le médecin avait de l'humanité ; d'ailleurs sa curiosité était vivement excitée ; il promit de passer une partie de la nuit auprès d'Ambroise. Madame de Varonne envoya chercher chez elle des matelas, des couvertures, du linge ; dès qu'elle eut préparé avec Suzanne un lit pour Ambroise, le médecin et Nicault l'y posèrent doucement ; alors madame de Varonne se jeta sur une escabelle de bois, et donna un libre cours à ses pleurs. Sur les quatre heures du matin, le médecin se retira, après avoir soigné le malade, et promis

de revenir à midi. Vous pensez bien que madame de Varonne ne quitta pas Ambroise un moment ; elle passa quarante-huit heures à son chevet sans recevoir du médecin la plus légère espérance ; enfin, le troisième jour, il annonça qu'il croyait entrevoir du mieux, et le soir même il déclara qu'il répondait de la vie d'Ambroise.

La baronne en était là de son récit, lorsque madame de Clémire, craignant qu'elle ne fût fatiguée, l'interrompit, quoiqu'il ne fût pas neuf heures et demie, et l'engagea à réserver le reste de son histoire pour le lendemain. — Eh quoi ! déjà ? s'écria Caroline ; il est encore de si bonne heure !... — Vous ne remarquez pas, dit madame de Clémire, que depuis un quart d'heure votre bonne maman est enrouée, et qu'elle a toussé plusieurs fois ?... — Maman !... — Vous devriez être plus attentive, et ne pas abuser de la bonté qu'on vous témoigne... — Maman, je sens mon tort... — Alors je suis sûre qu'une autre fois vous n'hésitez pas à sacrifier vos plaisirs à la reconnaissance, et même à de simples égards de société

Après cette petite leçon on alla se coucher, et le lendemain la baronne continua son récit de cette manière :

Je ne vous peindrai point la joie, les transports de madame de Varonne en voyant Ambroise hors de danger ; elle voulait le veiller encore la nuit suivante ;

mais Ambroise, qui avait recouvré sa connaissance, ne voulut pas y consentir. Elle s'en retourna accablée de fatigue ; le médecin se présenta le lendemain chez elle ; il lui témoigna tant d'intérêt, il paraissait si touché des soins qu'elle avait eus pour Ambroise, que madame de Varonne ne put se défendre de répondre à ses questions. Elle satisfit sa curiosité, et lui conta son histoire. Trois jours après cette confidence, le médecin, qui n'habitait pas ordinairement Saint-Germain, fut obligé de retourner à Paris ; il partit précipitamment, laissant Ambroise en convalescence.

Cependant madame de Varonne se trouvait dans une situation critique ; en huit jours elle avait dépensé pour Ambroise le peu d'argent qu'elle possédait ; elle en avait assez pour vivre encore quatre ou cinq jours ; mais alors Ambroise ne serait pas en état de se remettre à l'ouvrage, et elle frémissait en songeant que la nécessité le contraindrait à travailler, au risque de retomber malade. Elle sentit l'horreur de sa situation, et se reprocha amèrement d'avoir accepté les secours du généreux Ambroise. — Sans moi, disait-elle, il serait heureux, son travail aurait pu lui procurer une honnête subsistance ; son attachement pour moi lui a ravi son bonheur... et peut lui coûter la vie !... et moi, je mourrai sans m'acquitter... M'acquitter !... et quand il me serait possible de disposer à mon gré des événements, pourrais-je m'acquitter jamais ! Dieu seul la saurait

payer, cette dette sacrée ! Dieu seul peut récompenser dignement une vertu si sublime !...

Un soir que madame de Varonne était profondément absorbée dans ses douloureuses réflexions, Suzanne, tout essoufflée, entra dans sa chambre, et lui dit qu'une belle dame demandait à la voir. — Elle se trompe sûrement, répondit madame de Varonne. — Non, non ; elle a dit comme ça : « Madame de Varonne qui demeure ici chez M. Daviet, au troisième étage sur la cour ? » Elle disait cela de sa voiture, une voiture avec quatre beaux chevaux. Moi, j'étais sur le pas de la porte. « Madame, ai-je fait, c'est ici. — Voulez-vous bien aller dire à madame de Varonne que je lui demande en grâce de m'accorder un moment d'entretien. » Là-dessus j'ai pris mes jambes à mon cou...

En ce moment on entendit frapper doucement à la porte ; madame de Varonne se leva avec une extrême émotion pour aller ouvrir ; une dame parfaitement belle se présenta d'un air timide et attendri. Madame de Varonne renvoya Suzanne. — Je suis charmée, madame, lui dit l'inconnue, de vous annoncer que le roi vient enfin d'être informé de votre situation, et qu'il a bien voulu réparer les injustices de la fortune envers vous... — Oh ! Ambroise !... s'écria madame de Varonne en joignant les mains et les élevant avec l'expression de la reconnaissance la plus vive...

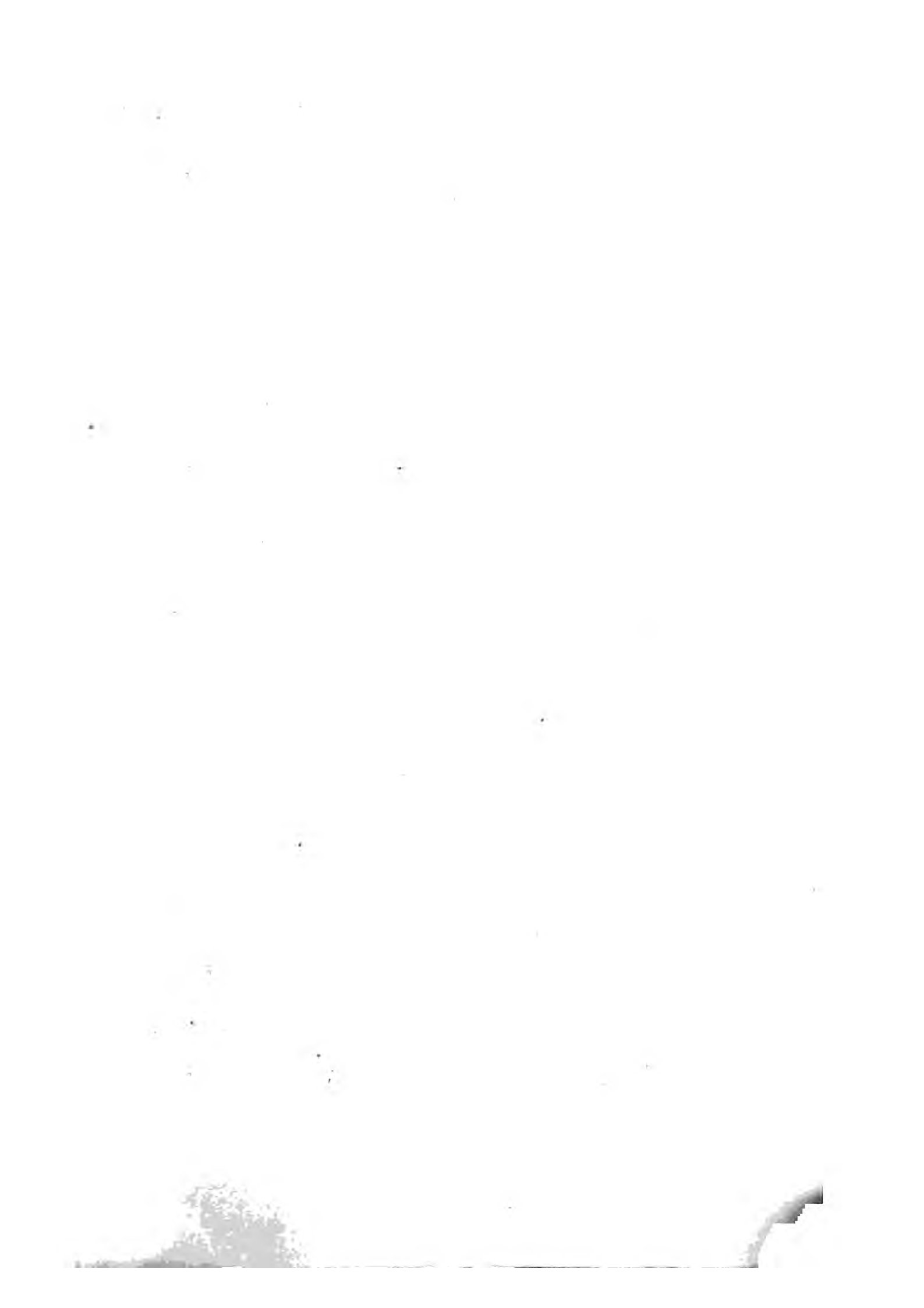
A cette exclamation, l'inconnue ne put retenir ses larmes ; elle s'approcha de madame de Varonne, et lui prenant affectueusement les mains : — Venez, madame, lui dit-elle, venez dans le nouveau logement qui vous est préparé ! — Ah ! madame, interrompit madame de Varonne, comment vous exprimer... Mais si j'osais... je vous demanderais la permission... Madame, j'ai un bienfaiteur, daignez souffrir qu'avant tout j'aie l'instruire... — Vous avez toute liberté, reprit l'inconnue ; dans la crainte de vous gêner, je ne vous demanderai pas à vous accompagner jusqu'à votre maison, j'irai de mon côté ; mais je veux vous conduire à votre voiture, qui vous attend à la porte... — Ma voiture !... — Oui, madame, ne perdons plus de temps, venez.

En disant ces mots, l'inconnue, donnant le bras à madame de Varonne, qui pouvait à peine se soutenir sur ses jambes, descendit avec elle. Arrivée près de la porte, l'inconnue dit à un laquais qui l'attendait : — Appelez les gens de madame de Varonne.

Cette dernière croyait rêver. Son étonnement s'accrut encore en voyant un laquais vêtu de gris faire approcher une voiture simple et commode. La dame inconnue fit ouvrir la portière du carrosse, y fit entrer madame de Varonne, et la quitta pour aller rejoindre sa voiture. Le nouveau laquais de madame de Varonne lui demanda ses ordres ; il fut prié bien poliment, et avec une voix tremblante, de prendre le

chemin de la maison de M. Nicault le chaudronnier. Concevez-vous, mes enfants, la vive émotion, le battement de cœur que la vue de cette maison dut causer à madame de Varonne !... Elle tira le cordon, et ouvrit elle-même la portière ; et s'appuyant sur le bras de son laquais, elle entra dans la boutique de Nicault. La première personne qu'elle aperçut, ce fut Ambroise lui-même dans ses habits de travail ; Ambroise, à peine convalescent, mais qui, malgré sa faiblesse, avait voulu essayer de se remettre à l'ouvrage. En le voyant, madame de Varonne éprouva un attendrissement d'une douceur inexprimable. Il travaillait pour elle, et elle venait l'arracher pour toujours à ces travaux pénibles, à la misère, à la fatigue. Elle goûtait dans toute sa pureté tout le bonheur que peut procurer la reconnaissance la plus profonde. — O mon cher Ambroise ! s'écria-t-elle avec transport, venez, suivez-moi... quittez ces travaux ; vous ne les reprendrez plus ; votre sort est changé... Venez, ne différez pas davantage.

Ambroise, frappé d'étonnement, demandait en vain des explications ; il voulait du moins obtenir le temps nécessaire pour s'habiller et se revêtir de ses habits des dimanches ; mais madame de Varonne n'était pas en état de l'écouter ni de lui répondre. Elle l'entraîna avec elle, et le força de monter dans sa voiture. — Madame veut-elle aller dans sa nouvelle maison ? demanda son laquais. Madame de Varonne tressaillit



LE CHAUDRONNIER



Tome 1, p. 99.

Voilà l'homme vertueux et sublime, digne de votre protection.

à ces mots . — Oui, répondit-elle en regardant Ambroise, menez-nous dans *notre maison*.

Pendant le chemin, madame de Varonne instruisit Ambroise de la visite de la dame inconnue. Ambroise l'écoutait avec une joie mêlée de crainte et de doute ; il osait à peine croire à un bonheur si extraordinaire, si inespéré. Enfin, la voiture s'arrêta à la porte d'une jolie petite maison dans la forêt de Saint-Germain. Madame de Varonne et Ambroise descendirent, et entrèrent dans un salon où les attendait la dame inconnue. Cette dernière, s'avançant vers madame de Varonne, et lui présentant un papier : — Voici, madame, lui dit-elle, ce que le roi a daigné me charger de vous remettre ; c'est le brevet d'une pension de dix mille livres, et de plus la liberté d'assurer la moitié de cette pension à la personne que vous voudrez désigner... — Cette personne, la voici ! s'écria madame de Varonne. Voilà l'homme vertueux et sublime, digne de votre protection et des grâces de notre souverain.

A ces mots, Ambroise, qui jusque-là s'était tenu caché derrière sa maîtresse, sentit augmenter son embarras ; il fit quelques pas en arrière, en ôtant son bonnet. Malgré l'excès de sa joie, il éprouvait une confusion pénible de s'entendre louer de la sorte ; d'ailleurs il était honteux de paraître devant la dame inconnue sans perruque, avec son tablier de cuir et sa veste sale ; et il regrettait un peu son habit des

dimanches... L'inconnue s'approcha de lui : — Ambroise, lui dit-elle, laissez-moi vous regarder un moment... — Mon Dieu! madame, reprit Ambroise en baissant la tête et en tournant son bonnet dans ses mains, je n'ai rien fait que de bien naturel : il n'y a pas là de quoi s'étonner...

Madame de Varonne l'interrompit, pour raconter tout ce qu'elle devait à Ambroise. L'inconnue, vivement attendrie, soupira, et levant les yeux au ciel : — Enfin, dit-elle, après avoir vu tant d'ingrats, j'ai le bonheur de découvrir deux cœurs vraiment sensibles et reconnaissants!... Adieu, madame : cette maison et les meubles qu'elle contient vous appartiennent, et dans un moment vous allez toucher le premier quartier de votre pension.

En achevant ces mots, l'inconnue fit quelques pas vers la porte. Madame de Varonne courut à elle, et le visage baigné de larmes, se précipita à ses genoux. L'inconnue la releva, l'embrassa affectueusement et sortit. Au même moment on vint annoncer le médecin auquel Ambroise devait la vie...

— Ah ! je m'en doutais, s'écria César, que c'était ce bon médecin qui avait tout conté à la dame. — Précisément, reprit la baronne.

Après lui avoir témoigné toute la reconnaissance dont elle était pénétrée, madame de Varonne le questionna, et le médecin lui apprit que l'inconnue se nommait madame de P..., qu'elle habitait Versailles,

où elle avait un grand crédit. — Depuis dix ans, continua-t-il, je suis son médecin : je connaissais sa bienfaisance, j'étais certain de l'intéresser vivement, en lui contant votre histoire. En effet, aussitôt qu'elle en a su les détails, elle a fait l'acquisition de cette petite maison, et obtenu du roi la pension dont elle vous a donné le brevet.

Comme le médecin achevait ce récit, un laquais entra, et dit à madame de Varonne qu'elle était servie. Elle retint le médecin à souper, et s'appuyant sur le bras d'Ambroise, elle passa dans la salle à manger. Ambroise fut invité à s'asseoir à côté d'elle, mais il s'en défendit, en disant qu'il n'était pas fait pour se mettre à table avec elle : — Eh quoi ! reprit-elle, mon bienfaiteur et mon ami n'est-il pas mon égal ?

Le modeste, le généreux Ambroise obéit, et madame de Varonne, placée entre lui et le médecin, goûta dans cette heureuse soirée un bonheur inexprimable.

Vous jugez bien qu'Ambroise, le lendemain, grâce à madame de Varonne, eut des habits convenables à sa nouvelle fortune ; que son appartement fut meublé, arrangé avec autant de recherche que de soin ; que madame de Varonne partagea toujours avec lui tout ce qu'elle possédait, et qu'enfin elle ne reçut jamais d'argent sans se rappeler avec un profond attendrissement ce temps où le fidèle Ambroise lui

apportait ses vingt sous, en lui disant : *Voilà ma journée.*

Cette histoire, mes enfants, continua la baronne, prouve, comme nous vous le disions, qu'il n'est point de classe, point d'état où l'on ne puisse rencontrer des vertus héroïques. Il est bien rare qu'une belle action reste longtemps secrète, et n'obtienne pas une éclatante récompense.

Cette réflexion termina la cinquième veillée du château. Madame de Clémire se leva, et chacun se retira, charmé de l'histoire de madame de Varonne et de la vertu du bon Ambroise.

On était alors au vingt-cinq de février; le froid était excessif; cependant madame de Clémire avait promis à César de faire avec lui une longue promenade le lendemain matin. César conjura sa mère de le mener au bois de Faulin. Madame de Clémire y consentit. Et comme Caroline et Pulchérie étaient enrhumées, elles ne furent point de cette partie.

A dix heures précises, madame de Clémire et son fils sortirent à pied, suivis d'une voiture; car la course était de trois lieues, il fallait en faire la moitié en voiture afin de ne pas retarder le dîner, toujours servi à midi. Le froid n'avait pas encore été aussi piquant de tout l'hiver. César s'en plaignit d'abord un peu; ensuite, au bout d'un quart d'heure, il dit qu'il le trouvait fort supportable. — Cependant, reprit madame de Clémire, il est aussi rigoureux qu'au

moment où nous sommes partis; mais vous y êtes accoutumé, et vous n'en souffrez plus. Il en est ainsi de tous les maux physiques; on s'accoutume à tous ceux qu'on peut supporter sans mourir: l'habitude familiarise avec la douleur même, ou, pour mieux dire, elle en émousse, elle en détruit le sentiment. Il est très salulaire de se pénétrer de cette vérité, afin de pouvoir envisager avec courage et tranquillité toutes les peines attachées à la condition humaine. — Mais, interrompit César, il y a des personnes si délicates, qu'elles ne pourraient s'accoutumer à souffrir. Je me souviens, maman, de vous avoir entendu dire que madame de B..., après la perte de son procès, ne put jamais s'habituer à la pauvreté ni au séjour de la campagne. — C'est vrai, répondit madame de Clémire; mais cet exemple est rare: il faut le considérer comme une exception; et encore n'atteint-elle que les personnes décidément lâches. Au reste, cette lâcheté n'est point dans la nature; elle n'est jamais que l'effet de la corruption, causée par une mauvaise éducation. — Ainsi donc, maman, beaucoup de gens qui nous paraissent bien malheureux, ne le sont pas autant que nous le croyons. — C'est-à-dire qu'ils souffrent moins que nous ne l'imaginons; mais par là même ils sont plus dignes de notre intérêt et de nos secours. L'infortuné qui se soumet courageusement à son sort, et qui souffre sans se plaindre, est sans doute un être aussi respec-

table qu'intéressant. Ainsi il faudrait avoir une âme bien grossière, bien insensible, pour refuser de la pitié à l'homme malheureux qui, à force de souffrir, s'est endurci contre la douleur. Cette résignation vertueuse doit exciter notre admiration, et rendre notre compassion plus tendre et plus active. Enfin, il est très naturel de plaindre les autres pour des maux que l'on supporterait soi-même facilement. Ce sentiment, qui a quelque chose de sublime, est commun à toutes les belles âmes, et nous en voyons tous les jours mille preuves frappantes. Par exemple, je me regarde saigner, je tiens moi-même le vase, ce qui est fort simple ; et je ne puis, sans quelque peine, voir piquer une autre personne. J'ai vu votre père se casser le bras, se le faire remettre sans se plaindre ; et il s'en fallut peu qu'il ne se trouvât mal le jour où il fut témoin du même accident arrivé à Thibaut, le valet de chambre de votre oncle. — Je comprends bien cela, dit César : moi-même je tombe, je me blesse, je me coupe sans m'émouvoir, et je ne puis voir couler le sang de qui que ce soit sans ressentir une vraie douleur. — Vous voyez donc, reprit madame de Clémire, qu'il n'est pas toujours naturel de se préférer aux autres, et que l'homme constamment personnel¹ n'est qu'un être dégradé et corrompu.

¹ C'est-à-dire qui rapporte tout à lui, qui n'est touché que de ce qui lui est propre.

Madame de Clémire et César se trouvaient à l'entrée d'une vaste prairie couverte de neige et traversée par un ruisseau gelé; il prit fantaisie à César d'y faire quelques glissades : il se mit ensuite à courir vers un petit bois qui bordait un des côtés de la prairie, et entra dans le taillis; madame de Clémire le perdit de vue. Au bout d'un instant, elle vit reparaitre César, qui en criant s'avança vers elle : — Ah! venez, venez : peut-être ne sont-ils pas morts!... — Que voulez-vous dire, demanda madame de Clémire, qu'avez-vous vu? — Hélas! deux pauvres petits enfants saisis par le froid, et couchés là sans connaissance.

A ces mots, madame de Clémire doubla le pas. César, tout ému, la conduisit auprès d'un buisson où les deux enfants étaient couchés de manière qu'on ne pouvait voir leur visage. Madame de Clémire s'approcha, et vit alors le plus grand des deux enfants, déshabillé et nu en chemise, couché sur l'autre enfant. — O ciel! s'écria-t-elle, ce sont sans doute les deux frères, et l'aîné a eu la générosité de se dépouiller de ses habits pour en revêtir son frère! Généreux enfant!... Pourvu que nous ne soyons pas arrivés trop tard!...

Elle ordonna aussitôt à ses gens de prendre les deux petits paysans, et de les mettre dans sa voiture. César, à l'instant même, ôta sa redingote et la jeta sur l'aîné des enfants. Morel prit dans ses bras ce

petit paysan. — Il est bien roide, dit-il, je le crois mort.

Il découvrit le visage de l'enfant. — Dieu ! s'écria César, c'est notre bon petit Augustin avec Colas son frère.

César ne se trompait pas. Cette reconnaissance redoubla aussitôt l'intérêt et l'attendrissement de madame de Clémire ; elle mêla ses larmes à celles de César. Son cœur était déchiré à la vue de ce spectacle ; elle songeait au désespoir qu'éprouverait la malheureuse mère de ce généreux enfant.

Cependant Morel et un autre laquais tenaient les deux enfants dans leurs bras , en assurant qu'ils étaient morts. — N'importe, dit madame de Clémire mettez-les dans ma voiture. Morel, montez-y avec eux. Essayez de les réchauffer par degrés, et conduisez-les au château le plus promptement que vous pourrez. Labrie restera avec mon fils et moi, et nous nous en retournerons à pied.

Morel obéit sans délai à sa maîtresse ; il porta les deux enfants dans la voiture, et y monta avec eux. Au bout de quelques minutes, madame de Clémire et César perdirent de vue la voiture. Ils hâtèrent leur marche autant qu'il leur fut possible, et arrivèrent dans l'avenue du château , extrêmement fatigués, et surtout remplis d'inquiétude sur le sort d'Augustin et de son petit frère. Enfin, à moitié chemin de l'avenue, madame de Clémire aperçut l'abbé avec

Càroline et Pulchérie. Ces deux dernières, aussitôt qu'elles purent être entendues de leur mère, s'écrièrent qu'Augustin et Colas vivaient... A cette bonne nouvelle, César pleura de joie, et courut embrasser ses sœurs avec transport. On s'empressa d'arriver au château, et madame de Clémire, suivie de ses enfants, courut à la chambre où l'on avait établi Augustin et Colas. Elle les trouva un peu ranimés, mais n'ayant pas encore repris connaissance. Elle envoya chercher leur mère ; elle arriva au moment où le petit Colas, qui avait moins souffert que son frère, commençait à ouvrir les yeux et à prononcer quelques mots.

Une heure après, Augustin donna quelques signes de connaissance. Il reconnut sa mère, et bégaya le nom de son frère. Enfin sur le soir, un médecin qu'on avait envoyé chercher arriva. Il déclara que les enfants étaient encore dans un état très inquiétant ; cependant, il les croyait hors de danger. Madeleine, un peu tranquillisée, questionnée par madame de Clémire sur ce triste événement, lui conta que ses deux enfants étaient sortis de la maison à huit heures pour aller ramasser des feuilles dans le bois, mais qu'ils avaient été plus loin qu'à l'ordinaire ; que sur les neuf heures et demie, ne les voyant pas revenir, elle avait envoyé son mari les chercher ; et que ce dernier, trompé par les traces d'autres petits enfants, avait suivi un sentier aboutissant au côté

du bois opposé à celui où ses enfants étaient tombés sans connaissance.

César et ses deux sœurs ne furent occupés toute la soirée que d'Augustin : toute la maison prenait à cet aimable enfant le plus vif intérêt. Afin de voir l'effet des remèdes qu'on lui avait fait prendre, personne dans le château ne voulut se coucher avant minuit, et plusieurs domestiques passèrent la nuit dans la chambre d'Augustin. A la pointe du jour, César était à sa porte ; il apprit avec une vive satisfaction que les deux petits frères étaient presque entièrement remis, qu'ils parlaient et qu'ils avaient leur parfaite connaissance. L'après-midi Augustin se leva. César eut la permission d'entrer dans sa chambre. Il le vit et l'embrassa avec une joie inexprimable ; enfin le jour suivant Augustin fut en état de conter lui-même les détails de son aventure.

La famille de madame de Clémire forma un cercle autour d'Augustin ; placé lui-même entre sa mère et son père, il fit avec la plus grande naïveté le récit suivant :

Colas, au lieu de ramasser des feuilles, avait voulu s'asseoir, et un moment après le froid l'avait saisi au point de lui ôter l'usage de ses sens. Augustin alors essaya vainement de réchauffer son frère avec son haleine et en lui frottant les mains ; enfin le voyant toujours violet et sans mouvement, il fit retentir le bois de ses cris ; il appela plusieurs fois son père à

son secours ; mais personne ne répondit : il se mit à pleurer, ses larmes coulaient sur le visage de Colas, et s'y gelaient presque au même moment, ce qui le fit pleurer bien plus fort ; cependant ne perdant pas courage, il tâcha de soulever son frère pour l'emporter sur ses épaules ; mais déjà transi de froid lui-même, il n'en eut pas la force, et tomba à côté de Colas ; dans cette extrémité il s'avisa, pour dernière ressource, d'ôter son habit, et puis sa veste, et puis tout le reste, afin de l'en couvrir ; dans cet instant Colas ouvrit les yeux, regarda fixement Augustin, et repoussa l'habit, comme s'il eût voulu le rendre... — Là-dessus, poursuivit Augustin, je me sentis tout je ne sais comment ; une espèce de sommeil me prit : je ne souffris quasi plus, et je me laissai aller sur Colas. Voilà tout, notre dame ; je ne peux pas me souvenir d'autre chose.

A peine Augustin avait-il cessé de parler, que César se leva précipitamment et se jeta à son cou. Augustin fut très surpris de ce mouvement ; car il trouvait tout ce qu'il avait fait si naturel, si simple, qu'il ne concevait pas qu'on pût l'admirer. Un moment après sa mère l'emmena, et quand il fut sorti : — Ce trait, mon fils, dit madame de Clémire, cette action héroïque d'un enfant ne vous prouve-t-elle pas la vérité de ce que je vous disais l'autre jour, qu'il n'est pas aussi naturel qu'on le croit communément de se préférer aux autres ? Augustin s'est dépouillé de

ses habits, parce qu'il souffrait moins de la douleur qu'il éprouvait que de celle de son frère !... Oh ! quel sentiment sublime que la pitié, puisqu'il peut inspirer de semblables vertus ! Loin d'amollir l'âme, la pitié l'élève, fait oublier les dangers, braver la mort et la douleur !... Ne vous défendez donc jamais d'un mouvement si beau. Conservez avec soin cette compassion active et tendre, si naturelle au cœur de l'homme, et qu'il ne peut perdre qu'en se corrompant.

Madame de Clémire se leva pour aller se coucher. Mais César la retint encore pour lui dire qu'il éprouvait un vrai chagrin, en pensant qu'Augustin retournerait sous deux jours dans sa chaumière. — Eh bien ! reprit madame de Clémire, vous serez satisfait ; je demanderai Augustin à ses parents. Je me chargerai de lui, et il sera élevé avec vous.

Cette promesse fit sauter César de joie : — Je lui apprendrai tout ce que je sais, s'écria-t-il. — Mais, dit Pulchérie, comment son père et sa mère pourront-ils consentir à se séparer d'un tel enfant ? — Sûrement ils n'hésiteront pas, répondit madame de Clémire, à sacrifier leur propre satisfaction à l'intérêt de leur enfant, et c'est ainsi qu'il faut aimer ; ou, pour mieux dire, quand on pense autrement, l'on n'aime point.

En effet, dès le lendemain, madame de Clémire parla aux parents d'Augustin ; ils acceptèrent ses offres avec joie et reconnaissance. Augustin pleura beaucoup en apprenant qu'il allait quitter son père et

sa mère, et le petit Colas. Cependant il était très sensible à l'amitié que lui témoignait César, et il avait un grand désir de s'instruire, d'apprendre, disait-il, toutes les belles choses que savait M. César.

Augustin avait tellement occupé les enfants de madame de Clémire pendant trois ou quatre jours, qu'ils en avaient oublié les veillées ; mais enfin ils rappelèrent à leur mère qu'elle leur devait une histoire. — Vous avez, leur dit-elle, justement admiré la délicatesse et la vertu d'Ambroise : vous vous imaginez sans doute qu'il n'est pas possible de montrer plus de générosité, d'attachement et de grandeur d'âme ! eh bien ! je vais vous conter une histoire où vous trouverez l'exemple d'une conduite plus sublime encore. Je vous ai mis en garde contre les femmes de chambre en général, parce qu'en effet rien n'est plus commun que d'en trouver de déshonnêtes. Cependant croyez qu'il en existe de vertueuses ; et pour vous en convaincre, écoutez un trait qu'on pourrait intituler *l'héroïsme de l'attachement*, et qui s'est passé pour ainsi dire sous mes yeux.

Dans une des provinces septentrionales de la France, il existe un petit village où l'honneur et la vertu tiennent lieu de lois, et procurent à ses heureux habitants une félicité inaltérable. — Oh ! maman, quel charmant pays !... Comment s'appelle-t-il ?... — Il se nomme S.... — Y avez-vous jamais été, maman ? — Oui, dans ma première jeunesse ; j'ai vu là des

cultivateurs simples et laborieux qui n'ont point dans leurs manières et dans leur langage la rudesse et la grossièreté des autres paysans. Là, toutes les mères sont tendres, tous les enfants reconnaissants et soumis, toutes les jeunes filles modestes ; la cupidité, l'envie, y sont inconnues, et l'on y trouve la douce égalité, l'union, les mœurs pures, et les vertus qui faisaient le bonheur des hommes dans les premiers siècles du monde. Le seigneur de cette terre avait une femme digne, à tous égards, d'habiter ce fortuné séjour. Madame de S... joignait à une raison supérieure une âme bienfaisante, un esprit éclairé. Elle aimait l'étude, la lecture et le travail. Elle brodait, faisait de la tapisserie, cultivait des fleurs. Elle avait dans son jardin des ruches ; elle soignait ses abeilles et élevait des vers à soie. Chargée de la conduite de sa maison, elle s'en occupait avec activité ; elle ne négligeait aucun des soins domestiques, car ils font partie des devoirs d'une femme, surtout lorsqu'on vit à la campagne. Elle visitait assidûment sa basse-cour et sa laiterie, et trouvait dans ces détails d'économie de l'amusement, de l'instruction, et en même temps les moyens de vivre dans l'aisance avec des revenus très modiques.

— De l'instruction ! maman, interrompit Caroline, et quelle instruction ? — Une très réelle, reprit madame de Clémire. Vous savez déjà que l'histoire naturelle est une science fort étendue ; eh bien ! il y a une

infinité de parties de cette science (et ce ne sont pas les moins utiles et les moins curieuses) qu'on apprend tout naturellement en vivant à la campagne et en s'occupant des soins de son ménage. Les faits nous instruisent quelquefois mieux que les livres. Souvent les livres ne laissent que des mots dans la tête; les faits y font naître des idées, et y gravent des souvenirs ineffaçables. J'ai connu une femme à Paris, qui, après avoir fait un cours d'histoire naturelle, n'aurait pas su distinguer les fleurs d'un pommier de celles d'un cerisier. Quand on n'a jamais habité la campagne, on est souvent d'une ignorance ridicule. Comment étudier les merveilles de la nature à Paris? On n'y voit des légumes et des fruits qu'à la halle ou sur nos tables, et des fleurs que dans des vases. On ne peut s'y former une idée des travaux rustiques, des plaisirs champêtres, plaisirs innocents et tranquilles, dédaignés seulement de ceux qui n'ont jamais su les goûter. Aussi un des plus illustres écrivains de ce siècle a-t-il dit : « Tout ce que nous voulons au delà de ce que la nature peut nous donner, est peine; et rien n'est plaisir que ce qu'elle nous offre ¹. »

— Mais, maman, demanda Pulchérie, il y a pourtant des personnes qui aiment passionnément Paris et le grand monde : elles y trouvent donc de grands plaisirs? — Ces personnes sont dans une agitation

¹ M. de Buffon. •

continuelle, dans une espèce d'enivrement qui leur ôte non-seulement la faculté de penser, mais aussi celle de sentir, et dans une pareille situation il n'est pas de bonheur, parce que cet état est produit par un dérèglement d'imagination qui ouvre notre cœur aux passions. — Maman, qu'entendez-vous par une passion? — C'est une préférence exclusive pour une chose ou pour un objet; se passionner, c'est se livrer à un penchant déraisonnable. — Mais, maman, il y a des passions raisonnables et légitimes? — L'excès peut quelquefois n'être pas criminel, mais il est toujours insensé. Car toute passion, quelle qu'elle soit, nous prive de la raison. — Maman, peut-on s'empêcher d'avoir des passions? — Assurément, et même elles sont toutes notre propre ouvrage; comme elles ne naissent que par degrés, nous pouvons toujours en arrêter facilement les progrès. Quand nous sentons qu'une inclination prend trop d'empire sur nous, il faut aussitôt se surmonter, et... — Mais à quoi connaît-on qu'on a un petit commencement de passion? — C'est lorsque nous sommes tentés de sacrifier, à un amusement ou à un goût, quelques-uns de nos devoirs... — Eh! mon Dieu! maman, s'écria Pulchérie, j'ai donc bien des passions? car, si j'en étais la maîtresse, je sacrifierais souvent mes études à la promenade, à mon serin, à mon écureuil, à... — Cela prouve seulement, reprit madame de Clémire, que l'étude vous ennuie quelquefois, ce qui est

assez commun à votre âge ; mais en vous procurant d'autres amusements, vous ne regretteriez ni votre serin, ni votre écureuil ; vous n'avez pas pour eux de véritable préférence, ainsi vous n'avez point de passion. Vous êtes légère, étourdie, paresseuse, voilà tout. — Ah ! j'entends. Il faut un commencement de préférence, et puis avec cela la tentation de manquer à ses devoirs... — Justement. — Eh bien, maman, si par hasard en grandissant j'allais préférer l'étude à tous les autres plaisirs, faudrait-il me vaincre ? — Non ; car cette préférence serait légitime. — Eh bien, maman, voilà donc une passion permise ? — Non : une simple préférence ne suffit pas pour constituer une passion. — Ah ! c'est vrai : j'oubliais les tentations. — Si le plaisir d'apprendre et de s'instruire faisait négliger les devoirs de la société, on serait condamnable. Le goût le plus légitime, le plus utile, le plus pur, cesse d'être louable dès qu'il devient une passion. La passion nous aveugle, nous rend faibles, injustes, extravagants... — C'est triste ! Ainsi donc, chère maman, quand vous dites : « J'aime ma petite Pulchérie à la passion, » ce n'est qu'une façon de parler ? — Et quand je dis, « je l'aime à la folie, » désireriez-vous que cela fût vrai ? — Oh ! non, maman : assurément je ne voudrais pas vous voir folle. — Mais, d'après tout ce que nous venons de dire, ne concevez-vous pas que la passion et la sagesse sont incompatibles ; qu'il n'y a point de passion sans un

certain degré de folie? Aussi *j'aime à la folie, j'aime à la passion*, sont des expressions absolument synonymes, par conséquent, ne seriez-vous pas cruelle de désirer que je vous aimasse avec passion? J'y perdrais de la raison et des vertus, et vous n'y gagneriez aucune preuve désirable de tendresse. S'il fallait donner ma vie pour sauver celle de l'un de vous trois, je la sacrifierais sans hésiter, cette vie que vous rendez si heureuse! Je ferais pour vous tout ce que la passion peut inspirer d'héroïque; mais je ne trahirais pour vous aucun de mes devoirs; c'est-à-dire que mon affection ne peut que m'élever, et ne saurait m'égarer ou m'avilir... Pourriez-vous, Pulchérie, me souhaiter d'autres sentiments? — Oh! non, chère maman, s'écrièrent à la fois tous les enfants en se jetant dans les bras de leur mère, qui les serra tendrement contre son sein, et ne put retenir ses larmes en sentant couler sur sa main celles de Pulchérie. Après un moment de silence produit par l'émotion, on se remit à causer.

— Maman, dit César, j'ai encore une question à vous faire. Lorsqu'on a eu le malheur de se livrer à une passion, et que cette passion est bien violente, peut-on s'en corriger? — Oui, sans doute; car il n'est point de victoire que nous ne puissions remporter sur nous-mêmes quand nous le voulons sincèrement. Mais, dans le cas dont vous parlez, cet effort est très pénible. Il est bien facile de se préserver des pas-

sions ; il en coûte beaucoup pour les vaincre. — Maman, comment s'en préserve-t-on ? — En s'accoutumant de bonne heure à consulter toujours la raison, à se surmonter dans toutes les petites choses qui la blessent ; en songeant souvent qu'on est éternellement sous les yeux de l'Être suprême, cet Être souverainement sage, auquel tout excès déplaît : enfin, avec le secours de la religion, de l'empire sur soi-même, et le goût de l'occupation et de l'étude, on est pour jamais à l'abri des passions violentes. — Maman, puisque tout excès, quel qu'il soit, est condamnable, doit-on admirer la conduite de M. de Lagaraye, cet homme extraordinaire dont nous parlait l'autre jour M. l'abbé, qui renonça au monde, fit de son château un hôpital pour les pauvres malades, et les soigna toute sa vie ? — Sans doute on doit admirer cette conduite, et la regarder comme le modèle de la perfection. — Cependant M. de Lagaraye poussait l'humanité jusqu'à la passion ? — On n'appelle communément *passion* que les sentiments intéressés qui ont pour base notre satisfaction personnelle ; par exemple le penchant qui nous porte vers certains objets, le goût que nous prenons à divers amusements ¹, enfin, tels que la colère, l'avarice. Mais l'amour de l'humanité est le plus désintéressé de tous les sentiments . plus il est étendu et vague,

¹ Telle est la passion du jeu.

plus il est sublime. Se dépouiller de tous ses biens en faveur d'une personne aimée, c'est faire une action noble et louable, car ce sacrifice est toujours beau ; mais donner tout ce qu'on possède à des infortunés auxquels nul sentiment particulier n'attache, excepté celui de la pitié ; leur consacrer sa vie, se priver pour eux de mille jouissances, les traiter comme ses enfants, uniquement parce qu'ils sont souffrants et malheureux : voilà l'effet d'une vertu véritablement héroïque et divine. La bienfaisance portée à cet excès peut bien en effet être appelée *une passion* ; mais c'est une passion bien différente de toutes les autres, puisqu'elle est désintéressée, qu'elle n'est inspirée que par Dieu même ; car sans religion, il est impossible de parvenir à ce point admirable de perfection.

— Maman, si M. de Lagaraye avait eu des enfants, aurait-il pu donner tout son bien aux pauvres ? — Non, assurément, car il faut avant tout remplir les devoirs qui nous sont imposés par la nature. M. de Lagaraye n'aurait pu donner aux infortunés que son superflu ; et obligé d'élever ses enfants, il eût été dans l'impossibilité de se consacrer au service des pauvres.

— A présent, maman, dit Caroline, que vous avez eu la bonté de répondre à toutes nos questions, j'espère que vous voudrez bien reprendre l'histoire de madame de S... — Volontiers, repartit madame de

Clémire, mais je ne sais plus où j'en étais... — Maman, vous nous avez dit que madame de S... était heureuse, parce qu'elle était bienfaisante; et puis qu'elle aimait la campagne, qu'elle cultivait des fleurs, qu'elle lisait, qu'elle travaillait, qu'elle avait des ruches, des vers à soie... Vous en étiez demeurée là.

— Eh bien ! donc, reprit madame de Clémire, madame de S..., satisfaite de son sort, menait une vie aussi douce qu'innocente. Son mari, très peu riche, ne lui laissait pas la possibilité de secourir les infortunés avec de l'argent : cependant elle ne passait jamais un jour sans faire quelque bonne action. Il n'y avait dans son village ni médecin ni chirurgien : elle savait un peu de botanique; elle avait lu avec attention le *Dictionnaire de médecine usuelle*, dans lequel on explique la manière de se servir des plantes et leurs propriétés; ouvrage très estimé, que devraient posséder tous ceux qui vivent à la campagne, éloignés des médecins. Madame de S..., avec ces connaissances, n'exerçait pas absolument la médecine, car c'est un art qu'on ne peut pratiquer sans imprudence, à moins de l'avoir spécialement étudié; mais elle visitait les villageois malades, les empêchait de faire des remèdes dangereux, et leur en indiquait quelquefois qui ne pouvaient être nuisibles; elle leur portait du bouillon, du bon vin, du linge, et les consolait par sa présence, ses encouragements et son humanité.

Madame de S... avait une femme de chambre nommée Marianne, qui la servait depuis douze ans : cette fille était un modèle de parfaite honnêteté, de désintéressement et d'attachement pour sa maîtresse; elle en avait les vertus et elle imitait sa conduite exemplaire. Elle n'avait, il est vrai, jamais habité Paris, et rien n'avait pu corrompre ou même altérer son caractère et son heureux naturel. Madame de S... l'aimait tendrement, et mettait tous ses soins à la rendre heureuse. Marianne, un peu plus âgée que madame de S..., se flattait bien de mourir à son service, mais la Providence en ordonna autrement. Madame de S... fut atteinte d'une maladie qui n'était pas inquiétante dans le principe, et qui, mal traitée, devint mortelle. Elle envisagea la mort sans effroi, et avec cette douce sérénité d'une âme pénétrée des grandes vérités de la religion; et tandis que tous ceux qui l'entouraient s'abandonnaient à une juste douleur, elle montrait une tranquillité inébranlable. Un régime bien entendu et rigoureusement suivi prolongea sa vie quelques mois; le courage lui donnait des forces; elle ne gardait pas le lit, elle se promenait, lisait, faisait venir, comme à l'ordinaire, plusieurs jeunes filles du village qu'elle se plaisait à instruire, à faire travailler; elle s'entretenait avec sa fidèle Marianne, recevait de fréquentes visites de son curé, et jamais sa douleur et son égalité ne l'abandonnèrent un instant.

Un matin, dans les beaux jours du mois de mai, elle se leva avec l'aurore, et, suivie de Marianne, elle alla se promener dans les champs. Elle gagna le haut d'une colline d'où l'on jouissait d'une vue délicieuse, et se coucha sur le gazon. Marianne s'assit à ses pieds. Au bout d'un instant, madame de S... se levant et s'appuyant sur le bras de Marianne : — Que ce lieu me plaît ! dit-elle ; quel charmant paysage ! regarde, Marianne, cette belle prairie que nous avons parcourue tant de fois ; c'est là que nous rencontrâmes un jour la bonne vieille Véronique, accablée sous le faix de sa hotte, et tenant d'une main un lourd panier rempli de pommes ; tu voulus te charger de la hotte, et moi, malgré sa résistance, je la débarrassai du panier : nous la conduisîmes ainsi à sa chaumière. Te souviens-tu de notre gaieté durant ce trajet, de la reconnaissance de la bonne femme, et du déjeuner qu'elle nous donna ? Tourne les yeux à droite ; tiens, vois-tu l'allée des saules sur le bord de l'étang, où, dans notre jeunesse, nous avons si souvent pêché à la ligne ? C'est là qu'avec la jeune Marthe et la petite Babet nous avons fait tant de corbeilles de jonc, que nous remplissions ensuite de violettes, de muguet et de noisettes... Reconnais-tu là-bas cette cabane ? c'est celle de Françoise. Te souviens-tu d'avoir fait en deux jours l'habit de noces que je lui donnai ? Un peu plus loin, vers la gauche, je découvre le commencement du bois, où, les jours de fête, je tenais

ma petite école dans les belles soirées d'été. Que j'ai passé là d'agréables moments, environnée d'une partie des jeunes filles du village ! Tu n'as point oublié les histoires si longues, si naïves que nous contait Marguerite, les romances que nous chantait Honorine avec une voix si fraîche et si juste !... Ici chaque objet me retrace un souvenir intéressant !... Oh ! combien, dans la situation où je suis, j'aime à me rappeler de si doux instants !

Comme madame de S... prononçait ces mots, Marianne détourna la tête pour cacher ses larmes. Après un instant de silence, madame de S... joignit les mains et les élevant vers le ciel : — Mon Dieu ! s'écria-t-elle, toi que je crois voir à travers ces nuages brillants qui sillonnent les cieus, toi qui lis dans mon âme, toi mon créateur, mon père et mon bienfaiteur, je te remercie de m'avoir placée dans une condition qui m'a tenue à l'abri de la haine, de l'envie, de la contagion des mauvais exemples, et de la séduction des conseils dangereux. Rien n'a pu altérer ma raison ni corrompre mon cœur. Je n'ai connu ni la cour ni la ville ; j'ai su qu'il existait des flatteurs, des ambitieux, de faux philosophes, des hommes avilis par la cupidité ou pervertis par l'orgueil ; j'ai gémi de leurs erreurs. J'ai plaint les méchants, mais j'ai toujours vécu loin d'eux, en dehors des passions violentes, des plaisirs tumultueux et trompeurs ; ma vie s'est écoulée dans une heureuse

obscurité. L'innocence et la paix, l'amitié fidèle, les tendres sentiments de l'humanité, ont embelli tous les instants de ma carrière ; j'ai possédé tous les vrais biens!... et dans ce moment redoutable où la mémoire du passé fait le supplice du méchant, les plus doux souvenirs viennent en foule s'offrir à mon imagination... je me rappelle avec transport que c'est à la vertu qu'il me faut attribuer le bonheur si pur dont j'ai joui. O grand Dieu! quelle est ta bonté suprême! Quand tu nous ordonnes de détester et de fuir le vice, tu nous enseignes les seuls moyens d'être heureux sur la terre, et tu nous promets encore, au delà de cette vie fragile, une immortelle récompense!...

Madame de S... n'en put dire davantage ; elle se laissa aller doucement dans les bras de Marianne ; la chaleur avec laquelle elle venait de parler avait épuisé ses forces. Marianne, la voyant pâle, immobile et les yeux fermés, poussa un cri douloureux. Madame de S... rouvrit les yeux, et serrant tendrement la main de Marianne qu'elle tenait dans les siennes : — D'où vient cet effroi ? lui dit-elle avec un doux sourire ; eh quoi ! ma chère Marianne, toi dont la piété est si sincère, n'es-tu pas résignée ? Ton sacrifice n'est-il pas déjà fait ?... Nous nous rejoindrons, mon enfant, et pour ne plus nous séparer !... Que ma sérénité, ma tranquillité te consolent... Je me flatte que tu trouveras toujours un asile dans le château de S... Hélas !

que n'ai-je pu t'assurer un sort ! J'emporte encore un autre regret, il faut que je l'avoue... (Ici Marianne regarda fixement sa maîtresse, et l'attention qu'elle prêtait à ses paroles suspendit son émotion). Tu sais, continua madame de S... , qu'il y a ici une maîtresse d'école pour apprendre à lire aux enfants du village. La grande partie des habitants est en état de la payer ; mais il existe beaucoup de pauvres paysans qui ne peuvent lui donner la modique rétribution qu'elle exige. Si j'eusse vécu quelques années de plus, j'aurais amassé l'argent nécessaire (c'est-à-dire, trois cents francs) pour faire une petite rente à cette maîtresse d'école, afin qu'elle pût instruire gratis les pauvres filles du village. Mais, puisque Dieu n'a pas permis que j'eusse cette satisfaction, je dois me soumettre sans murmure à sa volonté.

A ces mots, Marianne saisit avec transport une des mains de madame de S... , en s'écriant : — O ma chère maîtresse !...

Elle n'en put dire davantage, ses sanglots lui coupèrent la parole, et madame de S... , se levant et s'appuyant sur son bras, reprit avec elle le chemin du château.

Madame de S... ne survécut que peu de jours à cette conversation. Parvenue au dernier degré d'abattement et de faiblesse, elle fut obligée de garder le lit. Marianne, au désespoir, ne quitta plus son chevet : tous les domestiques fondaient en larmes. La cour

du château était remplie des habitants du village, qui venaient tour à tour s'informer des nouvelles de *leur dame*, de leur bienfaitrice, et qui en sortant allaient à l'église former les vœux les plus ardents pour la conservation d'une vie si pure et si précieuse. Enfin madame de S..., toujours aussi tranquille et aussi résignée, vit approcher sa dernière heure avec ce courage sublime que la religion seule peut donner. Marianne reçut son dernier soupir...

— Mon Dieu ! s'écria Pulchérie en pleurant, la pauvre Marianne, que va-t-elle devenir?...

— Les veilles, la fatigue et le chagrin causèrent une funeste révolution dans sa santé ; elle tomba dangereusement malade ; mais à peine fut-elle en état de se lever, qu'elle prit la résolution de quitter S... ; elle fit ses paquets, se rendit au cimetière où sa maîtresse était enterrée, arrosa de larmes son tombeau, et partit ensuite pour Charleville, sa patrie, vivement regrettée du curé et des habitants. On fut deux ans sans entendre parler d'elle. Enfin, au bout de ce temps, le curé reçut une boîte qui contenait trois cents francs, et une lettre conçue en ces termes :

De Charleville, ce 24 septembre 1775.

« Monsieur le curé,

« Les voilà enfin ces trois cents francs que ma
« chère et digne maîtresse, comme vous le savez,

« désirait la veille de sa mort. Dieu soit loué ! ses
« dernières volontés seront exécutées , et la bonne
« œuvre qu'elle projetait sera réalisée. Si j'avais eu
« plus d'argent, je vous aurais porté moi-même les
« trois cents francs de ma maîtresse ; mais je n'ai pas
« seulement de quoi payer la moitié du voyage. Avec
« cela, j'ai le cœur aussi content que je peux l'avoir
« après la perte que j'ai faite, et je suis soulagée d'un
« terrible poids. Je vous conjure, monsieur le curé,
« de faire tout de suite la rente à la maîtresse d'école.
« Ce sera pour moi une grande consolation d'ap-
« prendre qu'elle enseigne à lire gratis aux pauvres
« jeunes filles ; que toutes les bonnes mères du vil-
« lage, et même des environs, qui ne pouvaient pas
« la payer, lui envoient leurs enfants. J'espère que
« tous ces petits innocents et leurs familles prieront
« Dieu pour ma maîtresse, leur bienfaitrice, et que
« vous leur direz, monsieur le curé, que c'est leur
« devoir. Maintenant je ne demande plus qu'une
« grâce au Seigneur : c'est d'avoir les moyens de re-
« tourner quelque jour à S... Quand j'aurai vu de
« mes yeux l'école de charité fondée par ma chère
« maîtresse, je n'aurai plus rien à désirer en ce
« monde.

« Je suis, avec respect, monsieur le curé,

« Votre très humble, etc.

« MARIANNE RAMBOUR. »

Le curé fut pénétré d'admiration en lisant cette lettre : son âme était faite pour sentir toute la sublimité d'une semblable action. Le lendemain, au prône, il lut à haute voix la lettre de Marianne. Cette lecture touchante fit fondre en larmes tous les habitants; et le curé lui-même, ne pouvant retenir ses pleurs, fut plusieurs fois obligé de s'interrompre.

— Je le crois, observa César. Oh ! comme j'aurais pleuré, si j'eusse été là!... Mais, maman, la fondation a-t-elle eu lieu? — Assurément. Le curé a placé les trois cents francs. Cette somme, fruit d'un travail assidu pendant deux ans, a produit une rente pour la maîtresse d'école, et l'a mise en état de montrer gratis à tous les pauvres enfants de S...

A présent, mes enfants, dites-moi si cette action ne vaut pas bien celle d'Ambroise?... — Oh ! maman, elle est plus belle encore ; la pitié, il est vrai, faisait agir Ambroise, mais la reconnaissance de madame de Varonne le récompensait à mesure... — Sans doute, au lieu que le respect de Marianne pour la mémoire de sa maîtresse l'engagea seul à tous les sacrifices qu'Ambroise avait faits pour conserver les jours de madame de Varonne. La conduite d'Ambroise est digne d'admiration ; celle de Marianne est au-dessus de tous les éloges. Enfin, pour en sentir le mérite, jugez d'après ce que Marianne a fait pour une maîtresse qui n'existait plus, de ce qu'elle eût été capable de faire pour lui sauver la vie. Mais, continua

madame de Clémire, croyez-vous, mes enfants, que l'histoire de Marianne soit finie ? — Comment, maman?... — Ne trouvez-vous pas qu'il y manque un dénouement ? Ne sommes-nous pas convenus qu'il était impossible qu'une action héroïque ne fût tôt ou tard récompensée ? — Ah ! tant mieux, Marianne aura une récompense, et la veillée n'est pas finie : quelle joie !... Eh bien ! maman?... — Eh bien ! Marianne, après avoir donné tout ce qu'elle possédait, se remit à travailler sur de nouveaux frais, mais non avec autant d'ardeur ; car elle ne travaillait plus que pour se procurer sa subsistance. Vers ce même temps, un de ses parents, touché de sa vertu, lui laissa en mourant deux cent soixante francs de rente. Avec ce petit héritage, Marianne continua à travailler ; elle se trouva riche dans un pays qui produit avec abondance toutes les choses nécessaires à la vie ; mais elle ne dépensa que ce qu'il fallait pour sa subsistance, afin d'être en état de porter quelques secours aux pauvres... — Eh quoi ! maman, interrompit Caroline d'un ton chagrin, deux cent soixante francs de rente, voilà toute la récompense de la vertueuse Marianne ? — Mais, reprit madame de Clémire, songez qu'une personne de la condition de Marianne, avec deux cent soixante francs de rente et le goût du travail, est plus riche à Charleville qu'une mère de famille à la cour avec vingt-cinq mille francs de rente. En général, toute fortune qui nous tire de notre état ne

doit pas nous rendre heureux. — Mais pourquoi ? demanda César. — Supposez, répondit madame de Clémire, que Morel, votre domestique, hérite demain de deux millions. — Eh bien ! maman, Morel sera parfaitement heureux. Il a un bon cœur : il fera beaucoup de bien, de bonnes actions. — En admettant que cet événement ne lui tourne pas la tête, ne le rende pas vain, orgueilleux, insensé, il sera toujours fort à plaindre. Morel sait lire et écrire, il a d'excellents sentiments ; il est très considéré dans l'emploi qu'il occupe ; mais quelle figure fera-t-il dans le grand monde ? à quelles moqueries ne sera-t-il pas exposé ? comment fera-t-il les honneurs de sa maison ? quelle sera sa conversation, son maintien ? saura-t-il gouverner ses terres ? saura-t-il démêler si un régisseur est intelligent, honnête ou non ? Il voudra se marier : il n'épousera certainement ni une marchande, ni une fermière ; il choisira une femme aimable et bien élevée en apparence ; cette femme ne l'aura épousé que pour sa fortune : par conséquent elle ne sera point estimable, et elle fera le tourment de sa vie. Ainsi vous voyez que Morel, avec cent mille francs de rente, serait aussi malheureux que ridicule. Au lieu de cela, supposez qu'il n'hérite que de douze mille francs : il achètera quelques arpents de terre, il épousera une bonne et jolie ménagère, bien honnête, bien laborieuse, et qui lui apportera en dot cinq ou six mille francs. Aimé, respecté de sa femme,

vivant dans la plus grande aisance, considéré des fermiers, ses voisins, parce qu'il est bon, charitable, et qu'il a plus d'instruction qu'on n'en a communément dans son état, voilà Morel le plus heureux des hommes. — Cela est vrai, maman ; mais si Morel, avec ses deux millions, veut rester dans son état, s'il ne va pas habiter une ville, s'il se contente d'une petite ferme et d'une bonne ménagère pour femme, et s'il emploie tout le reste de sa fortune à faire de belles actions, on ne se moquera pas de lui, et il sera heureux. — Morel est un fort honnête homme ; mais, dans votre supposition, vous en faites un philosophe et un héros, et je ne le crois ni l'un ni l'autre. D'ailleurs, pour suivre votre idée, il faudrait encore que la ménagère qu'il épousera fût aussi une héroïne, et que tous les enfants qu'il en aura fussent autant de philosophes : sans cela, la ménagère sera très fâchée que Morel ne se réserve pas soixante mille francs de rente au moins ; les enfants partageront ce sentiment, et le malheureux Morel n'entendra dans sa famille que des plaintes et des reproches. — Eh bien ! qu'il ne se marie pas. — Et s'il désire prendre une femme ? — Supposons qu'il ne le désire pas. — Il n'aura jamais d'enfants ; de quel bonheur vous le privez !... — Mais, chère maman !... donnons-lui une bonne mère ; il n'aura rien à regretter. — Aimable enfant !... Je le veux bien ; je consens à tout ce que vous voulez. Je suppose avec vous que Morel ait une mère tendre et

chérie, qu'il se retire avec elle dans une petite terre, qu'il ne se réserve que douze ou quinze cents francs de rente, et qu'il donne le reste aux malheureux : je prévois encore pour lui bien des chagrins... — Lesquels? — Morel ne connaît ni les hommes ni les affaires : des fripons adroits, souples et entreprenants s'empareront de sa confiance, sous prétexte de l'éclairer et de diriger ses vues bienfaisantes. Morel trompé, dupé, ruiné par eux, en voulant faire le bien, ne parviendra qu'à enrichir des intrigants et des méchants. — Mais s'il ne donne sa confiance qu'à des gens éclairés, honnêtes?... — Malheureusement, ceux qui ne le sont pas forment la classe la plus nombreuse. Ainsi remarquez, je vous prie, combien il faut faire de suppositions extraordinaires, et même extravagantes, pour admettre que Morel pût être heureux, si la fortune lui donnait demain cent mille francs de rente. — C'est juste. Je sens à présent qu'il ne suffit pas d'être bon pour faire le bien, qu'il faut encore être éclairé ; et puis je comprends aussi que c'est un fort grand malheur que de sortir de son état. — C'est-à-dire pour une personne de la condition de Morel et de la vertueuse Marianne, pour une personne qui manque d'éducation ; car avec des vertus, des lumières, de l'instruction, et la connaissance du monde et des hommes, on peut trouver le bonheur dans tous les états, et du moins on ne sera déplacé dans aucun. — C'est une bonne chose qu'une

bonne éducation. — Oui, elle nous offre mille ressources dans l'adversité, elle nous préserve du fol orgueil qu'inspirent trop souvent les faveurs de la fortune, ou du moins elle nous apprend à le cacher. Elle répare l'inégalité des conditions ; elle nous donne les qualités qui font aimer, les agréments qui attirent ; elle nous rend la solitude agréable, nous fait paraître avec éclat dans le monde ; enfin elle perfectionne la raison, forme le cœur, développe le génie. Jugez donc, mes enfants, de la reconnaissance qu'une personne bien élevée doit à tous les gens qui ont concouru à son éducation... — Et surtout à sa mère, à son père... — Sans doute ; et si l'on sent bien, comme vous, mes enfants, tout ce qu'on leur doit, on respecte et l'on aime véritablement les instituteurs et les maîtres auxquels ils ont remis une partie de leur autorité.

Madame de Clémire se leva, embrassa ses enfants et les envoya coucher.

Le jour suivant, César et ses sœurs, selon leur coutume, s'entretenaient entre eux de leur histoire de la veille. Ils ne se lassaient pas de répéter l'éloge de la vertueuse Marianne Rambour ; mais, malgré tout ce que madame de Clémire leur avait dit à ce sujet, ils ne pouvaient s'empêcher de trouver que Marianne n'était pas aussi heureuse qu'elle méritait de l'être. — Car enfin, disait Pulchérie, cette bonne fille, avec ses deux cent soixante francs de rente, n'a tout juste

que ce qu'il lui faut pour vivre ; aussi, pour pouvoir secourir les pauvres, elle est obligée de travailler sans cesse, de se réduire, comme dit maman, à l'absolu nécessaire : voilà ce qui me fait de la peine. Je voudrais qu'elle eût du moins la possibilité de faire l'aumône sans se mettre dans la gêne.

Le soir, à l'heure de la veillée, madame de Clémire adressant la parole à Pulchérie : — J'ai entendu tantôt, lui dit-elle, toute votre conversation relativement à Marianne Rambour. Pourquoi rougissez-vous, Pulchérie ? — Maman !... — Si vous êtes fâchée que j'entende vos entretiens particuliers avec votre frère et votre sœur, il ne faudra pas, une autre fois, parler si haut à dix pas de mon métier. — Ah ! maman, je n'aurai jamais rien de caché pour vous... — Pourquoi donc venez-vous de rougir ? répondez à cette question. — C'est que, malgré vos réflexions d'hier, j'ai soutenu encore que l'action de Marianne n'était pas assez récompensée, et je sens bien à présent que j'ai tort d'avoir une opinion qui n'est pas celle de ma chère maman. — En effet, vous devez croire que votre opinion ne vaut rien quand elle diffère de la mienne ; et lorsque vous n'êtes pas frappée de la vérité des principes que je cherche à vous donner, c'est à moi qu'il faut exposer vos doutes : je suis toujours prête à vous entendre, à vous répondre. Ainsi, quand vous n'êtes pas de mon avis, je trouve très bon que vous m'en fassiez l'aveu ; je le dé-

sire même, et je l'exige. Mais, en en faisant part aux autres, vous manquez à l'affection et au respect que vous me devez. D'ailleurs, si vous m'avez mal comprise, je ne pourrai pas vous faire connaître votre erreur si je ne suis pas présente à la critique que vous faites de mes opinions... — La critique! Oh! ma chère maman, cette expression... — Est peut-être un peu forte. Mais, enfin, n'avez-vous pas dit que vous ne trouviez pas Marianne assez récompensée de son action, et que vous ne pouviez penser comme moi à cet égard? Voulez-vous à présent écouter mes raisons? — De tout mon cœur, maman, et je vais tâcher de vous bien comprendre, afin de penser comme vous. — Ce qui vous fâche, c'est que vous ne croyez pas que Marianne soit parfaitement heureuse, n'est-ce pas? — Oui, maman. — Qu'est-ce qui peut rendre *parfaitement heureuse* une personne pieuse, simple, laborieuse, une personne qui porte la vertu jusqu'au degré d'héroïsme le plus sublime? De l'argent?... vous ne le pensez pas... — Mais, maman, lorsqu'on ne le désire que pour le donner, l'argent ajoute au bonheur. — Selon vous, la bienfaisance pourrait rendre ambitieux, et cela n'est pas. On ne désire réellement des richesses que par orgueil ou par cupidité. Quand ce n'est pas la vanité qui porte aux actions vertueuses, on est pleinement satisfait en secourant les malheureux autant qu'on en a le pouvoir. Le riche bienfaisant donne avec plus d'éclat; le

pauvre bienfaisant donne avec plus de plaisir... — Pourquoi cela, maman? — Vous allez le comprendre; plus une action est vertueuse, plus elle nous procure de satisfaction... — Ah! c'est certain. — Une action est plus ou moins belle, suivant les sacrifices qu'elle coûte. L'homme qui possède cinquante mille francs de rente, et qui se réduit à vingt-cinq, afin de donner le reste aux pauvres, fait assurément une belle action, malheureusement trop rare. Cependant de quoi se prive-t-il? de quelques brillantes bagatelles. En gardant vingt-cinq mille francs de rente, il se réserve toutes les commodités de la vie, une maison agréable, une jolie terre; en un mot les seuls agréments réels que puisse procurer la fortune : il n'a renoncé qu'à de vaines superfluités; et ce sacrifice, peu pénible, ajoute à sa considération et lui obtient l'estime générale. Il est heureux sans doute, il est digne de l'être; mais le pauvre bienfaisant jouit d'un bonheur cent fois au-dessus du sien. Figurez-vous Marianne Rambour avec ses deux cent soixante francs de rente; figurez-vous cette fille angélique n'agissant que pour Dieu et sa conscience; représentez-vous-la travaillant tout le jour, afin de porter secrètement le soir chez un malade, ou chez une mère de famille, la petite somme qui doit donner du bouillon au pauvre infirme, et du pain à quatre ou cinq enfants. Après cette action, suivez-la, voyez-la revenir chez elle les yeux encore humides des douces lar-

mes qu'elle a versées. Elle rentre dans sa petite chambre : elle n'aura pour son souper que des fruits peut-être ; mais elle dira : « Le plat dont je suis privée aujourd'hui a donné du pain à cinq infortunés... » Cette réflexion remplit son cœur d'une joie délicieuse. Elle se rappelle les remerciements de la pauvre mère de famille, elle croit l'entendre, voir encore les petits enfants se jetant avec avidité sur la nourriture qu'ils demandaient en vain depuis deux jours ! Oh ! combien de tels souvenirs rendent chère à Marianne la frugalité de son repas ! Avec quel plaisir, avec quelle confiance elle va prier Dieu, cet Être souverainement bon qui a dit : « Prenez bien garde de faire vos bonnes œuvres devant les hommes, afin qu'ils vous voient ; autrement, vous n'en recevrez point de récompense de votre père qui est dans les cieux ¹. » Marianne n'a point eu le bonheur et la gloire d'arracher à la misère une multitude d'infortunés, elle n'a point formé d'établissement utile et durable, elle n'a point fondé d'hôpital ; mais elle a donné en secret, et c'est une partie de son nécessaire qu'elle a donné. Elle n'a recherché ni les louanges ni l'approbation des hommes ; elle n'est guidée que par la religion et par l'humanité ; elle trouve dans ses réflexions, dans son cœur, dans le souvenir de ce qu'elle a fait, et surtout dans ses sacrifices, une source iné-

Évangile de saint Matthieu, chap. v.

puisable de félicité; enfin elle goûte déjà d'avance une partie de l'immortel bonheur des anges; elle est satisfaite d'elle-même, elle est sûre que Dieu l'approuve et la protège. A présent vous devez comprendre que, si Marianne avait assez de fortune pour secourir les pauvres sans prendre sur son nécessaire, ses aumônes ne lui procureraient pas autant de satisfaction, puisqu'elle aurait moins de mérite en les faisant : vous en pouvez juger par vous-même. L'autre jour on vous envoya un panier de pommes que vous avez partagé avec votre frère et votre sœur. Avant-hier Madeleine vous apporta un petit agneau; votre sœur en eut envie, et vous le lui donnâtes. De ces deux actions, quelle est celle que vous avez faite avec le plus de plaisir? — De donner le joli petit agneau blanc à ma sœur. — Cependant vous le regrettiez beaucoup. — Oh! oui, maman; mais c'est précisément à cause de cela : je sentais tout le plaisir qu'il devait faire à ma sœur. Je me disais : « Ma sœur sera enchantée si je lui porte ce petit agneau. » Je me représentais sa surprise, sa joie, et je pensais que cela me ferait bien plus de plaisir que de garder l'agneau. Je demandai du ruban couleur de rose à ma bonne; je parai mon agneau; et je lui mis un collier et des bracelets, et puis je courus chercher ma sœur; en chemin le cœur me battait d'une force!... mais c'était de joie; j'étais charmée... — C'est ce qu'on éprouve toujours quand on fait un sacrifice géné-

reux ; plus ce sacrifice est grand, plus on est content de soi-même ; et par la joie que vous ressentiez en vous représentant celle que le don du petit agneau causerait à votre sœur, jugez donc du sentiment qu'on doit éprouver en portant des secours à une famille infortunée près d'expirer de faim et de misère !... — Oh ! maman, je me l'imagine facilement. Ah ! quand nous ferez-vous jouir du bonheur d'aller secourir des malheureux ? — L'hiver prochain, quand nous serons à Paris, si vous vous conduisez parfaitement jusque-là... — Oh ! c'est la récompense que nous aimerons le mieux... Mais, maman, il n'y a personne ici dans cet excès de misère ; et comment peut-il se trouver des malheureux à Paris, dans une si belle ville, habitée par des gens si riches ?... — Voilà le funeste effet du luxe, c'est-à-dire de la plus méprisable vanité, celle de vouloir briller par une folle magnificence, au lieu de chercher à se distinguer par la vertu ; cette manie, qui ne donne que des ridicules haïssables, qui ne produit pas une seule jouissance réelle, est précisément ce qui fait que l'on trouve beaucoup plus d'infortunés dans les grandes villes que dans les villages les plus pauvres. — Ah ! cela seul dégoûterait de la ville et ferait aimer la campagne. Mais, maman, comment fait-on pour découvrir ces infortunés dont vous parlez ? car je sais bien que ceux qui demandent l'aumône ne sont pas les plus à plaindre... mais ceux qui sont malades, qui ne

sortent point? — Hélas! Paris en est plein; il n'y a presque point de rues où l'on ne puisse en trouver... — Comment! on passe sans cesse devant les maisons de ces pauvres malheureux, on les a pour voisins? Maman, croyez-vous qu'il y en ait dans notre rue, à Paris?... Cette idée-là m'empêcherait de dormir. Comment s'endormir tranquillement quand on pense qu'on est peut-être à cent pas d'un pauvre malade couché sur la paille?... — Conservez cette humanité, ma fille; et quand vous aurez de l'argent, si vous êtes souvent tentée d'acheter des superfluités, rappelez-vous cette touchante réflexion que vous venez de faire; dites-vous : « Avec l'argent que je mettrais à ce chiffon, dont je serais dégoûtée dans deux jours, je puis sauver la vie d'un enfant mourant, d'une mère désolée... » — Ah! je n'achèterai jamais de superfluités... — Ne prenez point cet engagement, il est vraisemblable que vous ne le tiendrez pas. Ne se réserver que le nécessaire, et donner le reste aux pauvres, c'est l'effet d'une vertu qui n'est propre ni à l'enfance ni à la première jeunesse. Contentez-vous de savoir qu'elle existe, qu'elle assure le seul véritable bonheur. Accoutumez-vous dès à présent à réfléchir sur la frivolité des joujoux et des bagatelles qui sont souvent l'objet de vos désirs. Songez qu'ils ne procurent que des amusements passagers, des plaisirs peu durables, tandis que le seul récit d'une bonne action vous émeut, vous transporte et fait couler vos

larmes... Que serait-ce donc si vous étiez vous-même l'auteur de cette bonne action?... Songez quelquefois à la multitude d'infortunés qui manquent de pain, tandis que vous perdez celui qu'on vous donne pour votre goûter; aux malheureux qui souffrent toutes les rigueurs du froid faute de vêtements, tandis que vous coupez vos robes pour en habiller votre poupée. Ces réflexions, en ouvrant votre cœur à la compassion, vous rendront économe; et sans l'économie, il est impossible d'être généreux. Ainsi, d'abord, prenez l'habitude de ne rien perdre; imposez-vous de temps en temps quelques petits sacrifices volontaires; acquérez de l'empire sur vous-même; rappelez-vous bien qu'on ne peut se distinguer, qu'on ne peut être estimé, heureux que par la vertu; rappelez-vous enfin et nos conversations et les histoires de nos veillées, et peu à peu votre âme s'élèvera, votre raison se perfectionnera, vous deviendrez véritablement bienfaisante, et votre mère sera fière de vous. — Je voudrais faire votre bonheur dès à présent, ma chère maman. Se peut-il qu'il soit impossible, à mon âge, d'être assez parfaite pour sacrifier aux pauvres toutes ses fantaisies? — On est incapable à votre âge d'atteindre à la perfection dont vous parlez. Vous n'avez rien vu, tout est nouveau pour vous, tout vous charme; mais quand vous saurez vous occuper solidement, la plupart des choses frivoles qui vous plaisent et vous tentent maintenant vous paraîtront insipi-

des ; vous n'attacherez de prix qu'à ce qui touche le cœur ; et rien ne le satisfait pleinement que la bienfaisance. Au reste, on n'est pas obligé de donner tout son superflu aux pauvres. L'Évangile nous prescrit de faire l'aumône ¹, et ne nous ordonne pas de nous dépouiller entièrement en faveur des autres. Celui qui se pénétrerait parfaitement de l'esprit de l'Évangile pourrait, il est vrai, donner aux pauvres tout ce qu'il possède ; mais enfin la religion n'exige pas que nous sacrifions à l'humanité toutes les commodités de la vie, elle exige seulement que nous mettions un frein à nos fantaisies, que nous consacrons notre superflu à des actes de bonté et de bienfaisance. — Ainsi, quand on est médiocrement bon, on donne une petite partie de son superflu ; quand on est bien bon, bien pieux, on donne plus que la moitié ; quand on est parfait, on donne tout. — Voilà une définition très juste. — Maman, vous avez dit tout à l'heure qu'il n'est pas possible d'être généreux sans être économe ? — Certainement. Ce qu'on prodigue, ce qu'on perd, est en quelque sorte un vol qu'on fait aux pauvres. Cette prodigalité est d'autant plus condamnable, qu'elle ne nous procure aucun plaisir. Par exemple, Pulchérie, voici le compte que votre bonne m'a montré des choses que vous avez perdues dans le

¹ Donnez à celui qui vous demande, et n'évitez pas celui qui veut emprunter de vous (*Évangile de saint Matthieu*, chap. v).

cours de cette année : Un tablier de taffetas noir, six mouchoirs de poche, quatre paires de gants, deux dés à coudre, trois étuis remplis d'aiguilles et une paire de ciseaux. Tous ces objets représentent une somme de quarante francs qu'il m'a fallu donner pour acheter de nouveau tout ce que vous avez perdu. Si vous eussiez été plus soigneuse, j'aurais eu quarante francs de plus, que j'aurais pu employer pour votre agrément, ou à faire une bonne action. Si vous ne mettez pas tous vos soins à vous corriger de ce défaut, il m'en coûtera bien plus d'argent à mesure que vous avancerez en âge ; car, à mesure que vous grandirez, votre entretien deviendra beaucoup plus cher ; et je vous conterai demain à ce sujet une petite histoire qui, je l'espère, vous fera quelque impression. — Mais, maman, pourquoi ne pas nous la dire aujourd'hui ? il est de si bonne heure ! — C'est que je n'ai pas encore achevé de vous conter celle d'hier... — Quoi ! s'écrièrent à la fois tous les enfants, l'histoire de Marianne Rambour ? — Je ne vous ai point dit qu'elle fût finie, vous m'avez toujours interrompue, et vos questions ne m'ont pas laissé le temps de la reprendre. J'ai tâché de vous faire comprendre qu'en général les personnes sans éducation sont fort à plaindre lorsqu'un événement imprévu les tire de leur état. Je crois avoir prouvé à Pulchérie que Marianne Rambour devait être heureuse avec deux cent soixante francs de rente, mais je n'ai point dit que ce

petit héritage fût le seul prix que le ciel eût réservé à ses vertus. Je vous ai rappelé cette maxime, que « jamais une action héroïque ne reste sans récompense, même en ce monde. » Là-dessus vous vous êtes tous récriés sur la modicité d'une rente de deux cent soixante francs, sans vous informer si c'était en effet là toute la récompense de Marianne. — Ah ! je vois qu'il ne faut pas se presser de juger, et qu'avant de décider il faut bien se faire expliquer les choses. Nous mériterions, pour notre punition, d'être privés du reste de l'histoire de Marianne ; ce serait pourtant bien sévère. — Je ne le serai pas. C'est assez pour moi que vous preniez la résolution de juger à l'avenir avec moins de précipitation et de légèreté.

Mais revenons à Marianne. Elle apprit dans sa retraite que le curé de S... avait lu sa lettre au prône ; loin d'en être flattée, elle s'en affligea. Elle écrivit au curé : « Je suis fâchée que vous ayez rendu pu-
« blique une action qui ne devait être connue que de
« Dieu et de vous. » Malgré la sincérité de ce regret, tout le monde sut bientôt à Charleville l'histoire de Marianne. Les personnes les plus distinguées de la ville voulurent la connaître, l'attirer chez elles. Plusieurs même tentèrent tous les moyens imaginables pour l'engager à recevoir des secours que sa situation devait lui rendre nécessaires. Mais Marianne les refusa constamment, et répondit toujours qu'elle n'avait besoin de rien, qu'elle était parfaitement satis-

faite de son sort. Enfin le curé de S... fit un voyage à Paris : il y parla plus d'une fois de Marianne Rambour ; il conta, entre autres, cette histoire touchante à une dame à laquelle il donna quelques lettres de Marianne, et une copie de l'acte de la fondation faite par elle. Cette dame remit ces différentes pièces à un homme de lettres de ses amis, pour qu'il les insérât dans un ouvrage intéressant qu'il faisait alors imprimer. — Quoi ! la vie de Marianne Rambour est imprimée ? Ah ! que j'en suis aise ! voilà donc déjà Marianne célèbre... — Et, malgré toute sa modestie, tirée de l'obscurité qu'elle aimait ; mais écoutez le reste. — Voici le dénouement, le cœur me bat... Eh bien ! maman ? — Il existe un jeune prince à peu près de votre âge, César ; il a neuf ans, et déjà son caractère donne l'espérance de le voir un jour se distinguer par ses vertus et sa bienfaisance, autant que par le rang auguste où le sort l'a placé. Ainsi que vous, mes enfants, un de ses plus grands plaisirs est celui d'entendre conter des histoires intéressantes ; il les écoute avec avidité, elles font une profonde impression sur son cœur et se gravent dans son souvenir. Un jour la personne chargée de présider à son éducation lui conta l'histoire de Marianne Rambour. Quand ce récit fut achevé, le jeune prince, fondant en larmes, s'écria : « Ah ! que je suis malheureux de n'être qu'un enfant ! — Pourquoi, monseigneur ? lui demanda-t-on. — Je ferais une pension à cette vertueuse fille.

— Mais vous avez le plus tendre des pères... — Croyez-vous que je puisse lui demander?... — N'en doutez pas, vous le comblerez de joie. » A ces mots, le jeune prince, transporté, hors de lui, se lève, sort en courant de la chambre, traverse un corridor, descend précipitamment deux étages, arrive dans une salle de billard, où se trouvaient huit ou dix personnes; mais il ne voit que le prince son père; et malgré sa timidité naturelle, il se jette dans ses bras, en disant d'une voix entrecoupée : « Papa, j'ai une grâce à vous demander. » Et il l'entraîne dans la chambre voisine. Là il explique ce qu'il désirait de la manière la plus touchante. Il reçoit pour première récompense de sa sensibilité les tendres embrassements de son père, qui le serre contre son sein, en lui disant : « Je vais donner l'ordre qu'on fasse en votre nom le brevet d'une pension de six cents francs pour Marianne Rambour. »

— Ah! maintenant, maman, interrompit Pulchérie, je suis satisfaite. O le charmant petit prince! qu'il dut être content!... — Il voulut écrire lui-même à Marianne Rambour, pour lui annoncer cette nouvelle... — Lui-même!... — Assurément; et voici la lettre qu'il écrivit :

De Saint-Leu, ce 2 août 1782.

« Je suis bien heureux, Mademoiselle, qu'on m'ait
« appris l'action que vous a fait faire votre attache-

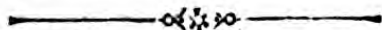
« ment pour madame de S..., puisque j'ai la liberté
« de vous dire à quel point j'en suis touché. On
« voulait me prouver combien la vertu est belle,
« combien elle mérite d'être aimée, et l'on m'a conté
« votre histoire. Je vous dois une leçon que je n'ou-
« blierai jamais, et que je me rappellerai toujours
« avec attendrissement. Recevez, Mademoiselle, le
« brevet de la pension de six cents francs que je
« vous envoie, comme un témoignage de mon ad-
« miration, et du vif et tendre intérêt que je pren-
« drai toute ma vie à votre bonheur.

« Je fais joindre à ma lettre une prescription de
« cent cinquante francs pour le premier quartier de
« votre pension, qui commence à courir du premier
« juillet dernier. »

Jugez, mes enfants, de l'effet que cette lettre produisit sur le cœur sensible de Marianne, d'autant mieux que le brevet qui l'accompagnait était conçu dans les termes les plus honorables et les plus touchants... Ainsi Marianne est aujourd'hui très riche, surtout pour le pays qu'elle habite, et elle jouit de la seule considération flatteuse, celle qu'on ne doit qu'à la vertu. — Ah! maman, la charmante histoire!... Que j'aime ce jeune prince déjà si bon! — J'espère que la veillée, demain, ne vous paraîtra pas moins intéressante. Mais il est tard; il faut terminer celle-ci. — Ma chère maman, encore un mot. Quel est le titre de l'histoire que vous aurez la bonté

de nous dire demain? — *Églantine* ou *l'Indolente corrigée*. — Églantine! le joli nom! Et elle était indolente? Mais, au reste, ce n'est pas là un bien grand défaut. — Vous verrez quels en peuvent être les inconvénients. En attendant, allons nous coucher.

Ce peu de mots de madame de Clémire inspira beaucoup de curiosité, et fit désirer vivement la neuvième veillée, que madame de Clémire commença de la sorte.



ÉGLANTINE

OU L'INDOLENTE CORRIGÉE.

DORALICE, femme d'un financier, jouissait d'une fortune considérable ; mais elle avait trop d'esprit et un trop bon cœur pour aimer le faste et vouloir se distinguer par une vaine magnificence. Elle savait que le luxe , toujours condamnable , est véritablement ridicule dans les personnes que leur état dispense de toute représentation. Elle n'avait point de diamants ; elle habitait une maison aussi simple que commode, et ne donnait point de fêtes ; mais elle faisait de bonnes actions ; et sa fortune, loin de l'exposer à l'envie des sots, au mépris des gens raisonnables, lui attirait les bénédictions des infortunés et l'estime générale. Rien chez elle n'annonçait l'ostentation ni

le puéril désir de briller. Quoiqu'elle sût se suffire à elle-même, elle aimait la société. Afin de s'en former une véritablement agréable, elle n'avait donné la préférence exclusive à aucune classe sur une autre ; mais elle s'était décidée à recevoir toutes les personnes distinguées par les qualités du cœur et les agréments de l'esprit, de quelque condition qu'elles fussent. Doralice n'avait qu'une fille : cette enfant, âgée de six ans, annonçait un bon cœur ; elle était douce, obéissante, sincère ; elle ne manquait point de mémoire ni d'intelligence ; mais elle était excessivement indolente, n'avait nulle activité, aucune application, et faisait tout avec lenteur et nonchalance.

L'indolence, vous le savez, est une certaine lâcheté qui donne du dégoût pour tout ce qui pourrait fatiguer le moins du monde ou l'esprit ou le corps. Avec cette disposition, on ne veut ni courir, ni sauter, ni danser, ni jouer au volant, parce que ces amusements sont fatigants. Par la même raison on n'aime point l'étude, parce qu'on ne veut point prendre la peine de s'appliquer. On ne réfléchit point, on ne pense à rien, et l'on végète au lieu de vivre. Tel était l'état d'Églantine, la fille de Doralice. Sa gouvernante se plaignait sans cesse de son peu de soin. En effet, on trouvait dans tous les coins de la maison les mouchoirs, les ciseaux, les poupées d'Églantine. Rien ne lui répugnait comme de serrer les choses à son usage ; tout était en désordre dans sa chambre et de

la malpropreté la plus dégoûtante. Obligée de passer une partie du jour à chercher ses livres, son ouvrage, ses joujoux, Églantine perdait dans cette désagréable occupation un temps précieux qu'elle eût pu employer utilement ou du moins consacrer à ses plaisirs.

Tous les matins il fallait la gronder pour la décider à quitter son lit. Ensuite nouveaux sermons sur l'engourdissement qu'elle conservait régulièrement plus d'une heure après son réveil, et qui se manifestait par des bâillements redoublés ; sur la longueur excessive de son déjeuner. A la promenade, les remontrances recommençaient, parce qu'Églantine voulait s'asseoir au lieu de marcher, qu'elle se plaignait du froid ou du chaud. Les leçons ne se passaient pas mieux : Églantine n'en prenait guère sans pleurer ou sans en avoir envie. Pendant les récréations, il fallait chercher les joujoux égarés ou perdus, et s'entendre gronder encore à ce sujet.

Doralice avait tous les talents nécessaires à une excellente institutrice, mais elle manquait d'expérience ; l'éducation d'Églantine était la première à laquelle elle eût présidé. En toutes choses, il faut payer son apprentissage par des fautes ; et dans cette occasion elle en fit une grande. Elle ne prévint pas toutes les conséquences fâcheuses qui pouvaient résulter du défaut dominant de sa fille (défaut, à la vérité, le plus difficile à détruire). Elle se flatta que l'âge et la raison donneraient insensiblement à Églan-

DELPHINE



Tome 1, p. 151.

Bon Dieu ! je ne suis plus aveugle !... Agathe ! ma fille, je te vois !

tine l'activité dont elle était dépourvue ; elle se contenta de la gronder de temps en temps au lieu de la punir, et elle ne reconnut son erreur que lorsqu'il était trop tard pour y remédier.

— Vous croyez, maman, que si l'on eût mis Églantine en pénitence, on l'aurait corrigée ? — Il est rarement nécessaire d'employer des moyens violents pour corriger les enfants actifs et sensibles, parce qu'un rien les affecte ; un mot suffit pour les punir. Mais les caractères indolents et froids s'émeuvent difficilement ; il leur faut de temps en temps quelques secousses pour les tirer de leur assoupissement habituel. — Maman, quelles pénitences auriez-vous infligées à Églantine ? — Les plus rigoureuses, et cependant les plus simples. Quand elle n'aurait voulu courir ni marcher d'un bon pas à la promenade, j'aurais prolongé sa promenade d'une heure. Eût-elle pris une leçon avec nonchalance, j'aurais fait recommencer la leçon ; ainsi du reste. Églantine alors, pour s'épargner de la peine, se serait appliquée, aurait pris une activité apparente, qui finit toujours par en donner une réelle, et, insensiblement, elle eût changé de caractère.

Doralice ne suivit point cette méthode, et s'en repentit amèrement dans la suite. Cependant, voyant la négligence d'Églantine s'augmenter de jour en jour, elle imagina de faire un journal, dans lequel elle inscrivit chaque soir tous les objets qu'Églantine



avait perdus dans la journée, avec le prix qu'ils avaient coûté. Dans cette liste figurèrent les livres déchirés ou dépareillés, les joujoux brisés, les robes neuves tachées et gâtées de manière à ne pouvoir plus être portées, les morceaux de pain jetés dans tous les coins du jardin, les bijoux cassés, le papier, les plumes et les crayons employés en pure perte. En y joignant les objets perdus, Doralice constata, en un seul mois, une dépense de quatre-vingt-dix-neuf francs.

— O Dieu! s'écria Pulchérie; c'est incroyable. Grâce au Ciel, dans toute l'année je n'ai perdu que la valeur de quarante francs!... — Oui, reprit madame de Clémire; mais on n'a compté que ce que vous avez perdu, et non ce que vous avez gâté ou prodigué follement. D'ailleurs je ne suis pas riche : vous ne portez ni mousseline brodée ni dentelle; vous ne pouvez perdre que des choses de peu de valeur. Vous n'avez pas de bijoux, et tous vos jouets ne valent pas six francs... — Tant mieux! maman, interrompit Pulchérie; je suis comme Henriette, la fille de madame Steinhausse : je sens que de beaux ajustements me gêneraient. Un tablier garni de dentelle me rendrait malheureuse; car je veux aussi, comme Delphine, cueillir des roses sur les buissons. — Songez qu'Henriette, aussi simple que vous, était plus raisonnable encore, car elle ne perdait rien; suivez la proportion des fortunes, et vous comprendrez que la

perte de votre dé d'ivoire ou de vos ciseaux anglais m'est plus onéreuse que ne l'était à la mère d'Églantine la perte de son dé d'or ou de ses ciseaux damasquinés. — Mais aussi, maman, pourquoi Doralice n'élevait-elle pas sa fille dans la simplicité ? En lui donnant toutes ces frivolités si chères, elle ne faisait pas là un bon emploi de ses richesses. — Doralice possédait une fortune considérable, elle n'avait point de fantaisies pour elle : il lui était bien permis de disposer de son superflu en faveur de sa fille. — Mais c'était lui inspirer le goût de toutes ces bagatelles ? — C'est en les gardant pour soi, et non en les donnant qu'on en inspire le goût.

— Maman, disait Églantine à sa mère, pourquoi n'avez-vous qu'une simple montre d'or avec un petit cordon de soie ? — Ma fille, c'est qu'une simple montre est infiniment plus commode à porter, plus agréable qu'une montre richement ornée. — Mais, maman, vous m'en avez donné une émaillée, garnie de diamants, avec une chaîne d'or... — C'est qu'à votre âge on est frivole, on manque de raison ; tout ce qui brille séduit ; on n'a que des goûts futiles ; on aime les perles, les diamants, les bijoux. Ainsi, quand je vous donne tous ces colifichets, je vous traite en enfant.

Doralice, en parlant de la sorte, n'exagérait pas : elle disait la vérité. Et, en effet, toute personne d'un âge mûr qui trouve encore quelque plaisir à se parer

de ces vaines superfluités, ne montre guère plus de raison qu'un enfant de six ans. Mais reprenons le fil de notre histoire.

Au bout d'un an, Doralice montra à sa fille le compte de tout ce qu'elle avait perdu ou dissipé dans le cours de l'année; ce compte montait à plus de douze cents francs. Églantine, qui n'avait alors que sept ans, fut très indifférente à ce calcul. Sa mère, espérant qu'elle en serait plus frappée lorsqu'elle connaîtrait la valeur de l'argent, continua toujours son journal avec la même exactitude : elle fut aidée dans ce travail par la gouvernante d'Églantine, qui, chaque soir, donnait à Doralice, sur une feuille volante, le détail des prodigalités dont elle avait été témoin. Doralice mettait toutes ces feuilles dans une cassette, sans les joindre au journal qu'elle écrivait de son côté; bientôt les mémoires de la gouvernante devinrent si nombreux, qu'il aurait fallu beaucoup de temps pour en faire le relevé. Alors Doralice se décida à n'en faire le relevé que lorsque Églantine aurait atteint un âge raisonnable.

Le journal de Doralice prouvait de plus en plus que l'indolence de sa fille ne faisait qu'augmenter au lieu de diminuer. Églantine allait souvent se promener au bois de Boulogne; elle y perdit, en quatre mois, la valeur de mille ou douze cents francs de bijoux : tantôt c'était une bague, tantôt un flacon; une autre fois un médaillon; sans compter les mou-

choirs et les gants oubliés sur les chaises. En outre, il ne se passait pas de semaines qu'elle ne brisât un éventail, qu'elle ne cassât le grand ressort ou le verre de sa montre, et il fallait payer sans cesse des mémoires d'horlogers. L'hiver la dépense était encore plus forte. Églantine, comme toutes les personnes indolentes, était extrêmement frileuse; elle était toujours dans les cendres, elle y laissait tomber ce qu'elle tenait; elle brûlait ses robes, ses fourrures; on était obligé de renouveler sa garde-robe tous les mois. En outre, quand ses maîtres venaient, elle avait presque toujours une migraine qui ne lui permettait pas de prendre ses leçons. On donnait un cachet au maître, et on le renvoyait...

— Comment, demanda César, ces migraines n'étaient pas véritables? — Non, Églantine s'en plaignait uniquement pour se dispenser de l'étude. — Mais c'est affreux de mentir ainsi! — Voilà où la conduisait l'indolence; ce défaut, qui semble d'abord si léger, entraîne aux plus graves conséquences. Églantine était naturellement sincère, mais elle était encore plus paresseuse; et pour s'épargner la plus petite fatigue, elle avait recours au mensonge, non qu'elle n'en ressentît des remords; mais la paresse finissait par triompher de ses scrupules.

Cependant Églantine commençait à sortir de l'enfance: elle touchait à sa dixième année. Sa mère lui donna de nouveaux maîtres. Fatiguée du piano, et

n'y faisant aucun progrès, Églantine avoua enfin qu'elle avait un dégoût invincible pour cet instrument, et témoigna l'envie d'apprendre la harpe. Doralice lui permit d'abandonner le piano, quoiqu'elle en jouât depuis l'âge de cinq ans, et on lui donna un maître de harpe. En même temps Doralice releva et porta sur son journal une dépense d'environ huit mille francs, pour frais de musique, de cachets, entretien du piano, etc. Églantine n'apprit la harpe qu'une année ; son maître, rebuté de son peu d'application, la quitta. Alors elle essaya de jouer de la guitare avec aussi peu de succès. Enfin la guitare fut abandonnée comme le piano et la harpe.

Églantine avait encore d'autres maîtres. Elle apprenait le dessin, la géographie, l'anglais, l'italien ; elle avait un maître de danse, un maître de chant, un maître d'écriture ; c'était une dépense d'environ mille francs par mois. L'indolente Églantine n'en était pas plus savante, et la dépense qu'elle occasionnait n'avait plus de bornes. Tous les deux ou trois mois, sa musique, ses livres, ses cartes de géographie étaient déchirés, il fallait en acheter d'autres ; elle n'avait aucun soin de sa harpe, et la laissait à l'humidité devant les fenêtres ouvertes ; on était obligé de la remonter presque tous les jours : elle dépensait en cordes de harpe, en crayons, en papiers, quatre fois plus que ne l'aurait fait une personne soigneuse.

Son excessive indolence lui rendait insupportable

toute espèce de sujétion. Elle était si peu soigneuse, qu'en deux ans on avait été forcé de renouveler deux fois les meubles de son appartement; elle se décoiffait sur tous les fauteuils de sa chambre, et ne manquait jamais de laisser tomber à terre toutes ses épingle; ses robes étaient toujours couvertes de taches d'encre ou de cire; elle passait un temps incroyable à sa toilette, car elle ne faisait rien qu'avec une extrême lenteur; en même temps d'une négligence impardonnable dans sa mise; elle regardait sans voir, agissait sans penser, et ne montrait aucune grâce, aucun goût. N'ayant jamais voulu s'assujettir à mettre des gants, elle avait les mains rudes et rouges, elle marchait de la manière la plus désagréable, habituée qu'elle était de porter constamment ses souliers en pantoufles.

Telle était Églantine à seize ans. Doralice s'était plu à lui former une jolie bibliothèque, dans l'espoir qu'elle prendrait du goût pour la lecture. Pour obéir à sa mère, Églantine lisait à sa toilette, et dans l'après-midi; c'est-à-dire qu'elle se bornait à tenir un livre, car elle lisait avec si peu d'attention, qu'il lui était impossible d'acquérir la plus légère instruction; aussi à seize ans était-elle d'une ignorance d'autant plus inexcusable, qu'on n'avait rien épargné pour son éducation; elle n'avait aucune notion d'histoire, de géographie, ni même d'orthographe; elle était également hors d'état de faire un extrait ou d'écrire

une lettre; et quoiqu'elle eût appris dix ans l'arithmétique, il n'y avait guère d'enfants de huit ans qui ne comptassent mieux qu'elle.

Vers ce temps, un jeune homme, nommé le vicomte d'Arzelle, se fit présenter chez Doralice; il avait vingt-trois ans; aussi distingué par son esprit, ses vertus, sa réputation, que par sa naissance, il possédait une belle fortune et des agréments personnels. Il paraissait avoir le plus vif désir de plaire à Doralice et d'obtenir son amitié; il appréciait sa simplicité, sa douceur, son égalité parfaite, et ne se lassait pas d'admirer ses manières, son ton naturel et noble, sa conversation à la fois solide et agréable; il la rencontrait souvent chez une de ses parentes, et lui avait fait plusieurs visites; mais il n'avait point encore vu Églantine.

Enfin un jour Doralice pria le vicomte à souper, et à neuf heures Églantine parut dans le salon: sa mère avait ce jour-là présidé à sa toilette. Églantine n'avait rien de recherché dans sa parure, mais ses cheveux étaient arrangés avec soin, et elle avait mis des gants. Le vicomte l'examina d'abord avec beaucoup d'attention, et la trouva parfaitement belle: un instant après il remarqua qu'elle n'avait point de grâce, et au bout d'un quart d'heure il ne la regarda plus; il oublia même qu'elle fût dans la chambre.

Cependant il continuait d'aller aussi assidûment chez Doralice. Un jour qu'il la trouva seule, il lui

parla avec une confiance qui autorisa Doralice à lui demander s'il songeait à se marier : — Oui, madame, répondit-il ; mais quoique mes parents me laissent absolument la liberté du choix, je sens que je ne me déciderai pas facilement ; l'intérêt ou l'ambition ne me détermineront jamais ; une passion aveugle ne me fera point faire de folies ; je veux me marier, non pour acquérir plus de fortune ou plus de considération, mais pour être plus heureux : ainsi je rechercherai une personne parfaitement élevée, qui joigne les vertus aux talents, qui appartienne à des parents estimables, dignes de mon respect et de mon amitié ; sa mère, par exemple, devra posséder toutes les qualités qui vous distinguent, puisqu'elle sera le mentor et le guide de ma femme.

En ce moment survint une visite qui mit fin à la conversation. Quelques jours après, Doralice apprit que le vicomte d'Arzelle avait chargé un de ses gens de questionner adroitement les domestiques de la maison ; que lui-même s'était adressé directement à plusieurs maîtres d'Églantine, auxquels il avait sans peine fait dire l'exacte vérité ; il sut, à n'en pouvoir douter, qu'Églantine n'avait retiré aucun fruit de l'éducation dispendieuse que lui avait donnée sa mère.

Depuis ce moment le vicomte parut beaucoup moins chez Doralice, et bientôt il cessa entièrement d'y aller. Doralice, certaine qu'il aurait épousé Églantine si elle eût eu moins de défauts, regretta beaucoup pour sa

filles un établissement aussi brillant, et que le seul mérite personnel du vicomte lui aurait fait préférer à tout autre.

Des peines bien plus sensibles étaient réservées à Doralice. Églantine, de plus en plus indolente, lui causait tous les jours de nouveaux chagrins. A dix-sept ans elle avait encore tous les maîtres qu'on quitte ordinairement à quatorze; elle n'avait de goût pour aucune espèce d'occupation. Cependant, comme son cœur était bon et qu'elle aimait sa mère, elle essayait quelquefois de vaincre sa nonchalance; alors on était étonné de l'intelligence et des dispositions qu'elle montrait; le cœur de Doralice se rouvrait à l'espérance et à la joie, mais ce bonheur durait peu; au bout de cinq ou six jours Églantine retombait dans son apathie ordinaire : elle sentait confusément ses torts, et, au lieu de chercher à les réparer, elle se laissait aller au découragement. D'ailleurs, accoutumée à ne jamais réfléchir, elle ne sentait pas toute l'ingratitude qu'il y avait à répondre si mal aux soins de la plus tendre mère; elle se disait seulement : « C'est vrai. J'ai causé beaucoup de dépenses inutiles, mais ces dépenses n'ont pu déranger une fortune considérable comme l'est celle de mon père; au reste, je suis jeune et riche, on dit que je suis belle, je puis bien me passer d'instruction et de talents. » C'est comme si elle eût dit : « Je puis me passer de montrer ma reconnaissance à ma mère; à quoi bon faire

son bonheur, et en même temps être aimable et aimée? » Voilà comme on raisonne quand on est incapable de réflexion.

Églantine, ne cherchant jamais à plaire ni à obtenir l'approbation de ceux qui l'entouraient, ne jouissait d'aucune considération dans la maison de sa mère; les domestiques et les amis de Doralice la regardaient toujours comme un enfant. Elle se montrait si peu obligeante, si singulièrement insipide; elle disait parfois des choses si déplacées, qu'elle était, dans la société, importune et désagréable. Toute contrainte lui paraissait insupportable, et presque tout était contrainte pour elle; les usages reçus dans le monde lui semblaient tyranniques; elle trouvait la politesse gênante, et n'était à son aise qu'avec des personnes subalternes et sans éducation. Loin de rechercher les conseils dont elle avait besoin, elle les fuyait, parce qu'elle sentait qu'elle n'aurait pas le courage de les suivre: aussi, quand Doralice lui représentait les inconvénients de son caractère, elle écoutait sa mère avec plus de dépit que de repentir. Ces conversations étaient toujours suivies d'un embarras et d'une humeur qu'elle ne pouvait ni vaincre ni dissimuler; car, accoutumée à céder lâchement aux impressions qu'elle recevait, n'ayant aucun empire sur elle-même, elle préférait aggraver ses torts que de se donner la peine de chercher les moyens de les réparer.

Églantine, en prenant tant de nouveaux défauts,

n'avait perdu aucun de ceux qu'on lui reprochait dans son enfance. Depuis deux ans, elle recevait pour son entretien une pension aussi forte que si elle eût été mariée : cependant elle était toujours mal mise et faisait des dettes. Enfin elle atteignit sa dix-huitième année, époque heureuse pour elle, car c'était celle où l'on devait congédier tous ses maîtres. Ce jour même, Doralice vint le matin dans la chambre d'Églantine et s'asseyant auprès de sa fille : — Vous avez aujourd'hui dix-huit ans, lui dit-elle : c'est l'âge où l'éducation est ordinairement finie. J'ai fait pour vous jusqu'à ce moment tout ce que je pouvais faire, je vous en apporte la preuve. Voici le journal dont je vous ai parlé si souvent ; il contient le détail de tout ce que vous avez perdu depuis votre enfance, de toutes les dépenses inutiles que vous avez occasionnées ; j'y ai joint les anciens mémoires de votre gouvernante, ceux de votre femme de chambre. Le relevé de ces différentes sommes donne un total de cent trois mille francs... — Est-il possible ? maman, s'écria Églantine. — Et vous croyez bien que je ne fais pas entrer dans ce calcul les dépenses indispensables tant pour votre entretien que pour les maîtres qui ont réussi à vous apprendre quelque chose. Par exemple, vous avez une jolie écriture, vous lisez passablement la musique ; je n'ai point parlé de ces deux maîtres dans mon journal, quoique j'aie été obligée de vous les conserver beaucoup plus long-

temps que je ne l'eusse fait si vous aviez montré plus d'application. J'ai dû mettre au nombre des dépenses en pure perte tout ce qu'ont coûté les maîtres d'instruments, de dessin, de géographie, d'histoire, d'arithmétique, etc., sans oublier la maîtresse qui vous a enseigné à broder pendant deux ans, et l'énorme quantité de soie, de chenille, de satin, de velours, etc., que vous avez dépensée sans avoir jamais rien fait qui puisse être montré... — Mais, repartit Eglantine, cent trois mille francs!... Je ne puis le concevoir. — Je vous ait dit mille fois que les petites dépenses, souvent répétées, deviennent exorbitantes, et par conséquent ruineuses. Un exemple vous en fera juger. Vous avez deux montres : depuis l'âge de huit ans jusqu'à ce moment vous n'avez pas passé de mois sans les envoyer chez l'horloger ou chez le bijoutier, tantôt pour y remettre un ressort, un verre, ou même un cadran neuf, tantôt pour y faire remettre des aiguilles ou des diamants. Il n'y a pas de mois que ces montres n'aient au moins coûté sept ou huit francs d'entretien et même davantage; de manière qu'au bout de dix ans ce seul article se monte à deux mille francs. On doit bien regretter l'argent qu'on a prodigué ainsi, quand on songe à combien d'autres usages on aurait pu l'employer. Cent trois mille francs que vous avez perdus, ma fille, auraient assuré un sort heureux à plus de vingt familles infortunées.

Cette dernière réflexion de Doralice fit couler les larmes d'Eglantine ; elle prit une des mains de sa mère, et la serrant dans les siennes : — Oh ! que je suis coupable ! s'écria-t-elle. Mais, ma chère maman, quoique je sois sans talents, quoique je n'aie pas d'instruction, cependant il me reste les éléments de tout ce qu'on m'a appris... — Sans doute, reprit Doralice, et si vous vouliez vous appliquer, étudier sérieusement, vous pourriez encore regagner une partie de l'argent que vous avez perdu ; mais il faudrait désormais avoir autant de persévérance et d'activité que vous avez montré jusqu'ici d'inconstance et de paresse.

A ces mots, Eglantine soupira et tomba dans la rêverie. — Je sais, continua Doralice, que grâce à votre fortune et à votre figure vous croyez avoir moins besoin de talents et de grâces que beaucoup d'autres personnes ; mais parce qu'on possède les avantages les plus fragiles et les moins estimables, est-ce une raison pour dédaigner ceux qui seuls peuvent procurer des suffrages véritablement flatteurs ? Est-ce la beauté qui fait aimer ? Dépouillez-la des grâces, elle n'aura pas même le don de plaire. Sont-ce les richesses qui rendent heureux ? N'êtes-vous pas consumée d'ennui, toujours mécontente des autres et de vous-même?... D'ailleurs, connaissez-vous l'état des affaires de votre père ? Et s'il se ruine?...
.

Ces derniers mots réveillèrent l'attention d'Eglantine ; elle regarda sa mère avec effroi. Doralice cessa de parler, leva les yeux au ciel, et après quelques moments de silence qu'Eglantine n'osait interrompre, elle se leva, sortit, et laissa sa fille accablée de tristesse et d'inquiétude.

Les alarmes d'Eglantine n'étaient que trop fondées. Mondor, son père, aussi insatiable que Doralice était modérée, n'avait pu se contenter de deux cent mille livres de rente ; il s'était engagé dans des entreprises immenses, et marchait à grands pas vers sa ruine totale. Doralice ne connaissait pas toute l'étendue de son malheur, mais elle en soupçonnait une partie ; et c'est ce qu'elle avait voulu faire entendre à sa fille. Mondor, dans l'espoir de conserver son crédit, tâchait de cacher le mauvais état de ses affaires ; mais bientôt plusieurs banqueroutes de ses associés en découvrirent le désordre affreux. Mondor n'avait pas une âme faite pour supporter l'adversité ; il tomba malade, et les soins de Doralice et d'Eglantine ne purent lui conserver la vie ; il expira en maudissant l'ambition et la cupidité, funestes causes de sa ruine et de sa mort.

Doralice s'occupa du soin de satisfaire tous ses créanciers. La fortune entière de Mondor n'y put suffire : Doralice possédait une terre de quinze mille livres de rente, sur laquelle les créanciers n'avaient aucun droit ; mais, afin de compléter la somme

nécessaire pour payer les dettes de son mari, elle abandonna pour six années les revenus de cette terre, le seul bien qui lui restât. Églantine sacrifia au même usage tous les diamants qu'elle tenait de sa mère.

Ces arrangements faits, il ne restait à Doralice, pour vivre pendant six ans, que ses bijoux et quelque argenterie : elle les vendit et en eut vingt mille francs. — Il faut, dit Doralice à sa fille, que nous allions habiter un pays où l'on puisse vivre pendant six ans avec la somme qui nous reste; mon intention est de m'établir en Suisse jusqu'au moment où je recouvrerai la terre dont j'ai cédé les revenus. — O ma mère, s'écria douloureusement Églantine, vingt mille francs! voilà tout ce qui vous reste!... Quels remords pour moi, quand je me rappelle tout ce que je vous ai coûté!... — N'y pense plus, interrompit Doralice en l'embrassant. Si j'eusse prévu les malheurs que le sort nous réservait, tu n'aurais jamais eu connaissance de ce journal; je l'ai brûlé, et tout ce qu'il contenait est pour jamais effacé de ma mémoire. — Ah! reprit Églantine en tombant aux pieds de sa mère, j'éprouve un repentir trop vrai pour oublier jamais ces fautes que vous me pardonnez avec tant de générosité!... Le désir et l'espoir de les réparer et de faire votre bonheur peuvent seuls maintenant m'attacher à la vie.. O maman, je le sais, une fille digne de vous pourrait vous consoler

de vos malheurs : eh bien ! je me corrigerai, j'acquerrai les vertus qui me manquent. Il vous faut une amie : je deviendrai la vôtre ; et pour obtenir un titre si cher, il n'est rien que je ne tente.

Comment vous peindre l'émotion de Doralice contemplant avec ravissement Églantine à ses genoux et baignée de larmes ? Elle la releva, et la pressant contre son sein : — Tu me fais éprouver dans cet instant, dit-elle, tout ce que le cœur d'une mère peut ressentir de joie ; va, ne gémis plus sur mon sort.

En prononçant ces paroles, Doralice avait peine à retenir ses larmes, les plus douces qu'elle eût jamais versées. Le soir même qui suivit cet entretien, Églantine se plaignit d'un violent mal de tête. Le lendemain, on lui trouva de la fièvre ; Doralice envoya chercher un médecin ; après avoir attentivement examiné la malade, le docteur déclara qu'elle avait tous les symptômes qui précèdent la petite vérole : il ne se trompait pas : cette maladie se manifesta de la manière la plus inquiétante ; le médecin ne cacha point à Doralice que la petite vérole était confluente et de la plus mauvaise espèce. Doralice, malgré les conseils du médecin, ne quitta plus le chevet d'Églantine. En proie au plus affreux délire, Églantine recevait les soins de sa mère sans la reconnaître ; elle était dans ses bras et l'appelait en s'écriant douloureusement : — Ma mère m'abandonne !.. Je l'ai mérité !... Je ne l'ai pas rendue heureuse !... Je meurs

sans recevoir sa bénédiction!... O mon Dieu! pardonnez-moi...

Ces tristes plaintes, entrecoupées de soupirs et de sanglots, perçaient l'âme de Doralice : en vain elle répondait à sa fille, en vain elle la baignait de ses larmes; Églantine ne l'entendait pas. La maladie fit de rapides progrès, elle se porta surtout au visage d'Églantine, et, couvrant ses yeux d'une croûte épaisse, la priva totalement de la lumière. Ce nouvel accident, assez ordinaire dans la petite vérole, n'inquiéta pas d'abord; mais bientôt le médecin en fut vivement alarmé; il ne dissimula pas à Doralice ses craintes qu'Églantine ne perdît la vue.

Madame de Clémire en était là de son récit, quand la baronne, regardant à sa montre, se leva, et donna le signal de la retraite; vainement on demanda une prolongation de veillée, il fallut s'aller coucher. Le lendemain madame de Clémire reprit l'histoire d'Églantine en ces termes :

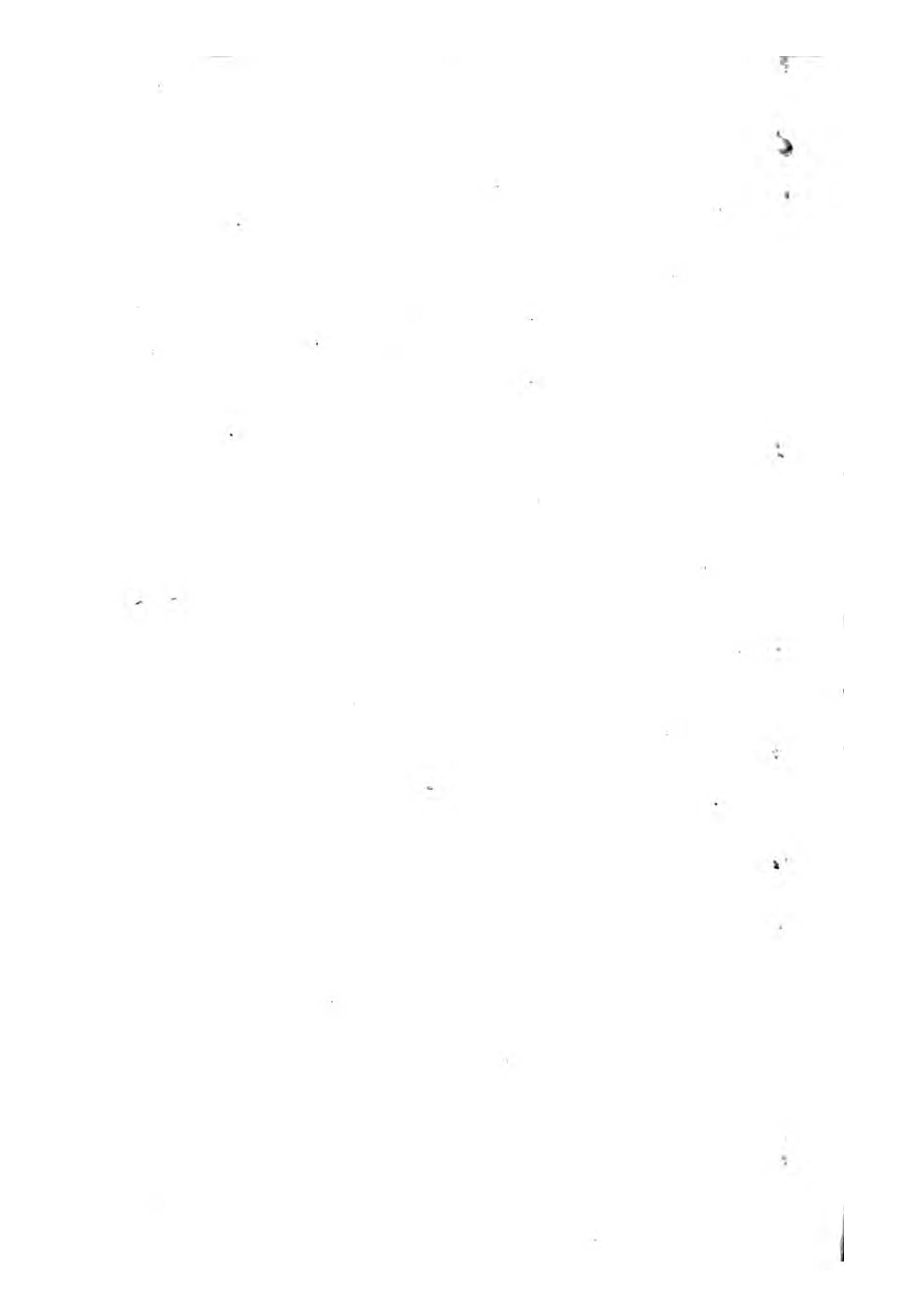
Doralice était restée trois jours et trois nuits auprès de sa fille, et n'avait voulu confier à personne les soins incessants que réclamait sa position désespérée. Le quatrième jour le médecin constata un mieux sensible dans l'état de la malade, et déclara qu'elle était hors de danger. En effet, Églantine ne tarda pas à rouvrir les yeux; reconnaissant le visage chéri de la plus tendre des mères : — Juste ciel! s'écria-t-elle, je vous revois, ma mère!...

ÉGLANTINE



Tome 1, p. 168.

Juste ciel! s'écria-t-elle, je vous revois, ma mère!...



Ses sanglots lui coupèrent la parole, et se jetant sur le sein de Doralice, elle ne put d'abord exprimer les transports passionnés de sa reconnaissance que par des larmes... Le médecin lui confirma qu'elle devait à Doralice seule tous les secours qu'elle avait reçus. — O ma mère ! dit Églantine, combien la vie me devient chère !... qu'il me serait douloureux de la perdre avant de vous avoir témoigné ma tendresse et ma reconnaissance !... Je ne veux vivre que pour faire votre bonheur, car je ne puis être heureuse que par vous...

Églantine parlait avec tant de feu, que le médecin, craignant pour elle l'effet d'une émotion si violente, l'interrompit, et fit cesser une conversation qui aurait pu redoubler sa fièvre.

Depuis ce jour la maladie ne donna plus d'inquiétude ; mais le médecin déclara qu'elle laisserait des traces fâcheuses. En effet, Églantine perdit sa beauté ; quoiqu'elle ne fût pas excessivement marquée de la petite vérole, elle était à peine reconnaissable ; ses beaux cheveux étaient tombés, et elle n'avait plus cet éclat brillant qui la rendait si remarquable. Sachant combien elle était changée, Églantine n'éprouvait aucun empressement de se regarder dans un miroir ; cependant, lorsqu'elle se leva pour la première fois, elle ne put éviter de se voir ; sa mère lui donna le bras, et en la conduisant vers une chaise longue, elle la fit passer devant une glace. Églantine, en jetant

les yeux sur la glace, ne put s'empêcher de tressaillir : — Est-ce là, dit-elle, cette figure qu'on admirait tant il y a trois semaines ! — Quels seraient vos regrets, reprit Doralice, si vous aviez eu la folie d'attacher un grand prix à cette beauté passagère qu'un instant peut enlever, et qu'il faut s'attendre à perdre dans le court espace de quelques années !...

— Maman, interrompit Caroline, je crois que Doralice exagérait un peu, afin de consoler Églantine ; car on peut, en perdant la jeunesse, conserver la beauté... — Non. La beauté ne peut exister sans la jeunesse. — Mais cependant madame de Palmis, que tout le monde trouve si jolie, n'est plus jeune, elle a, dit-on, trente-six ans. — Aussi n'est-elle plus jolie ; on voit seulement qu'elle a dû l'être. Il est vrai qu'on lui répète tous les jours qu'elle a l'air d'avoir dix-huit ans... Lorsqu'elle avait cet âge, beaucoup de femmes critiquaient sa figure ; maintenant toutes s'accordent à la louer précisément parce qu'elles ne la trouvent plus ce qu'elle était. Les jeunes personnes savent bien que l'on préfère toujours les agréments de la jeunesse à la régularité, quelque parfaite qu'elle soit, d'un visage de trente-six ans ; et les femmes qui approchent de quarante ans ne manquent pas de préférer la beauté de trente-six ans à la beauté de vingt. Voilà pourquoi tant de gens soutiennent que madame de Palmis est plus belle que la comtesse Rosalie. L'une, à son déclin, ne cause plus d'ombrage ;

l'autre, à son aurore, excite l'envie de toutes les femmes assez frivoles pour regarder la beauté comme le plus précieux de tous les avantages. Pour moi je n'ai jamais vu de femme qui à trente ans fût aussi jolie qu'à dix-huit, et véritablement belle sans le secours de l'art, c'est-à-dire sans parure, ou sans l'illusion des lumières. — Allons, maman, dit Caroline, je le vois bien à présent, Doralice n'exagérait pas, et elle avait bien raison de dire qu'il faudrait être insensé pour attacher quelque prix à un avantage si frivole et dont on jouit si peu de temps. Mais ayez la bonté, chère maman, de reprendre l'intéressante histoire. Je suis sûre qu'Églantine est à présent corrigée pour toujours, et qu'elle va faire le bonheur de sa mère. — Vous allez en juger, reprit madame de Clémire.

Églantine, éclairée par le malheur, et pénétrée de reconnaissance, sut vaincre tous ses défauts; elle devint aussi raisonnable, aussi active, aussi digne d'être aimée, qu'elle avait été jusque-là indolente, paresseuse, inconstante et légère.

Aussitôt que sa santé fut entièrement rétablie, Doralice partit avec elle pour la Suisse. Les deux voyageuses se rendirent d'abord à Lyon, et prirent ensuite la route de Genève; elles passèrent auprès du fort de l'Écluse (entre Châtillon et Coulonges), remarquable par sa situation pittoresque. Elles s'arrêtèrent à Bellegarde pour y visiter ce que les gens du pays appellent *la perdition du Rhône*. Rien de

plus curieux, en effet, que de voir le Rhône se perdre sous d'énormes rochers, dans de vastes gouffres, et reparaitre ensuite en se précipitant en cascades sur d'autres rochers. Ce lieu environné de montagnes, de précipices profonds, de rochers couverts de mousse et de verdure, suffirait seul pour dégoûter à jamais de ces froids jardins à l'anglaise où l'on a voulu follement imiter de semblables effets. Après avoir passé quelques jours à Genève, Doralice parcourut les délicieuses rives du lac, dans l'intention de chercher une maison où elle pût s'établir; elle prit enfin la résolution de se fixer à Morges, jolie ville entre Genève et Lausanne, sur le bord du lac et dans une situation ravissante.

Doralice loua une petite maison dans cet agréable séjour; les fenêtres du salon donnaient d'un côté sur des campagnes riantes et fertiles, et de l'autre elles laissaient voir le lac de Genève, et par de là les immenses montagnes chargées de glace qui le bornent. On ne saurait se faire une idée de ces montagnes; elles offrent mille aspects différents dans un même jour, par l'effet de divers accidents de lumière qui s'y succèdent. Au lever de l'aurore, leur sommité et leurs rochers sont couleur de rose, et les monceaux de glace qui les couvrent ressemblent à des nuages transparents. Quand le soleil devient plus vif, les montagnes prennent des couleurs plus foncées, et paraissent successivement gris de lin, violettes et

bleu-brun. Au coucher du soleil, elles se dorent ; on croit voir d'énormes masses de topazes, et les yeux sont éblouis de l'éclat brillant de leurs couleurs. Le lac de Genève présente des variétés aussi piquantes. Lorsqu'il est tranquille, son onde pure et limpide réfléchit la couleur des cieux ; mais lorsqu'il est agité, il ressemble à la mer, il en reproduit le bruit imposant, et en a la majesté. Tour à tour tumultueux et paisible, il charme, il étonne les yeux par des spectacles toujours nouveaux.

Églantine ne pouvait se lasser de cette vue enchantée. — Que tout ce que j'ai admiré jusqu'ici, disait-elle, me paraîtrait insipide à présent ! Avec quelle indifférence je reverrai les environs de Paris, ces plaines monotones et ces jardins si vantés ! Me voilà brouillée pour toujours avec les rivières factices, les petits rochers et les petites montagnes. — Si vous aviez fait le voyage d'Italie, ajouta Doralice, vous n'aimeriez pas davantage *les petites ruines*. — Il me semble que les poètes et les peintres ne devraient décrire les beautés de la nature ni faire des paysages sans avoir visité l'Italie et la Suisse. — Je suis de votre avis. Louis Bakhuisen, fameux peintre hollandais¹, s'exposait sur la mer lorsqu'elle était agitée par de violentes tempêtes, afin de mieux observer le mouvement des vagues, le choc et les débris des vais-

¹ Mort en 1709.

seaux échoués contre les écueils, les efforts et le trouble des matelots épouvantés. Rugendas ¹, peintre de batailles, assista au bombardement, à la prise et au pillage d'Augsbourg. Plusieurs fois il brava la mort, afin de considérer à loisir les effets des boulets et des bombes, et toutes les horreurs d'un assaut. On l'a vu, au milieu du carnage, exécuter des dessins avec autant de soin que s'ils eussent été faits dans son cabinet. Vander-Meulen ² suivit Louis XIV dans toutes ses conquêtes, dessinant les villes fortifiées et leurs environs, les campements, les haltes et les escarmouches, afin d'en composer les tableaux qui reproduisent avec tant de vérité les hauts faits de ce prince. Quel courage n'inspire pas le noble désir de se distinguer ! Mais quand on préfère à la vraie gloire des petits succès du moment, on n'a besoin ni d'instruction ni de grands talents. On reste chez soi, on intrigue, on cabale, on se fait un parti, on peint ou l'on écrit sans chaleur et sans vérité, et par conséquent sans génie, mais on est loué deux jours. Au reste, il y a beaucoup de gens qui se rendent justice, en ne poussant pas plus loin leur ambition.

Églantine écoutait sa mère avec un plaisir qu'elle n'avait jamais éprouvé. Autrefois insensible aux charmes si doux de la conversation, son indolence et sa distraction l'empêchaient d'y prendre part ; mais

¹ Mort en 1742.

² Mort à Paris, en 1690.

ses malheurs avaient produit en elle une révolution aussi subite qu'étonnante. Son caractère était tout à fait changé; elle réfléchissait, sentait vivement, et goûtait une satisfaction inexprimable à s'entretenir avec sa mère. D'ailleurs, voulant dédommager Doralice de tous les chagrins qu'elle lui avait causés par son indolence, elle s'occupait avec une activité qui la fatigua d'abord; mais cette activité cessa bientôt de lui paraître pénible. La lecture, la musique et le dessin remplissaient tous ses moments. Comme elle se donnait tout entière à l'étude, le travail, loin de l'ennuyer, l'amusait et l'attachait. Dans les commencements elle n'avait été guidée que par le désir de rendre sa mère heureuse et de lui prouver sa reconnaissance; mais charmée et surprise elle-même de la rapidité de ses progrès, elle ne tarda pas à étudier pour son propre plaisir; et à force d'ardeur, de patience et d'application, elle parvint à regagner tout le temps perdu. Elle acquit des connaissances solides et des talents supérieurs; l'agréable séjour qu'elle habitait lui devenait tous les jours plus cher.

Comme deux personnes peuvent vivre, à Morges, dans l'aisance avec trois mille francs par an, Doralice ne s'apercevait pas de la perte de sa fortune; elle occupait une maison commode. De son cabinet de travail elle découvrait le lac et les montagnes, et trouvait que cette vue valait bien celle de la Seine et des boulevards. Elle faisait beaucoup meilleure chère

que dans le temps de son opulence; de bons fruits, du gibier, le laitage délicieux de la Suisse, l'excellent poisson du lac de Genève, ne lui laissaient rien à désirer. Morges, ses environs, et Lausanne, lui offraient de plus toutes les ressources de société qu'on peut souhaiter.

Dans cet heureux pays, que le luxe n'a point encore corrompu, on trouve toute la simplicité des mœurs les plus pures, et les femmes y sont également aimables, instruites et vertueuses.

Doralice et sa fille allaient souvent à Lausanne; elles y firent la connaissance d'une jeune veuve nommée Isabelle, qui joignait à tous les charmes extérieurs mille talents agréables, un esprit fin, et les qualités les plus attachantes. Elle devint l'amie de Doralice et d'Églantine, et les suivait souvent à Morges, ou dans les courses qu'elles faisaient aux environs de Genève. Tantôt elles s'engageaient toutes les trois dans de longues promenades sur le lac; tantôt on rassemblait à Morges une société choisie de douze à quinze personnes, et l'on faisait de la musique; ou bien l'on improvisait un bal champêtre sous une feuillée décorée de guirlandes de fleurs naturelles. Églantine, par ses agréments, sa gaieté et ses talents, faisait le principal ornement de ces petites fêtes. Elle n'était plus belle, mais elle plaisait mille fois plus que dans le temps où l'on admirait la régularité de ses traits et l'éclat de son teint. Elle avait conservé une

taille élancée, et se faisait remarquer par sa grâce et son maintien. Elle n'était plus mise avec magnificence, mais avec goût. On la regardait sans la distinguer ; mais plus on la regardait, plus on aimait sa figure. Son visage avait pris de l'expression. Elle n'avait plus, il est vrai, la beauté qui attire tous les yeux ; mais, ce qui est préférable, elle possédait le charme qui les fixe.

Il y avait plus de dix-huit mois que Doralice habitait Morges, sans qu'elle eût pu se résoudre à s'en éloigner et à visiter la Suisse, comme elle en avait toujours eu le projet. Cependant, voulant faire connaître à sa fille cet intéressant pays, elle se décida enfin à quitter pour quelque temps sa petite maison et l'aimable Isabelle. Elle partit avec Églantine sur la fin de juin, et se rendit d'abord à Berne, ville charmante par sa régularité et la beauté de sa situation. Les rues en sont extrêmement larges et coupées par le milieu par un petit ruisseau d'une eau limpide. De chaque côté de belles arcades forment des galeries couvertes, pavées en larges pierres de taille ; le fond de ces arcades, si commodes pour les gens de pied, est occupé par de jolies boutiques. Les promenades de Berne sont ravissantes ; la terrasse surtout, située sur l'Aar, offre une vue admirable.

Doralice passa quelques jours à Berne ; et après avoir visité Indelbank, village où l'on voit de remarquables tombeaux, elle partit de Berne, et dirigea sa

route vers les fameuses glaciers de Grindelwald , à vingt lieues de Berne.

De toutes les glaciers qui se trouvent dans les Alpes, la plus curieuse est celle de Grindelwald, auprès d'un village qui porte son nom. Le sommet de la montagne est occupé par un immense réservoir d'eau glacée. La roche qui sert de bassin à ce lac est de marbre noir veiné de blanc; la partie qui descend en pente est d'un beau marbre varié. Les eaux superflues du lac et des glaçons qui sont à la surface, obligées de s'écouler et de rouler successivement sur un plan incliné, forment ce qu'on appelle particulièrement *les glaciers*, c'est-à-dire cet assemblage de glaces en pyramides qui tapissent toute la pente de la montagne. Rien de comparable à la beauté de ce magnifique amphithéâtre, couvert de tours ou d'obélisques de cristal et s'élevant à plus de trente ou quarante pieds de hauteur. Ce spectacle est éblouissant, et surtout lorsqu'en été le soleil darde ses rayons sur ses groupes de pyramides glacées. Alors toute la glacier commence à fumer et à jeter un éclat que les yeux ont peine à soutenir. Le vallon est bordé des deux côtés par deux montagnes couvertes de verdure et d'une forêt de sapins.

Doralice et sa fille, après avoir admiré Grindelwald, continuèrent leur voyage dans l'intérieur de la Suisse, et se rendirent à Zurich, où elles virent Gessner, ce grand poète qui a dû son beau talent à la sensibilité

de son âme et à la pureté de ses mœurs. Où aurait-il pu écrire ailleurs qu'en Suisse ces idylles charmantes où la vertu se montre sous des traits si touchants, sous une forme si séduisante ? Pourquoi ses ouvrages, d'un genre si simple, ont-ils tant de charmes ? Pourquoi sont-ils traduits dans toutes les langues ? C'est que l'auteur a senti tout ce qu'il exprime, c'est qu'il a vu tout ce qu'il peint. Il accompagna Doralice dans presque toutes ses promenades. En parcourant les bords enchantés du lac de Zurich, de la Sil, de la Limmat, Gessner montrait à Doralice les lieux charmants qu'il avait dessinés¹ ou décrits dans ses vers. Doralice admira surtout le bocage de pampres où il composa la délicieuse idylle de *Mirtyle*.

Doralice et Églantine passèrent huit jours avec Gessner ; elles le contemplèrent au milieu de sa famille, de ses occupations, et elles virent toujours en lui un sage heureux, un vrai philosophe, et un digne peintre de la nature.

Après une absence de deux mois, Doralice et sa fille se retrouvèrent avec joie dans leur petite maison de Morges. Isabelle vint embellir leur retraite en passant avec elles une partie de l'hiver. Le printemps ramena les plaisirs, les fêtes champêtres et les longues promenades. Il y avait deux ans que Doralice avait quitté Paris : Églantine touchait à sa vingtième

¹ Gessner dessinait aussi bien qu'il écrivait.

annéc ; elle faisait les délices de sa mère, et ne connaissait le bonheur que depuis qu'elle habitait Morges.

Un soir qu'Églantine et Doralice se promenaient sur les bords du lac, elles rencontrèrent un jeune homme vêtu de noir, qui marchait lentement et paraissait plongé dans la plus triste rêverie. En passant à côté de Doralice, il leva les yeux, et fit un mouvement de surprise.... Doralice reconnut aussitôt le vicomte d'Arzelle. Après les compliments d'usage, le vicomte lui apprit qu'il venait de perdre le meilleur des pères ; que, depuis cette perte, le séjour de Paris lui étant devenu odieux, il avait pris la résolution de voyager ; qu'il comptait passer deux mois en Suisse, et partir ensuite pour l'Italie. Comme la nuit s'approchait, Doralice reprit le chemin de sa maison. Le vicomte demanda la permission de l'accompagner, et lui offrit son bras. Dans ce moment, il se ressouvint que Doralice avait une fille, et il s'aperçut qu'elle était avec elle. Il lui adressa la parole, mais l'obscurité ne lui permettait pas de distinguer ses traits. On arriva à la porte de la petite maison.

— Quoi ! madame, dit le vicomte, c'est ici votre demeure ? et songeant à l'immense fortune dont jouissait jadis Doralice, au digne usage qu'elle en faisait, il se rappela qu'elle l'avait employée tout entière à payer les dettes de son mari. On fit entrer le vicomte dans un petit salon orné de jolis dessins et meublé avec goût. — Ce cabinet n'est-il pas délicieux ? de-

manda Doralice ; tout ce qu'il renferme est l'ouvrage d'Églantine : c'est elle qui a brodé ce meuble, dessiné ces paysages...

Le vicomte ne put s'empêcher de montrer une surprise qui ressemblait à de l'incrédulité : il jeta les yeux sur Églantine, et fut frappé du changement de sa figure. Églantine sourit, et la rougeur anima son visage ; le vicomte avait d'abord considéré Églantine avec curiosité ; il commença à la contempler avec intérêt, et ne put s'empêcher d'admirer la noblesse de son maintien, l'expression de sa physionomie, estimant les grâces qu'elle avait acquises mille fois au-dessus de l'éclat et de la froide régularité qu'elle avait perdus. Sa conversation le surprit bien davantage encore : en l'écoutant, il avait peine à se persuader qu'elle fût cette même personne autrefois si indolente et si peu aimable : il ne pouvait concevoir que trois années eussent pu produire un aussi notable changement. En quittant Doralice, il lui demanda avec empressement la permission de revenir renouveler ses visites ; et dès le lendemain il vint passer une partie de la journée avec elle. On faisait ce jour-là de la musique ; Églantine chanta et joua de la harpe. Le vicomte croyait rêver, il avait peine à croire que cette jeune personne si accomplie fût cette même Églantine si bornée et si ignorante, qu'il n'avait pas voulu épouser, malgré sa fortune et sa beauté.

Le vicomte habitait Lausanne, il n'y entendait par-

ler que d'Églantine ; elle avait gagné tous les cœurs par ses agréments, son esprit, et surtout par sa douceur, sa parfaite égalité, et sa vive tendresse pour sa mère. Isabelle ne cessait de faire l'éloge d'Églantine avec toute la chaleur de l'amitié ; aussi le vicomte préférerait-il à toute autre la société d'Isabelle. Cependant il y avait plus de deux mois qu'il était en Suisse, et il ne parlait plus de l'Italie. Il consacrait à Doralice tout le temps qu'elle lui permettait de passer chez elle. Timide et réservé avec Églantine, à peine osait-il lui parler ; mais il l'écoutait et l'observait avec une attention dont rien ne pouvait le distraire ; et il témoignait à Doralice tout le respect, toute l'affection du fils le plus affectueux. Il passa encore un mois à Lausanne. Enfin connaissant parfaitement Églantine et par sa réputation et par l'étude qu'il avait faite de son caractère, il cessa de dissimuler des sentiments que la raison même approuvait. Il ouvrit son cœur à Doralice, et lui demanda la main d'Églantine. — Vous la méritez, répondit Doralice ; vous avez refusé ma fille alors qu'elle était belle et riche, vous me la demandez lorsqu'elle a perdu sa beauté et sa fortune. Les grâces, les talents et la vertu pouvaient seuls vous inspirer un attachement véritable. On doit compter sur la durée d'un semblable sentiment. Cependant, comme il est possible de s'abuser soi-même, j'exige que vous fassiez encore de sérieuses réflexions sur un engagement qui doit fixer votre sort et celui de ma

filles. Partez, voyagez six mois. Au bout de ce temps, si vous êtes dans les mêmes dispositions, revenez, Églantine est à vous.

A ces mots, le vicomte se jeta aux pieds de Doralice, et la conjura de ne point retarder son bonheur. Mais Doralice, inébranlable, ne se laissa toucher ni par ses prières ni par ses protestations; et le vicomte au désespoir fut obligé de partir le lendemain. Ne pouvant s'arracher du pays qu'habitait Églantine, il erra dans la Suisse, et y passa tout le temps de son exil. Les six mois expirés, il accourut à Morges. Quand il arriva, Doralice était seule dans son cabinet avec sa fille. Tout à coup la porte s'ouvre; le vicomte paraît: il se précipite aux genoux de Doralice. Pour la première fois, il parle de ses sentiments devant Églantine: il demande sa main, et proteste de ne jamais se séparer de Doralice. Églantine déclare que ce n'est qu'à cette condition qu'elle peut se résoudre à changer un sort qui remplissait tous les désirs de son cœur; et le vicomte assure Églantine qu'un sentiment si naturel la rend encore plus chère à ses yeux.

Le soir même de cette conversation, Doralice, la plus heureuse des mères, signa le contrat de mariage de sa fille; et trois jours après, le vicomte, au comble de ses vœux, épousa l'aimable Églantine.

— Ah! maman, dit Caroline, voilà une jolie histoire. Allons, je vous promets de ne plus perdre de mouchoirs, de gants, de ne plus jeter mon goûter

dans le jardin ; je vous promets d'être bien soigneuse, bien appliquée, afin de ne pas être à dix-sept ans maussade et imbécile, et surtout de ne pas vous causer de chagrin. — Et si, par la suite, ajouta madame de Clémire, on vous trouve belle, rappelez-vous encore, mon enfant, l'histoire d'Églantine. La beauté n'attire que de vains compliments ; les grâces, unies aux qualités du cœur et de l'esprit, ont seules le droit d'obtenir des succès flatteurs et d'inspirer des sentiments solides.

Ici finit la dixième veillée ; madame de Clémire, en se séparant de ses enfants, leur promit de les mener dîner le lendemain chez M. de la Palinière. — Chez lui vous verrez, ajouta-t-elle, de belles médailles ; car M. de la Palinière, malgré sa perruque ronde et noire et son air distrait, est rempli d'esprit et d'instruction. — Maman, qu'est-ce que c'est que des médailles ? — Je vous expliquerai cela demain à déjeuner.

Le lendemain matin les enfants renouvelèrent leurs questions au sujet des médailles ; sachant qu'ils entreraient dans le cabinet de M. de la Palinière, ils désiraient du moins avoir une idée superficielle de ce qu'ils devaient y voir. Madame de Clémire leur lut un extrait de la *Science des Médailles*. Et comme dans cet extrait il était souvent question d'*emblèmes* et de *devises*, les enfants demandèrent l'explication de ces mots. — On entend par *devise*, répondit madame de

Clémire, ou si vous l'aimez mieux par *emblème*, car ces mots ont à peu près le même sens, un symbole exprimant le caractère ou les goûts de la personne qui en a fait le choix. Par exemple, madame de M..., que vous connaissez, est une personne simple, modeste; elle aime peu le grand monde, ne désire plaire qu'à ses amis, et ne montre les agréments de son esprit que dans le cercle choisi d'une société intime. Aussi a-t-elle pour devise une violette à moitié cachée sous l'herbe; et pour *âme*¹, ces mots : *Il faut me chercher*. — Ah! dit César, elle est fort jolie, cette devise. — Voyons, reprit madame de Clémire, si vous comprendrez aussi bien celle-ci. Un grand homme a pris pour devise un bouquet de lis et de roses, avec ces mots : *Tout pour eux et pour elles*. Qu'est-ce que cela signifie? — J'en comprends bien la moitié, répondit César. Les lis sont l'emblème du roi et de la patrie; mais les roses... — Eh bien! les roses, interrompit Pulchérie, sont les femmes; je le parierais. — Ce n'est pas mal deviné pour votre âge, dit madame de Clémire, s'il est vrai que votre mémoire ne vous ait pas aidée à votre insu, et que je n'aie jamais parlé de cette devise devant vous. Mais enfin, puisqu'entre vous deux vous venez de l'expliquer entièrement, vous devez en sentir toute la finesse.

¹ Dans une devise, on appelle l'objet qu'elle représente, *le corps*, et les paroles qui entourent cet objet, *l'âme*.

— Oui, maman... Cependant il me semble que *tout pour les femmes*, comme *tout pour le roi*, c'est trop dire. Pour sa mère, ses sœurs, sa femme, à la bonne heure; mais pour toutes les femmes en général, je trouve là de l'exagération. — Cette espèce d'exagération s'appelle *de la galanterie*; on ne la donne pas pour la vérité : par conséquent elle ne peut être ridicule, d'autant plus que l'usage l'autorise. Mais, pour revenir à cette devise, elle joint au mérite de la précision celui d'être également fine et délicate. — Maman, en quoi est-elle fine? — En ce qu'elle est claire, s'entend facilement, et cependant ne s'explique qu'à demi. — Comment cela? — Elle dit seulement : *Tout pour eux et pour elles*; et si elle s'expliquait entièrement, elle dirait : Il n'y a rien qu'on ne puisse faire, point de périls qu'on ne puisse braver pour servir son roi et sa patrie, et mériter les suffrages des grâces et de la beauté. — Cette devise eût été un peu longue. J'aime mieux : *Tout pour eux et pour elles*. — Vous avez raison; s'expliquer d'une manière aussi diffuse, c'est être lourd et pesant; voilà le contraire de la finesse. — Maman, ne peut-on pas, à force de finesse, devenir obscur? — Dès qu'on est obscur, on n'est plus fin; on devient ce qu'on appelle *entortillé*, *alambiqué*, c'est-à-dire qu'on est dépourvu de raison et de goût. Toute pensée qui manque de justesse et de clarté n'a qu'un faux air de finesse, et ne peut plaire qu'aux esprits superficiels.

On vint avertir madame de Clémire que ses chevaux étaient attelés. César fit ses adieux au petit Augustin, qui s'attendrit en le voyant partir, car il commençait à s'attacher sincèrement à lui; César, de son côté, aimait tendrement Augustin, et se plaisait, dans ses moments de récréation, à lui répéter une partie des leçons qu'il recevait de son précepteur. Quand la famille fut en voiture, César fit l'éloge d'Augustin, et vanta avec chaleur sa bonté, son application et le désir qu'il montrait de s'instruire. — J'espère, dit la baronne, que vous trouverez toujours un grand plaisir à l'associer à vos études qu'en même temps ses bonnes qualités vous donneront de l'émulation, et que vous tâcherez de devenir attentif, réfléchi, appliqué comme lui : sans cela, il pourrait bien ressembler un jour au cardinal d'Ossat... — Ma bonne maman, voulez-vous bien me la dire, cette histoire ? — Volontiers.

Arnauld d'Ossat, né à Cassagnabère, petit village auprès d'Auch, de parents pauvres, se trouva sans parents et sans fortune à l'âge de neuf ans; il fut élevé avec le fils du seigneur du village, et le devança si fort dans le cours de ses études, qu'il devint par la suite son précepteur. — Ah ! j'espère qu'Augustin ne deviendra pas le mien. Mais, maman, ce même d'Ossat a été cardinal ? — Oui. Ayant fait son droit sous Cujas, fameux jurisconsulte, il suivit le barreau de Paris avec distinction ; les protecteurs qu'il s'ac-

quit par son mérite lui procurèrent une charge honorable dans la magistrature. Paul de Foix, archevêque de Toulouse, nommé par Henri III à l'ambassade de Rome, choisit d'Ossat pour secrétaire de son ambassade; après la mort de l'archevêque, d'Ossat fut chargé en chef des affaires de France; Henri le Grand dut à ses soins son absolution et sa réconciliation avec la cour de Rome; les services importants de d'Ossat furent récompensés par le chapeau de cardinal: il mourut à Rome, en 1604, âgé de soixante-sept ans. Nous avons de lui un grand nombre de lettres très estimées.

— Vous voyez, mes enfants, quelle fortune le mérite et les talents peuvent procurer, quel éclat ils peuvent répandre sur la vie; mais, pour faire un chemin aussi brillant, les talents ne suffisent pas; il faut encore être vertueux. — Oui, je vois bien, ma bonne maman, si l'on veut réussir et devenir heureux, il faut tâcher d'être vertueux et de s'instruire. Cependant, maman, il y a eu de malhonnêtes gens qui ont fait de grandes fortunes. — C'est vrai, mais ils n'en jouissaient pas, car un bien mal acquis est toujours possédé avec inquiétude; on craint justement de le perdre, et cette crainte corrompt tout; les talents sans la vertu peuvent conduire à la fortune, mais cette fortune est éphémère, et ne produit jamais de gloire solide.

Les enfants trouvèrent ces réflexions très justes,

et tout en causant ainsi on arriva au château de M. de la Palinière. Après le dîner, on leur montra une belle suite de médailles, quelques tableaux précieux de l'école d'Italie, une jolie collection d'estampes, et la journée passa comme un songe.

M. de la Palinière avait beaucoup d'esprit et d'instruction ; au premier abord on était frappé de la singularité de sa figure et de ses distractions, mais il gagnait infiniment à être connu ; il avait en même temps de l'originalité et du naturel, une conversation intéressante. Il conjura avec tant d'instances la baronne et madame de Clémire de passer quelques jours chez lui, qu'elles y consentirent ; il en profita pour leur conter plusieurs particularités de sa vie ; et comme les deux dames y trouvèrent beaucoup d'intérêt, elles témoignèrent leurs regrets que leurs enfants ne fussent pas présents. M. de la Palinière, qui, d'ailleurs, avait entendu parler des *veillées*, leur offrit alors de conter aux enfants son histoire entière, si elles consentaient à rester deux jours de plus chez lui. Cette proposition fut acceptée : M. de la Palinière promit de fournir au moins deux ou trois veillées. En attendant la première, Pulchérie questionna sa mère, et lui demanda si l'histoire de M. de la Palinière était gaie ou triste. — Mais, répondit madame de Clémire, M. de la Palinière a eu des passions très vives. — Il n'a donc pas été heureux ? reprit Pulchérie. — Vous en jugerez. — Eh ! quelles passions

a-t-il eues? — Il a été amoureux et jaloux. — Bon! cela me paraît drôle : pourtant je ne sais pas trop ce que c'est que l'amour. — On est convenu d'appeler *amour* tout sentiment vif; par exemple, la tendresse d'une mère pour son enfant : on dit *amour maternel*. — On doit donc aussi dire *amour filial*?

Cette question valut à Pulchérie deux tendres baisers; ensuite madame de Clémire reprenant le fil de la conversation : — Ainsi, dit-elle, on entend par *amour* une véritable et vive affection, plus tendre que l'amitié ordinaire, telle que l'*amour maternel*, l'*amour filial*. — J'entends, maman et quand on dit seulement l'*amour*, sans rien ajouter après? — On veut parler de l'affection d'un homme pour une femme; mais en même temps on n'emploie guère cette expression que pour désigner une affection déraisonnable et folle. — Comment! un homme ne peut pas aimer raisonnablement une femme? — Pardonnez-moi; mais quand on dit qu'il a de l'*amour*, qu'il est *amoureux*, on veut dire qu'il aime trop, qu'il aime avec passion. — Ah! ah! l'amour tout seul exprime cela? — Oui; au lieu qu'on n'entend par *amour maternel*, *amour conjugal*, etc., que des sentiments très vifs, très tendres, mais qui laissent toujours le libre usage de la raison. — Il ne faut donc pas avoir d'amour? — Nous sommes déjà convenues qu'il fallait se défendre avec soin des passions. — Oui,

parce qu'elles ôtent la raison... — Et qu'elles peuvent nous faire trahir nos devoirs. — Ainsi une femme doit avoir de l'*amour conjugal*, et point d'*amour*, c'est-à-dire point de passion. — Cependant on peut être vertueux, même en livrant son cœur à la passion la plus extravagante, dès que cette passion a pour objet un mari, un enfant; on est seulement moins heureux, moins raisonnable; mais quand les sentiments sont légitimes, l'excès n'en est condamnable que lorsqu'il nous fait négliger quelques-uns de nos devoirs. Il est bien difficile pourtant qu'une passion n'ait aucune influence sur notre conduite, sur nos actions; voilà pourquoi les passions sont si dangereuses. — Maman, est-ce qu'il y a un *amour* qui puisse ne pas être légitime? — Oui : une personne mal élevée, sans principes, sans modestie, est aisément susceptible de cette espèce d'égarement qui consiste à prendre un sentiment passionné pour un homme, par exemple, autre que son mari. — Oh! ti donc! cela est horrible, puisqu'en se mariant on promet à Dieu d'aimer son mari de tout son cœur. — On promet à Dieu de lui rester fidèle, c'est-à-dire de ne jamais lui préférer personne; on promet de lui consacrer sa vie; ainsi, quand ce mari deviendrait injuste, despote, on n'en serait pas moins liée; et même s'il était si méchant, si haïssable, qu'il fût impossible de l'aimer, on serait toujours engagée par son serment, et on ne pourrait, sans crime, accorder à un

autre les sentiments dont il se serait rendu indigne...


— C'est juste, car en se mariant on s'engage pour la vie à ne jamais aimer un autre homme. Mais, maman, comment se peut-il qu'il y ait des femmes qui ne sentent pas cela? — Je vous l'ai dit, c'est qu'il y a des femmes qui manquent de principes, de religion et de modestie; elles en sont assez punies par le mépris public et les remords de leur conscience; le repentir suit de près l'égarement, d'autant mieux que l'amour est la plus fragile de toutes les passions; et quand il n'est pas autorisé par le devoir, et par conséquent fondé sur l'estime, il ne mérite même pas le nom de sentiment; il n'est alors qu'une folie avilissante causée par le dérèglement de l'imagination et par la corruption du cœur. — Ah! la vilaine chose!... Maman, qu'est-ce qu'un mari jaloux? — C'est un mari qui doute de l'honnêteté, de la vertu de sa femme, c'est-à-dire qui craint qu'elle ne puisse aimer un autre homme autant que lui. — Maman, il n'est pas possible qu'une femme vertueuse ait un mari jaloux? — Pardonnez-moi, parce que tout homme peut être injuste. — Oh! par exemple, si j'avais un mari jaloux, je me fâcherais. — Vous auriez tort; sans doute, il est affreux de se voir mépriser par l'homme qu'on doit aimer; mais il y a dans le malheur dont nous parlons une grande consolation, c'est qu'une femme honnête, avec de la douceur, de l'indulgence et une prudence parfaite,

est toujours sûre d'obtenir tôt ou tard l'estime et la confiance de son mari.

Après cette explication, Pulchérie fit encore plusieurs questions à sa mère; et le soir même de cet entretien, après le souper, M. de la Palinière, en présence de toute la famille de madame de Clémire, prit la parole, et conta l'histoire suivante .



HISTOIRE DE M. DE LA PALINIÈRE.

E n'ai pas toujours eu la perruque ronde et noire que vous me voyez, ni la distraction qu'on me reproche aujourd'hui. Dans mon enfance, j'étais fort bien, du moins suivant ma mère, qui prétendait même que j'étais *trop beau pour un garçon* ; il est vrai que jamais personne ne m'a reproché ce défaut : quoi qu'il en soit, j'étais fils unique. Ma mère avait peu réfléchi sur l'éducation : elle me gâta, et j'en profitai de manière à devenir, avant l'âge de neuf ans, le plus méchant petit vaurien qu'on eût jamais vu ; j'étais volontaire, inappliqué, turbulent, importun ; je faisais cent questions de suite sans jamais écouter une réponse ; je ne voulais rien apprendre, et je ne

me plaisais qu'à battre du tambour. Cependant, comme aucun précepteur ne pouvait me garder plus de cinq ou six mois, et que j'en avais fait désertier trois, ma mère prit enfin le parti de me mettre au collège. J'avais alors onze ans : je pleurai beaucoup en quittant la maison paternelle ; malgré mes travers, j'avais un bon cœur ; pourtant je ne fus pas fâché de me trouver dans une grande et belle maison remplie d'enfants et de jeunes gens qui me parurent tous de la meilleure humeur , car j'arrivai précisément au moment d'une récréation : je me mis à courir et à sauter, et je prévis que je m'accommoderais fort bien de la vie de collège ; je me pris sur-le-champ d'amitié pour un jeune écolier nommé Sinclair ; plus âgé que moi de deux ans, il me gagna le cœur par son air de franchise et de gaieté ; il était d'ailleurs aussi instruit, aussi raisonnable, que j'étais ignorant et étourdi. Le lendemain je trouvai un étrange changement dans la maison ; il fallut aller à la classe, il fallut subir un examen de mes talents ; d'où il résulta que je savais à peine lire ; il s'éleva une huée générale ; un petit garçon de dix ans, placé auprès de moi, laissa échapper un éclat de rire si impertinent, que je n'hésitai point à lui donner un coup de poing qui le renversa sur son camarade. Aussitôt on me saisit, on m'arracha ignominieusement de ma place, on m'entraîna hors de la salle ; j'eus beau me débattre, tempêter ; ce fut en vain.

En sortant je passai devant Sinclair ; il jeta sur moi un regard de compassion si doux, si expressif, que, malgré ma fureur, je me sentis attendri. On me conduisit dans une chambre bien noire, où l'on m'enferma en me déclarant que j'y resterais huit jours, au pain et à l'eau. Après m'avoir signifié cette dure sentence, on me laissa seul réfléchir à mon aise sur les suites funestes que peut avoir un coup de poing.

En parcourant à tâtons ma prison, je découvris qu'elle était entièrement matelassée et assez spacieuse ; alors je marchai hardiment, et repassai dans mon esprit toutes les circonstances de mon malheur. Je me sentais profondément humilié ; je me repentais de n'avoir pas mieux profité des leçons des trois précepteurs que j'avais forcés de m'abandonner. O ma mère, m'écriai-je, vous n'auriez pas souffert qu'on me traitât avec tant de rigueur... Mais si vous aviez permis à mon premier précepteur, ou même à mon second et à mon troisième, de m'imposer quelquefois de petites pénitences, comme ils le désiraient, je saurais peut-être lire couramment, je n'aurais pas l'habitude de donner des coups de poing si légèrement, et je ne serais pas ici.

Au milieu de ces tristes réflexions, je me rappelai le regard de Sinclair ; je croyais le voir encore ; ce souvenir me toucha : cependant, ce qui me fâchait le plus, c'était que Sinclair eût été témoin de mon humiliation, de mon emportement et de ma punition ;

je craignais qu'il ne me méprisât, et cette idée m'était insupportable.

Tout à coup la porte de ma prison s'ouvrit, et je vis paraître mon ami Sinclair une lanterne à la main; je me jetai à son cou en pleurant de joie de le revoir. — Venez, me dit-il, on vous accorde votre grâce. — Ma grâce! interrompis-je; sans doute je vous la dois, vous l'avez demandée, j'en suis sûr; elle ne m'en fait que plus de plaisir. — On exige seulement, reprit Sinclair, que vous fassiez des excuses à celui que vous avez offensé. — Des excuses! m'écriai-je, à cet insolent petit ricanneur!..... — Il a eu tort de se moquer de vous, j'en conviens, il a manqué de politesse; mais vous, vous avez manqué de raison et d'humanité. — Bon! je ne lui ai pas fait grand mal... — Parce que vous n'en avez pas la force; cependant son bras est noir... — Son bras est noir! il l'a donc montré? — On a voulu le voir... — Il ne devait pas y consentir, il ne devait pas se plaindre; fi! c'est un lâche, jamais je ne lui ferai d'excuses. — Il n'est pas question de son caractère, il s'agit de votre faute; cette faute est grave, il faut la réparer. — J'aime mieux rester en prison que de me soumettre à une humiliation. — Qu'appellez-vous une humiliation?...

Cette question de Sinclair me déconcerta, je ne sus que répondre; je gardai le silence. — Une humiliation! reprit-il; c'en est une de s'attirer un blâme fondé, une punition méritée; c'en est une d'agir

contre sa conscience, c'est-à-dire contre la justice et la vérité ; en faisant des excuses à celui que vous avez outragé, vous vous montrerez équitable : cette démarche n'a donc rien d'humiliant. — Mais, si l'on va croire que je ne fais des excuses que par la seule crainte de rester en prison ? — Que vous importe, puisqu'il faut qu'un blâme soit fondé pour être un sujet d'humiliation ? Je vous propose un moyen parfaitement conforme à la justice, à la bienséance, tant pis pour ceux qui chercheraient à le blâmer ; le ridicule qu'ils voudraient jeter sur vous retomberait sur eux, aux yeux de tous les gens qui pensent bien ; et c'est surtout à l'opinion de ces derniers qu'on doit attacher du prix. — Eh bien ! répondis-je, conduisez-moi ; je ferai tout ce que vous voudrez.

Sinclair m'embrassa, et nous sortîmes de la chambre noire. Je fis des excuses, on m'accorda ma grâce ; mais je ne fus pas longtemps sans mériter de nouvelles pénitences : inappliqué, étourdi, bruyant, raisonneur, je m'attirai l'aversion de tous mes maîtres et de la plupart de mes camarades ; et sans la protection et la constante amitié de Sinclair, l'écolier le plus distingué et le plus chéri de la maison, j'aurais certainement été renvoyé chez mes parents avant la fin de l'année.

Deux ans se passèrent à peu près de la sorte. Sinclair sortit du collège et entra au service. Peu de temps après j'eus le malheur de perdre ma mère ;

cette perte me fut très sensible : je me rappelai que je n'avais jamais donné à ma bonne mère que des sujets de chagrin. — Hélas ! me disais-je, a-t-elle béni son fils en expirant, ce fils ingrat qui pouvait la rendre heureuse, et qui ne lui a causé que des inquiétudes ? Quels remords pour moi ! elle m'avait donné la vie, me chérissait ; et je n'ai rien fait pour elle ! O ma mère, vous n'êtes plus ! je ne pourrai donc réparer mes torts ! Je n'ai plus de mère, et je ne puis dire : *Du moins pendant sa vie j'ai fait son bonheur !* Une consolation si nécessaire m'est donc refusée !...

Ces réflexions me faisaient répandre d'abondantes larmes ; je ressentis un chagrin si profond , que je tombai dans une espèce de consommation qui fit craindre pour ma vie. Dorival, mon oncle et mon tuteur, me retira du collège, et m'emmena dans une de ses terres, en Franche-Comté ; pour me distraire, il me fit voyager dans cette belle province, dont nous visitâmes toutes les curiosités naturelles. Après avoir passé trois ans en Franche-Comté, comme j'atteignais ma dix-septième année, mon oncle me fit entrer au service.

J'avais continué mes études chez mon oncle ; mais n'ayant jamais eu le goût du travail, je n'avais pu faire de grands progrès ; l'étude me paraissait toujours la chose du monde la plus ennuyeuse. Mon caractère n'était pas plus perfectionné que mon es-

prit; ce qu'on nommait espièglerie dans mon enfance était devenu un vice qui fit depuis le tourment de ma vie. J'étais emporté, violent, quelquefois jusqu'à la fureur; dans ces ridicules accès de colère, je perdais entièrement la raison, je bégayais, je disais mille extravagances, j'étais capable de me porter aux plus terribles extrémités. Mon oncle était la seule personne qui pût me contenir et m'imposer : je le respectais, je l'aimais véritablement; aussi ne m'arrivait-il jamais de manquer aux égards que je lui devais. Quand on se plaignait à lui de mes emportements, il se contentait de répondre : — Ce feu de jeunesse passera; je vous assure qu'au fond c'est le meilleur enfant du monde.

Enfin, je partis pour ma garnison avec une espèce de gouverneur auquel mon oncle me confia et qui devait rester un an avec moi. Au bout de six semaines je me brouillai sans retour avec mon Mentor. Je chassai le domestique que m'avait donné mon oncle : j'en pris un autre de mon choix, jeune, leste et de bon air; il se nommait Rossignol; je lui donnai ma confiance, et le chargeai de ma dépense; en moins de deux mois j'eus pour quatre mille francs de mémoires, c'est-à-dire au delà de la somme qu'on m'avait donnée pour six mois. Je vis bien que Rossignol était un fripon; mais il fallut le payer. J'empruntai, je fis des dettes, et je le renvoyai; en me quittant il me vola tous les bijoux que je possédais.

Quelques jours après cette aventure, j'eus une dispute avec un de mes camarades. Nous nous battîmes, et je reçus deux coups d'épée qui me forcèrent à garder le lit plus de deux mois. Durant ce temps je fis beaucoup de réflexions sur mon étourderie et je commençai à comprendre que, pour être heureux, il faut écouter la raison, prendre de l'empire sur soi-même, et combattre ses défauts. Je restai un an en garnison. Vers ce temps la guerre se déclara. Je partis pour l'Allemagne; je fis plusieurs campagnes où je montrai beaucoup de zèle et très peu de capacité; je voulais bien me battre, mais non me donner la peine d'apprendre mon métier. Aussi ma carrière militaire fut-elle peu brillante comme vous le verrez.

Cependant mon oncle s'occupait sérieusement de mon établissement. J'avais vingt-un ans, il songea à me marier, et me choisit une femme qui aurait fait le bonheur de ma vie, si je n'eusse pas été le plus emporté et le plus injuste des hommes. Julie, c'était son nom, n'avait alors que dix-sept ans. A toute la fraîcheur de son âge, elle joignait des traits réguliers et une physionomie pleine de douceur et d'ingénuité; elle avait dans le regard une sérénité, un calme inaltérables, et jamais on ne vit sur son visage la plus légère expression d'humeur ou d'impatience. Qui voyait Julie une seule fois, la connaissait comme s'il eût passé sa vie avec elle; son âme se reflétait dans ses yeux; et cette âme était celle d'un ange. Elle avait

un esprit juste, solide et pénétrant, une raison supérieure, des goûts modérés. un caractère prudent et ferme, des talents variés : elle aimait la lecture et l'occupation. Ses manières étaient simples, naturelles et nobles. Le son de sa voix allait au cœur. Elle parlait lentement ; mais cette manière de s'exprimer, qui n'avait rien d'affecté, lui donnait un charme indéfinissable, et rendait plus touchant encore cet air de douceur et de modestie répandu sur toute sa personne. Telle était Julie, telle était la femme que me donna mon oncle. Avec tant de perfections elle eût pu se passer de fortune ; pourtant elle était riche. En me mariant, mon oncle me rendit tout mon bien ; ainsi, à vingt-un ans, je me trouvai possesseur d'une fortune considérable, et le mari de la plus charmante personne. Il ne tenait qu'à moi d'être heureux. J'aimais éperdument ma femme, et me promettais avec elle un bonheur inaltérable ; mais cette illusion dura peu.

Je passai à Paris l'hiver qui suivit mon mariage ; j'y retrouvai Sinclair, mon ancien ami de collège ; je formai avec lui la liaison la plus intime. Sinclair possédait toutes les qualités qu'il annonçait dans sa première jeunesse. Il s'était distingué à la guerre ; dans un âge où l'on ne montre communément que de l'ardeur et de la bonne volonté, il avait déjà déployé des talents supérieurs, de la prudence, de la fermeté. Il avait des envieux, mais point de détrac-

teurs. Sa simplicité, sa modestie désarmaient la haine, et il était si généralement aimé, que quiconque n'eût pas loué sa conduite et ses mérites eût passé pour être son ennemi.

Julie, de son côté, avait une vive amitié pour une jeune veuve sa parente, nommée Belsamie, aussi distinguée par sa réputation que par ses vertus et les agréments de son esprit.

Me voilà donc uni pour toujours à la femme que je préférais à toutes les autres ; chéri d'un oncle que je regardais comme mon père ; rassemblant chez moi une société choisie ; trouvant dans un ami de mon âge la sagesse de l'âge mûr et les conseils d'un Mentor ; jouissant de tous les biens réels, de ceux surtout auxquels la vanité attache tant de prix ; goûtant enfin les félicités que procurent l'amour le plus vertueux, l'amitié fondée sur l'estime, la jeunesse, la santé, une belle fortune... Que me manquait-il ? Un seul avantage, sans lequel ordinairement tous les autres sont inutiles, une bonne éducation.

Les deux premiers mois de mon mariage s'écoulèrent comme un doux rêve. Mais bientôt je commençai à me trouver moins heureux. Mon attachement pour ma femme s'accroissant chaque jour, je me laissai aller à toutes les injustices, à toutes les bizarreries d'un sentiment ennemi de la sagesse et du repos. Je voulais être aimé comme j'aimais, c'est-à-dire à l'excès. Julie avait pour moi l'affection la plus tendre et

la plus vraie ; mais elle était trop sensée , elle avait trop d'empire sur elle-même , pour se livrer à une passion qui eût pu altérer sa raison et troubler sa tranquillité.

D'abord, je hasardai quelques plaintes mesurées, puis je pris de l'humeur ; je devins triste, mécontent, soupçonneux. Au fond de l'âme, je me sentais une aversion secrète pour toutes les personnes que ma femme paraissait aimer, et surtout pour Belsamie, son amie particulière. Cependant je conservais assez de raison pour condamner moi-même des idées si bizarres ; je les dissimulais avec soin. Un jour que j'avais plus d'humeur qu'à l'ordinaire, j'allai à l'appartement de ma femme ; on me dit qu'elle était enfermée avec Belsamie. J'ouvris la porte, et j'entrai brusquement. Les deux amies parlaient avec beaucoup de vivacité ; mais, quand je parus, elles se turent aussitôt. Je remarquai que ma femme rougissait, et que Belsamie avait l'air tout déconcerté. Il n'en fallut pas davantage pour me causer un des plus violents accès de colère que j'eusse jamais éprouvés. Je voulus d'abord me contraindre et me moquer ingénieusement de l'embarras que je causais. J'ignore ce que je dis dans ce premier moment. Je me souviens seulement que je bégayai prodigieusement et que mes jambes tremblaient ; ce qui, joint au ton plaisant que je m'efforçais de prendre, me rendit complètement ridicule. Aussi ma femme, qui me considérait avec

surprise, ne put s'empêcher de sourire. Ce sourire me poussa à bout, je le regardai comme une insulte impardonnable ; et perdant tout respect humain, malgré la présence de Belsamie, je débitai, sans ménagement, sans rien entendre, toutes les extravagances que la colère peut inspirer. Belsamie se leva et sortit. Quand je me vis seul avec Julie, je me sentis intimidé, je cessai de parler et me promenai à grands pas dans la chambre. Après un moment de silence, Julie prit la parole : — On m'en avait avertie avant mon mariage, dit-elle, je ne pouvais pas le croire!...

A ces mots, me regardant avec des yeux remplis de pleurs : — Pauvre malheureux, ajouta-t-elle, que je vous plains ! Mais, consolez-vous, la tendresse, les égards, l'indulgence de votre femme parviendront avec le temps, n'en doutez pas, à vous corriger de ce cruel défaut!....

Elle prononça ces dernières paroles avec une sensibilité, avec une naïveté qui me pénétrèrent jusqu'au fond de l'âme. Je sentis à quel point j'étais insensé et coupable, et me jetai aux genoux de l'ange consolateur qui me tendait les bras et m'avait pardonné avant même que j'eusse imploré ma grâce.

Quand ma femme me vit en état d'écouter une explication, elle me conta qu'au moment où j'étais entré dans sa chambre, Belsamie lui confiait un secret. — Vous ne me demanderez pas, continua-t-elle, quel est ce secret ; il ne m'appartient pas, je ne

pourrais donc vous le dire; qu'il vous suffise de savoir que vous l'apprendrez certainement un jour.

Cette explication, loin de me satisfaire, me causa un dépit que j'eus beaucoup de peine à dissimuler. Cependant, comme j'étais véritablement humilié de l'emportement que je venais de montrer, j'affectai de paraître content.

Dans cette situation, je cherchai Sinclair pour lui ouvrir mon cœur. Il me blâma; il approuva ma femme, il donna les plus grands éloges à sa fermeté, à sa prudence. — Mais, disais-je, puis-je supporter cette réserve, quand je n'ai rien de caché pour elle? — Je le sais, reprit Sinclair en souriant, vous lui diriez le secret de votre ami intime. — Oui, Sinclair, je vous trahirais pour elle, et sûrement elle n'a pas pour son amie plus d'affection que je n'en ai pour vous. — Non, mais elle connaît ses devoirs, et vous n'avez jamais réfléchi sur les vôtres. Vous n'avez que des vertus naturelles; ses principes sont solides et invariables. Vous avez pour elle une passion extravagante; son attachement pour vous est profond, durable, élevé. — J'entends; elle ne m'aimera jamais autant que je l'aime. Je ne suis à ses yeux qu'un insensé; elle vous l'a dit?...

Je prononçai ces dernières paroles avec beaucoup d'émotion. Pour toute réponse, Sinclair haussa les épaules, me tourna le dos, et me quitta. Je restai pétrifié, maudissant l'amour, l'amitié, mécontent de

ma femme , de mon ami , de moi-même , et me croyant le plus malheureux de tous les hommes.

N'osant plus me mettre en colère, je boudai ; mais l'égalité, la douceur de Julie triomphèrent enfin de ma mauvaise humeur. Nous eûmes une nouvelle explication ; je parlai encore de Belsamie. Ma femme m'offrit de ne plus la revoir, puisque je paraissais avoir de l'aversion pour elle. — Je l'aimerai toujours, me dit-elle : nul intérêt au monde ne me ferait trahir le secret qu'elle m'a confié ; mais il n'est point de penchant que je ne sois toujours prête à vous sacrifier.

Ces paroles me touchèrent, toute ma rancune contre Belsamie s'évanouit. Je courus chez elle pour la conjurer d'oublier mon emportement, et la ramenai en triomphe auprès de ma femme, qui ne l'avait plus revue depuis notre scène ridicule.

Le reste de l'hiver se passa assez tranquillement. Au printemps, je partis pour l'armée. La campagne finie, je revins à Paris avec Sinclair, qui m'avait rejoint en route. A une lieue de Paris il trouva sa voiture, et un de ses gens lui donna un petit billet qu'il lut avec beaucoup d'empressement. Il me quitta aussitôt et monta dans sa voiture. Malgré moi, je réfléchis sur cet incident fort simple en apparence ; j'éprouvai une sorte de trouble involontaire dont je ne pouvais me rendre raison ; ou, pour mieux dire, je craignais d'en approfondir la cause. Jusque-là j'avais cru Sinclair occupé seulement de son avancement et

de sa fortune, et pourtant le billet était d'une femme; Sinclair avait paru attendri en le lisant; en même temps j'avais remarqué que ma présence le gênait et l'embarrassait... Plus de doute, il aimait, pourquoi m'en faire un mystère? Si cet attachement n'avait rien de criminel, pourquoi le cacher à son ami intime?

Alors je me rappelai mille détails que je voulais en vain écarter de mon souvenir..., entre autres l'enthousiasme avec lequel il m'avait souvent parlé de ma femme... Je frémissais, ma tête s'échauffait, je n'avais plus la force de repousser un doute affreux qui faisait mon tourment. Je trouvais une sorte de plaisir à me livrer à la jalousie dont j'avais voulu triompher un moment... et ce fut dans cette disposition que j'arrivai à Paris. Ma femme n'avait pu venir au devant de moi : un violent mal de gorge la forçait à garder la chambre. Sa présence dissipa bientôt mes fatales préventions. En la regardant, en l'écoutant, je sentis peu à peu le calme renaître dans mon cœur. Je me reprochai des soupçons odieux ; j'avais peine à concevoir que j'eusse été capable de les former.

Cependant je ne voyais plus Sinclair avec le même plaisir ; lorsqu'il était en tiers entre ma femme et moi, je me sentais dévoré de jalousie ; je craignais surtout qu'il ne pénétrât l'espèce de gêne que me causait sa présence. Quelquefois je le regardais comme un rival, mais plus souvent je le considérais comme un

censeur dont l'estime et l'approbation étaient nécessaires au bonheur de ma vie. De semblables agitations n'influaient que trop sur mon caractère. Quand on est sous l'empire des passions, on y rapporte toutes ses pensées; on éprouve une sorte de délire qui vous ravit entièrement l'usage de la raison. Plus incapable que jamais de réfléchir, non-seulement je ne songeais point à surmonter mes défauts, mais je ne m'occupais plus du soin de les cacher; je me livrais à toute mon impétuosité naturelle. Susceptible et pointilleux, comme toutes les personnes qui manquent d'éducation, aigri d'ailleurs par une jalousie secrète, j'étais toujours grondeur, ou colère, sans qu'on pût souvent en deviner la raison. La douceur angélique de Julie n'était à mes yeux que de l'hypocrisie. Son habitude de parler lentement me paraissait affectée, et me poussait à bout. Parfois je sentais mes torts, je reconnaissais même qu'il était impossible de m'aimer. Alors je tombais dans le découragement et dans le désespoir. D'autres fois je me reprochais avec amertume de faire le malheur d'une personne que j'adorais. Je me représentais ma Julie avec tous ses charmes, douce, bonne, aimante, et je me demandais comment j'avais pu être assez cruel pour l'affliger. Je me rappelais ma dureté, mes emportements; et ce souvenir m'arrachait des larmes de repentir. Je me promettais de me vaincre, et trois jours après de si belles résolutions je retombais dans les mêmes égarements. Malheureux

dans mon intérieur, et d'autant plus à plaindre que je ne l'étais que par ma faute, je cherchai des distractions. Je formai de nouvelles liaisons ; je me répandis dans le grand monde ; mais je ne trouvai point le bonheur qui me fuyait ; il n'en résulta qu'un dérangement dans ma fortune.

Sinclair me fit des représentations sur ce nouveau genre de vie. — Vous allez devenir joueur, me dit-il ; vous allez vous livrer à la plus funeste et à la moins excusable de toutes les passions. Y avez-vous bien réfléchi ? — Qu'importe ? répondis-je, pourvu que je continue à jouir de la réputation d'un honnête homme. — Dans une pareille carrière, il ne suffit pas, pour conserver son honneur, de se retirer dépouillé, il faut encore n'avoir jamais remporté d'avantage éclatant. — Comment ! vous pensez qu'un joueur heureux ne peut passer pour honnête homme ? — Ce titre lui sera sûrement disputé. La mère dont il a ruiné le fils unique l'accusera d'être un fripon ; le père de famille ne parlera de lui à ses enfants qu'avec mépris. Au milieu de ce déchaînement général, qui le défendra, qui prendra son parti ? Ses amis ? Un joueur en a-t-il ? Lui, qui risque chaque jour de ruiner ceux auxquels il ose donner ce nom sacré !... — Quoi ! Sinclair, n'avez-vous jamais rencontré de joueurs dignes de votre estime ? — J'en ai connu sans doute ; et si l'expérience ne m'eût appris qu'il en existe, j'avoue que ma raison ne pourrait le concevoir. Les

hommes uniquement occupés des moyens d'accroître leur fortune regardent comme des préjugés tout ce qui tient à la délicatesse. Quand on ne songe qu'à gagner de l'argent, il est bien difficile de conserver des sentiments nobles. La probité de ces gens-là se réduit strictement à ne point voler; ce n'est pas sur une pareille probité qu'on peut fonder une réputation.

Les raisonnements de Sinclair firent quelque impression sur mon esprit. Cependant bientôt entraîné par la mode et l'exemple, j'oubliai ses conseils, et je devins joueur par faiblesse, par désœuvrement.

Mais, continua M. de la Palinière, il est dix heures passées, il est temps que j'interrompe le récit des folies de ma jeunesse. A la prochaine veillée vous saurez le reste de mes aventures.

En effet le lendemain M. de la Palinière commença la onzième veillée de la sorte :

Le goût que j'avais pris pour le jeu me fit fréquenter toutes les maisons où se réunissaient les joueurs les plus acharnés. Un soir que je soupais chez l'ambassadeur de..., je gagnai trois mille louis à un jeune homme nommé le marquis de Clainville; je ne le connaissais pas, mais sa figure m'intéressa; je m'aperçus qu'il était au désespoir de perdre une somme aussi forte; et comme je n'étais pas encore un joueur assez consommé pour n'être sensible qu'au gain, j'éprouvai le plus vif désir de le racquitter; mais il ne voulut pas, par délicatesse, profiter de mes bonnes dispositions;

il quitta le jeu, s'approcha de moi, et me dit tout bas, d'un air ému, que je serais payé le lendemain. Il sortit, me laissant une impression de tristesse augmentée encore par le malheur avec lequel je jouai le reste de la nuit. Je perdus deux mille louis, et je me retirai à six heures du matin, excédé de fatigue, fort mécontent de moi-même et de ma soirée.

Le lendemain, je reçus les trois mille louis que j'avais gagnés au marquis de Clainville ; et quatre jours après mon oncle entra un matin dans ma chambre pour me parler d'une affaire importante. Nous passâmes dans un cabinet : — Vous me voyez au désespoir, me dit-il, et c'est vous qui en êtes la cause... — Comment ? — Vous savez que d'Elbène est mon intime ami depuis trente ans ; il n'a qu'une fille unique, qui était sur le point de se marier ; autorisée par l'aveu de son père, elle aimait le marquis de Clainville, qu'on lui destinait pour époux ; les paroles étaient données de part et d'autre... — Eh bien ? — Eh bien ! le marquis de Clainville a perdu trois mille louis contre vous : d'Elbène ne veut pas donner sa fille à un joueur, il a retiré sa parole : ce n'est pas tout, le père du malheureux jeune homme, indigné de cette aventure, vient d'obtenir une lettre de cachet, et le pauvre Clainville est parti aujourd'hui pour Saumur ; on assure qu'il y sera enfermé pendant deux ans. — Infortuné jeune homme ! m'écriai-je, perdre à la fois l'affection de son père et sa liberté ! Il est affreux

pour moi d'être la cause innocente de son malheur ; mais pouvais-je le prévoir ? Les trois mille louis du malheureux Clainville, les voici, je n'en veux pas rester possesseur...

Le jour même, j'allai trouver le père de Clainville et lui offris de lui remettre les trois mille louis que j'avais eu le malheur de gagner à son fils. Cette proposition fut repoussée avec dédain ; on me reprocha d'affecter une fausse générosité ; je n'aurais pas fait, me dit-on, une offre semblable, si je n'eusse été certain qu'on ne l'accepterait pas.

Blessé de ce refus je me levai brusquement : — Eh bien ! dis-je, puisque vous êtes inflexible, puisque rien ne peut vous engager à rendre à votre fils sa liberté, ne croyez pas que je profiterai de cet argent que j'ai en horreur ; je vais le porter à la Conciergerie ; il a fait un malheureux ; que du moins il adoucisse le sort de quelques infortunés.

En parlant ainsi, je sortis précipitamment. Je me rendis à la Conciergerie ; et m'étant fait remettre la liste des prisonniers, je donnai les trois mille louis pour être distribués aux prisonniers.

En renonçant au jeu, il me fallut abandonner les liaisons que j'avais formées depuis trois mois. J'avais négligé ma femme ; je revins à elle avec transport ; la tendresse, l'indulgence qu'elle me montra me la rendirent plus chère que jamais. Dans les premiers épanchements de cette espèce de réconciliation, je lui

avouai tous mes torts ; je ne lui cachai pas que j'avais été jaloux de Sinclair. Julie parut aussi étonnée qu'affligée de cet étrange aveu ; et dans la crainte que je ne retombase encore dans la même faiblesse, elle me conseilla de ne point engager Sinclair à revenir chez elle aussi souvent qu'autrefois.

Ce conseil était sage, je ne le suivis point ; je me croyais guéri, et je voulais le prouver. Je revis Sinclair, je fis toutes les avances ; il m'aimait, il se persuada facilement que j'étais enfin devenu raisonnable ; d'ailleurs il n'avait aucune preuve de ma jalousie. En renouant l'intimité qui existait autrefois entre nous, il crut prudent de me faire une confidence qui malheureusement produisit un effet tout contraire à celui qu'il en attendait. Il m'avoua qu'il avait depuis longtemps une inclination secrète. — Celle que j'aime, ajouta-t-il, m'a fait donner ma parole de ne confier ce secret à personne : des raisons de famille très graves l'obligent à ce mystère. Il y a trois jours, quoique depuis un an je l'aie tenté mille fois, que j'ai seulement pu obtenir d'elle la permission de vous faire connaître la situation de mon cœur ; mais elle exige toujours que je vous cache son nom.

Cet aveu de Sinclair, s'il eût été fait d'un air ouvert, aurait peut-être rétabli pour jamais la tranquillité dans mon âme ; mais Sinclair, outre le désir de me donner une preuve de confiance, avait encore celui de m'inspirer à son égard une parfaite sécurité ; en

même temps il voulut me cacher qu'il avait pénétré ma jalousie, et cette espèce de dissimulation lui donnait un air de contrainte et d'embarras qui ne m'échappa point et me rendit toute ma défiance.

En m'avouant qu'il s'était aperçu de mes inquiétudes outrageantes, que, pour en prévenir le retour, il m'apprenait qu'il était lié par un engagement secret, Sinclair m'aurait persuadé. Par une délicate attention, il voulut m'épargner la honte de rougir à ses yeux, et feignit d'ignorer que j'eusse été capable de le soupçonner un moment; il ne s'expliqua point franchement. Ses regards évitaient les miens; il paraissait troublé, et semblait craindre que je ne pénétrasse sa pensée dans ses yeux. Je crus qu'il me trompait; et, par une précaution maladroitement prise, il ranima lui-même la jalousie qu'il voulait détruire. C'est ainsi que la dissimulation la plus innocente a ses dangers. Le mieux est de n'employer jamais de détours, et d'être, dans toutes les circonstances de la vie, également droit et sincère.

Cependant je crus devoir cacher ce qui se passait dans mon cœur mortellement blessé; je me promis d'observer plus attentivement que jamais la conduite et les démarches de Sinclair. En même temps le chagrin et le besoin d'ouvrir mon âme me firent commettre mille indiscretions. Je confiai ma jalousie à plus d'une personne. On ajoute toujours foi aux plaintes d'un mari, on croit qu'il dit moins qu'il ne sait.

Ainsi je perdais la réputation de ma femme ; je donnais à la méchanceté un prétexte pour la noircir. J'étais injuste ; inconséquent, insensé, et je me couvrais de ridicule.

Comme j'observais Sinclair avec des yeux prévenus, je ne fis que m'affermir dans mes soupçons. Ne pouvant plus résister à mon chagrin, et sachant Sinclair retenu à Paris par quelques affaires, je partis avec Julie pour une maison de campagne que j'avais auprès de Marly. Belsamie, son amie, l'y suivit, et mon oncle fut du voyage. La jalousie qui me consumait avait tellement changé mon caractère, que j'étais devenu presque insensible à tout ce qui devait m'intéresser. J'avais désiré des enfants avec passion : ma femme était grosse de cinq mois, et cet événement me touchait à peine, quoiqu'il fit le bonheur de Julie ; elle ne parlait plus que de ses projets d'éducation ; elle se promettait de nourrir et d'élever elle-même son enfant. Il y avait quinze jours que nous étions à la campagne, lorsqu'un matin j'entrai chez Julie, dans l'intention d'avoir avec elle une explication. Elle venait de sortir avec Belsamie ; on me dit qu'elles étaient dans le jardin. Résolu de l'attendre, j'entrai dans son cabinet. Je m'assis sur un canapé, en proie à la plus sombre rêverie. Au bout d'un quart d'heure, ennuyé d'attendre, je me levai. Ce mouvement fit tomber un coussin ; j'aperçus un petit portefeuille qui se trouvait caché dessous. C'en fut assez pour

exciter ma curiosité, pour faire naître dans mon esprit mille soupçons confus. Je me saisis du portefeuille, et je me retirai dans mon appartement.

Arrivé chez moi, je m'enfermai, et me jetai dans un fauteuil. J'étouffais; une oppression affreuse m'ôtait presque entièrement la faculté de respirer. Mes mains tremblantes ne pouvaient tenir le fatal portefeuille. Je le posai sur une table, et le considérant : — Qu'ai-je fait? m'écriai-je : ce que je ne pourrais excuser dans un autre!... Eh quoi! un simple cachet sur une lettre est pour tout honnête homme un sceau respectable et sacré, et je me résoudrais à briser ce ressort! Voilà donc où peuvent conduire les passions!..

Cette réflexion me fit tressaillir. Je fus tenté de reporter le portefeuille sans l'ouvrir; mais la passion l'emporta. Trop faible pour résister à ma funeste curiosité, je pris le portefeuille avec une espèce de fureur : j'en fis sauter le ressort... Que vis-je! un portrait!... Un tremblement universel me saisit... Éperdu, hors de moi-même, je considérai en frémissant cette fatale peinture... — Ah! je ne puis la méconnaître!... malheur! m'écriai-je; c'est Sinclair, c'est lui-même!... — Perfide! tu mourras...

Elle est innocente, interrompit vivement Pulchérie, j'en suis sûre; mais, monsieur, si vous l'avez tuée, n'achevez pas votre histoire...

M. de la Palinière sourit; et reprenant son récit :

— Rassurez-vous, dit-il ; si elle n'est pas coupable, le ciel la protégera, et je serai le seul à plaindre. Mais écoutez le dénouement de cette triste histoire.

Dans le premier transport de ma rage, je perdis la raison et le souvenir de ce que je me devais à moi-même ; Julie n'était plus à mes yeux qu'un monstre indigne d'avoir désormais rien de commun avec moi. Je brûlais du désir insensé de publier sa honte et mon malheur. Je commençai par écrire à Sinclair le billet suivant :

« Enfin j'en ai la certitude, vous êtes le plus per-
« fide, le plus vil de tous les hommes ! Ne vous flat-
« tez pas de m'avoir jamais trompé ; il y a plus d'un
« an que je suis éclairé. Trouvez-vous ce soir à huit
« heures derrière les Chartreux, et munissez-vous
« de deux pistolets. Je dois avoir le choix des ar-
« mes : je vous laisse celui des témoins. »

Après avoir écrit ce billet, je sors de mon cabinet en toute hâte, et donne à un valet de chambre l'ordre de faire porter sur-le-champ ma lettre par un exprès, et d'aller ensuite annoncer à Julie mon départ. — Dites-lui, ajoutai-je, qu'elle ne me reverra jamais, et que dans quelques jours elle sera conduite dans un couvent.

Au même moment je demandai des chevaux, et je courus à l'appartement de mon oncle. Je le trouvai seul, il recula d'effroi en me voyant. Je lui contai en deux mots mon aventure, l'assurant qu'avant cette

affreuse découverte j'étais sûr depuis longtemps de la perfidie de Julie. Mon oncle voulait douter encore ; il m'exhorta à ne point faire d'éclat, à ne prendre un parti qu'après une mûre réflexion. Il me représenta que toutes les résolutions formées dans les premiers mouvements de la colère sont toujours imprudentes, qu'elles amènent souvent les regrets et le repentir ; que d'ailleurs les plus fortes apparences sont parfois trompeuses, et que plus on a vécu, plus on a d'expérience, moins on est précipité dans ses jugements.

Mais mon oncle me parlait en vain : livré au désespoir, roulant dans ma tête mille projets de vengeance, je ne l'écoutais pas. J'étais absorbé dans une profonde rêverie, lorsque tout à coup la porte s'ouvrit. Je levai la tête... c'était Julie !... — Femme audacieuse ! m'écriai-je, sortez, ou craignez ma fureur !...

Mon oncle rempli d'effroi se précipite devant moi, et me saisit dans ses bras. Je ne pouvais plus me soutenir. Au même instant Julie s'adressant à mon oncle : — Laissez-le, dit-elle, je n'ai rien à craindre.

Je ne saurais rendre l'effet que produisit sur moi ce peu de mots. Le son de cette voix angélique fit entrer à la fois dans mon âme et le doute et le remords. Toute ma fureur s'évanouit ; je regardai Julie en tremblant. Une certaine majesté répandue sur toute sa personne donnait à sa figure je ne sais quoi d'im-

posant et de fier, qui la rendait plus belle qu'elle ne l'avait jamais été; son air sévère et tranquille mit le comble à ma surprise et acheva de m'intimider. Le saisissement, l'étonnement me rendirent immobile, je la regardais fixement sans pouvoir proférer une seule parole.

Après un moment de silence, Julie, jetant les yeux autour d'elle, aperçut sur une table le portefeuille ouvert et brisé, que j'y avais jeté en entrant chez mon oncle; elle s'approcha froidement de la table, et prenant le portefeuille : — Voilà donc, dit-elle, la seule cause de l'état où je vous vois, et de l'outrage que j'ai reçu? — Ah! Julie, m'écriai-je, seriez-vous innocente? — Eh! pourquoi donc, cruel, m'avez-vous condamnée sans m'entendre? — Mais ce portrait est celui de Sinclair... — Ce portrait ne m'appartient pas... — Serait-il vrai?... — Sinclair est marié depuis six mois. Ce portefeuille appartenait à sa femme, à Belsamie.

Cette justification si précise, si claire anéantissait pour jamais ma jalousie; mais je me sentis si coupable qu'il m'était impossible de me laisser aller à toute ma joie. Je ne pouvais goûter le bonheur de retrouver une compagne vertueuse, aimable : je n'étais plus digne d'elle!

Tandis que mon oncle serrait ma femme dans ses bras, j'étais resté debout, humilié, consterné, immobile à ma place, en proie au repentir et sans espoir de

pardon. Julie, en embrassant mon oncle, versa quelques larmes ; puis, s'approchant de moi d'un air froid et sérieux, elle m'apprit que Belsamie aimait Sinclair depuis deux ans ; comme elle prétendait à la fortune d'un grand oncle, qui avait eu le projet de lui faire épouser un homme de son nom, elle s'était décidée à lui cacher son inclination pour Sinclair ; d'ailleurs, maîtresse de ses actions, et vivement pressée par Sinclair, elle avait enfin consenti à l'épouser, à condition que ce mariage resterait secret tout le temps nécessaire pour y préparer son oncle, assurée qu'elle était d'obtenir à la fin son agrément. — En effet, continua Julie en s'adressant toujours à moi, depuis deux mois surtout l'oncle de Belsamie paraissait prendre insensiblement les dispositions que lui désire sa nièce, et mon amie était décidée à lui déclarer son mariage dans six semaines, profitant de l'absence de l'homme qui le gouverne, et qu'il voulait faire épouser à Belsamie ; mais l'éclat que vous venez de faire rompt toutes ces mesures. Belsamie avait laissé son portefeuille dans mon cabinet ; ne le retrouvant plus, et sachant par mon valet de chambre ce que vous m'avez fait dire, elle a facilement deviné la vérité. — Je connais mon oncle, m'a-t-elle dit : je suis certain que dans cet instant la découverte de mon mariage va me brouiller avec lui ; mais je n'hésite pas à sacrifier à l'honneur et au repos de mon amie toute la fortune que j'étais en droit d'attendre. Allez vous

justifier auprès de votre mari ; je vais chercher le mien et l'instruire de cet événement.

Ma femme cessa de parler ; je me rappelai tout à coup le billet que j'avais écrit à Sinclair. Depuis une heure uniquement occupé de Julie, j'avais tout oublié, et d'ailleurs l'excès de mon trouble avait confondu et brouillé toutes mes idées ; mais me ressouvenant que j'avais mortellement offensé Sinclair : — O ciel ! m'écriai-je, Sinclair maintenant a reçu mon billet !

Cette réflexion m'accabla , toutes les expressions injurieuses de ce billet se retracèrent à ma mémoire, ce souvenir mit le comble à ma confusion et à mes remords. J'écrivis sur-le-champ à Sinclair ; j'implorai son indulgence, sa pitié, le conjurant d'oublier des égarements expiés par mon repentir et par mon désespoir. Je me couchai sans avoir reçu de réponse ; mais le lendemain, à mon réveil, on m'apporta une lettre de Sinclair ; je l'ouvris en tremblant ; elle était conçue en ces termes :

« Il est vrai, je fus votre ami ; fûtes-vous jamais
« le mien, vous qui, de votre propre aveu, m'avez
« soupçonné si longtemps de la plus lâche des per-
« fidies, qui avez pu me croire un moment le plus
« vil de tous les hommes?... Je l'avoue, j'avais pé-
« nétré votre jalousie, mais j'imaginai que votre
« cœur la désavouait, et que j'avais des droits à votre
« estime ; je ne voyais en vous qu'un homme bi-



« zarre, susceptible d'une prévention extravagante ;
« je vous croyais incapable de douter un instant de
« la probité de votre ami. Telle était l'opinion que
« j'avais de vous : en me l'ôtant, vous avez détruit
« sans retour l'amitié dont elle était la base. Les ap-
« parences, dites-vous, étaient si fortes !... Eh quoi !
« au fond du cœur, ne m'aviez-vous pas déjà calomnié
« mille fois avant cet événement ? D'ailleurs, quand
« il s'agit de l'honneur d'une femme, de l'honneur
« d'un ami, doit-on juger sur des apparences ?

« Décidé à ne jamais vous revoir, je dois éclair-
« cir dans cette lettre tous les doutes qui pourraient
« vous rester sur la prudente conduite de votre
« femme. Ce n'est pas d'un homme de mon âge
« qu'elle eût consenti à recevoir un secret ; Belsamie
« la connaissait assez pour en être certaine ; aussi en
« lui confiant le sien, l'assura-t-elle avec vérité que
« j'ignorais cette confidence, et que j'en serais ins-
« truit alors seulement que ce secret cesserait d'en
« être un pour vous ; d'un autre côté, Belsamie, re-
« doutant votre indiscretion, et craignant que je ne
« vous ouvrisse mon cœur, avait exigé ma parole de
« ne vous jamais parler d'elle ; pour me lier davan-
« tage, s'il était possible, elle me donna l'assurance
« qu'elle était bien décidée à ne confier ce secret à
« personne, pas même à Julie ; et c'est hier seule-
« ment qu'elle m'a fait l'aveu de cet artifice. Après
« cette explication, qui vous fait connaître tout l'ex-

« cès de votre injustice, puissiez-vous sentir combien
« il est affreux de n'être désabusé que par ses fautes !
« La raison et les conseils de l'amitié n'ont rien pu
« sur votre âme ; que du moins l'expérience vous
« éclaire !... Rappelez-vous que se défier sans cesse
« des personnes les plus chères, nourrir en secret
« contre elles d'outra geants soupçons, c'est un sup-
« plice insupportable, le tourment des âmes fai-
« bles, et la juste punition des méchants.

« Adieu ; vous perdez un ami fidèle, et je ne perds
« qu'une illusion ; mais cette illusion me fut trop
« chère pour ne pas la regretter toujours... Malheu-
« reux ! quel bonheur vous avez foulé aux pieds !...
« Que je vous plains !... Cependant, une nouvelle
« source de félicité vous est offerte : bientôt vous
« allez devenir père ; vous pouvez encore être heu-
« reux. »

Comme j'achevais la lecture de cette lettre, mon oncle entra brusquement dans ma chambre : — Levez-vous, me dit-il, votre femme désire vous voir ; elle a passé une nuit affreuse, la scène d'hier lui a causé une révolution qui, dans son état, peut avoir des suites funestes !... — O ciel ! Il faut envoyer à Paris chercher des secours... — J'ai donné à ce sujet les ordres nécessaires ; votre femme, à son réveil, a malheureusement appris une nouvelle qui lui a causé la plus vive peine. Elle a reçu un billet de Belsamie, qui ne contenait rien d'intéressant ; mais

Julie, sachant que ce billet avait été apporté par le valet de chambre de Belsamie, a voulu lui parler ; elle a su que son amie avait annoncé son mariage à son oncle, et que celui-ci s'était brouillé sans retour avec sa nièce. Cette nouvelle a sensiblement affligé Julie, d'autant plus que vous êtes la seule cause de cet événement.

Le cœur pénétré de douleur, je m'habillai à la hâte. Je me rendis chez ma femme ; elle avait la fièvre et souffrait beaucoup. Son médecin ne tarda pas à arriver ; il déclara qu'il fallait s'attendre à une fausse couche ; en effet sa prédiction se réalisa le soir même. Julie, inconsolable, ne put dissimuler l'excès de son chagrin. — Voilà, me dit-elle en fondant en larmes, voilà ce que vous me coûtez !...

Ce cruel reproche, le premier qu'elle m'eût jamais adressé, mit le comble à mon chagrin. J'eus horreur de moi-même, je me vis haï pour toujours, et je tombai dans le découragement et le désespoir.

Quand ma femme fut rétablie, nous retournâmes à Paris. Julie voulait en vain me cacher sa profonde tristesse ; elle pleurait son enfant, elle regrettait son amie ; car Sinclair, inflexible, ne voulant plus me revoir, avait emmené sa femme dans une terre au fond du Poitou. Bientôt Julie eut un autre sujet de chagrin. Personne n'avait ignoré ma jalousie ; on avait su et conté de mille manières l'histoire du portefeuille et mes derniers emportements. Le mariage de Sinclair

n'avait pu justifier Julie aux yeux de la multitude abusée par des récits infidèles, et l'on concluait, de l'éclat que j'avais fait et de ma rupture avec Sinclair, qu'il était impossible que Julie fût innocente. Elle s'aperçut aisément, à la manière dont elle fut reçue dans le monde, qu'elle avait presque entièrement perdu la considération dont elle avait joui jusqu'alors. Trop sensible pour s'en consoler, mais trop fière pour s'en plaindre, elle chercha à refouler au fond de son âme un si cruel chagrin, mais elle ne put me le dissimuler, et je compris tout ce qu'elle devait souffrir. Je sentis mieux que jamais à quel point elle devait me haïr, moi l'unique cause de toutes ses peines. Me croyant l'objet de son ressentiment et de son aversion, je ne faisais rien pour la consoler, je n'attribuais qu'à sa vertu la douceur qu'elle me montrait. Ces réflexions, en me désespérant, aigrissaient chaque jour davantage mon caractère si impétueux ; je devins sombre, farouche, insupportable.

Plusieurs mois se passèrent dans cette situation. Enfin, voyant que la santé de Julie s'altérait sensiblement, et qu'elle était près de succomber sous le poids de ses maux, je pris tout à coup le parti de lui rendre sa liberté et de me séparer d'elle. Je le lui annonçai, en l'assurant que ma résolution était inébranlable. Cependant, je l'avouerai, malgré la certitude que je croyais avoir de sa haine, je m'étais flatté en secret que cette déclaration l'étonnerait et lui cause-

rait une vive émotion ; au plus léger trouble de sa part, elle m'eût vu à ses pieds abjurer ma fatale résolution.

Mais elle m'écouta tranquillement, sans surprise, sans émotion. — Ma réputation est déjà flétrie, dit-elle ; le nouvel éclat que vous voulez faire va confirmer les injustes soupçons du public ; si ma présence dans votre maison est un obstacle à votre bonheur, je suis prête à la quitter ; l'innocence me reste : j'aurai la force de me soumettre à ma destinée... — Cruelle, m'écriai-je, avec quelle froideur vous parlez de me quitter !... — Mais c'est vous qui me le proposez !... — Je vous adore, et vous me haïssez !... — Que m'a valu votre tendresse ?... — J'ai fait votre malheur, je le sais : je fus injuste, bizarre, insensé ; et cependant, Julie, si vous me haïssez, ah ! c'est trop vous venger. Il n'est point de tourment comparable à celui d'avoir perdu votre amour. — Je ne vous hais point.

Ces mots, qui disaient si positivement, *je ne vous aime plus*, me transportèrent de fureur ; je me livrai au plus terrible emportement. Je crus voir quelque effroi dans les yeux de Julie, je tombai à ses genoux. Dans cet instant, une larme, un soupir, eussent changé mon sort. Julie conserva sa froideur et sa tranquillité. Je me levai et fis quelques pas, en proie à la plus vive agitation : — Adieu pour toujours ! dis-je d'une voix étouffée. Julie pâlit, et fit un mou-

vement pour venir à moi, je m'avançai vers elle ; elle tomba dans un fauteuil, et perdit connaissance. Je pris cette violente émotion pour de l'épouvante : — Je vous fais horreur ! m'écriai-je ; je vais vous délivrer de ma présence odieuse.

En disant ces paroles , je m'élançai vers la porte, et sortis désespéré, la rage dans le cœur. Mon oncle était absent, je n'avais plus d'ami : rien ne pouvait plus m'empêcher de suivre mon premier mouvement. Égaré, hors de moi-même, j'allai trouver sur-le-champ les parents de Julie. Je leur déclarai ma résolution ; j'ajoutai que Julie elle-même désirait cette séparation, et que j'étais décidé à lui rendre tout son bien. On voulut me faire des représentations ; je n'écoutai rien. J'annonçai mon intention de partir pour la campagne, et d'y rester deux jours, comptant bien à mon retour me trouver seul dans ma maison.

Après cette déclaration, j'écrivis à Julie pour l'instruire de tout ce que j'avais fait, et je partis le soir même. J'étais trop agité pour sentir toute l'étendue du malheur auquel je me condamnais moi-même, et, chose inconcevable, c'est qu'aimant Julie plus que jamais, et persuadé qu'il ne me serait pas impossible de regagner sa tendresse, je trouvai une sorte de satisfaction dans l'éclat extravagant que je donnais à notre rupture. Je n'aurais pu me résoudre à me séparer d'elle avec les égards et les ménagements

qu'exigeaient la prudence et l'honnêteté. Je voulais étonner Julie, l'émouvoir, l'affliger, la faire sortir de cet état d'indifférence plus insupportable pour moi que sa haine; je me flattais qu'en m'écoutant elle avait douté de ma sincérité, qu'elle me croyait incapable de persister dans le dessein de la quitter pour toujours, que cet événement ranimerait peut-être dans son cœur sa première affection pour moi; et la seule espérance d'exciter dans son âme un mouvement de regret eût suffi pour m'affermir dans le parti que j'avais pris. J'aimais à me la représenter dans le trouble, l'incertitude, l'étonnement. Je la voyais lire mon billet; je me la représentais emmenée par ses parents, pâle, tremblante; j'osais espérer qu'elle ne passerait pas sans émotion devant ma chambre, qu'elle ne pourrait retenir ses pleurs en montant en voiture. J'avais laissé à Paris un homme de confiance, avec ordre d'observer Julie, de l'épier, de questionner ses femmes; enfin, il devait me rendre compte de tout ce qu'elle aurait fait ou dit dans ces premiers moments; mais je fus peu satisfait du rapport qu'on me fit. Julie resta toujours enfermée dans son cabinet, y reçut ses parents sans aucun témoin, et sortit avec eux par un petit escalier dérobé, sans être vue de personne.

M. de la Palinière en était là de son récit, lorsqu'on entendit sonner dix heures. On se sépara jusqu'au jour suivant.

J'en étais resté, dit M. de la Palinière, au moment de ma séparation d'avec Julie. Le jour même où ses parents l'emmenèrent, je reçus d'elle un billet qui contenait ces mots :

« J'ai suivi vos ordres ; j'ai quitté votre maison,
« toujours prête à y rentrer si votre cœur m'y rap-
« pelle. Quant à l'offre de me rendre un bien beau-
« coup trop considérable pour ma situation présente,
« j'ose attendre de votre estime que vous ne la réité-
« rerez pas ; le seul moyen qui vous reste maintenant
« de me causer de nouveaux chagrins, c'est de per-
« sister dans votre résolution. Daignez donc garder
« la moitié d'une fortune qui n'aurait aucun prix à
« mes yeux, si je ne la partageais pas avec vous. »

Ce billet me fit faire une foule de réflexions. Le contraste de la conduite de Julie et de la mienne me frappa vivement. Je compris enfin combien, par les résultats et les effets, un sentiment fondé sur le seul devoir est préférable à la passion. J'aime Julie, me disais-je, et j'ai fait le tourment de sa vie, et j'ai pu me résoudre à la quitter pour toujours ! Elle n'était occupée que du désir et du soin de me rendre heureux ; toujours prête à me sacrifier ses goûts, ses penchants, sa volonté ; et lorsqu'enfin l'excès de mon injustice et de ma folie m'a fait perdre son cœur, son indulgence et sa générosité survivent à sa tendresse. Elle croit me devoir encore les procédés les plus nobles, les plus touchants. Ah ! je le vois, la

véritable affection est celle que la raison approuve et que la vertu fortifie.

Ces réflexions m'accablaient, et rouvraient toutes les blessures de mon cœur. Je songeais en frémissant au dernier éclat que je venais de faire; et sans doute, dans cette affreuse situation, je n'eusse point hésité à m'aller jeter aux pieds de Julie, à lui déclarer que je ne pouvais vivre sans elle, si je n'eusse été retenu par une délicatesse très fondée. J'avais été prodigue et joueur, et ce qu'il y a de pis encore, j'avais un intendant qui possédait au suprême degré l'art d'embrouiller ses comptes, ce qui, dans sa profession, prouve incontestablement, ou le manque de capacité, ou celui de probité. Au lieu de le renvoyer, je le gardai; je le priai seulement de ne plus me parler d'affaires; il ne se le fit pas répéter; car ce n'était pas sans raison et sans dessein qu'il avait été aussi obscur avec moi. Cependant, depuis six mois, il me demandait plusieurs audiences pour m'exposer l'état de mes affaires, qui se dérangeaient. Je fis peu d'attention à ses lettres. Lorsque je lus le billet de Julie, elles me revinrent à l'esprit; et avant de songer à obtenir mon pardon, je voulus connaître ma situation: malheureusement je m'étais conduit de manière à ne pouvoir compter sur l'estime de ma femme, et si j'étais ruiné, comment lui demander d'oublier le passé et de revenir avec moi? Ne pourrait-elle pas attribuer au plus vil intérêt une démarche inspirée

par la seule tendresse? Cette idée m'était insupportable; j'aurais préféré mille fois ne jamais revoir Julie, que de lui connaître un semblable soupçon.

Je retournai précipitamment à Paris. Que n'éprouvai-je pas en entrant dans ma maison, dans cette maison que Julie n'habitait plus, et dont j'avais eu moi-même l'inconséquente folie de la bannir! Accablé de douleur et de regrets, je n'avais plus qu'une espérance, celle de pouvoir, avec de l'économie et des soins, rétablir mes affaires, et ensuite obtenir mon pardon de Julie. J'envoyai chercher mon intendant; je commençai par lui déclarer qu'avant tout je voulais rendre à ma femme sa fortune. Il parut fort étonné de cette résolution, et voulut m'en détourner en m'annonçant qu'il ne croyait pas une semblable restitution possible sans me ruiner presque entièrement. Je vis clairement alors que mes affaires étaient dans un désordre beaucoup plus grand que je ne l'avais imaginé. Perdre ma fortune, c'était, d'après mes principes, perdre à jamais Julie. Avant d'approfondir davantage ma situation, je rendis à Julie tout le bien que j'avais reçu d'elle, ensuite je payai mes dettes. Tous ces arrangements terminés, je me trouvai si complètement ruiné, que je fus obligé, pour vivre avec décence, de placer à fonds perdus les minces débris de ma fortune.

Mon oncle était peu riche, et ne vivait guère que des bienfaits du roi; cependant il m'offrit des secours.

Je les refusai. Je vendis mes chevaux, ma maison, mes terres, et je louai un petit appartement auprès du Luxembourg, environ trois mois après ma séparation d'avec ma femme. Durant cet espace de temps, Julie s'était retirée dans un couvent le jour même où je quittai ma maison. On m'apporta d'elle une lettre conçue en ces termes :

« Puisque vous m'avez forcée à recevoir ce que vous
« appelez mon bien, puisque vous me traitez comme
« une étrangère, il m'est permis, je pense, d'user de
« représailles en cette occasion. Quand je quittai
« votre maison, la crainte de vous offenser en parais-
« sant dédaigner vos dons me fit emporter les dia-
« mants, les bijoux que vous m'avez donnés; vous
« l'exigiez : il me sembla que je devais vous obéir.
« Mais depuis, vous m'avez prouvé que vous ne sa-
« viez pas apprécier une semblable délicatesse ; ainsi
« je me suis décidée à me défaire de ces parures inu-
« tiles, et que j'avais gardées jusque-là par égard
« pour vous. J'ai saisi une occasion favorable de les
« vendre avantageusement. On m'en a donné quatre-
« vingt mille francs ; je viens d'envoyer chez votre
« notaire cette somme que je vous devais, et que vous
« ne pouvez m'obliger à reprendre, puisqu'elle vous
« appartient.

« Je suis depuis deux mois dans le couvent de***.
« Je compte y rester plusieurs années, à moins que
« vous ne veniez m'en retirer... Nous avons une belle

« terre en Flandre, l'habitation en est, dit-on, char-
« mante ; dites un mot, et je suis prête à vous y suivre
« et à m'y fixer avec vous. »

Comment dépeindre tout ce qui se passa dans mon âme à la lecture de cette lettre ? — O Julie ! m'écriai-je, ai-je pu vous accuser de perfidie, vous abandonner ? Ai-je pu perdre ce cœur si délicat, si noble ? Il m'était réservé d'être le plus heureux de tous les hommes, et j'en suis le plus infortuné. Je suis indigne de ce généreux pardon qui m'est offert ? Non, non, il vaut mieux cesser de vivre, que de s'avilir à ses propres yeux. Julie, vous avez pu m'accuser d'extravagance, d'injustice ; mais jamais vous n'aurez lieu de me soupçonner d'une bassesse.

D'abondantes larmes inondèrent mon visage. J'écrivis à Julie vingt lettres que je déchirai toutes. Enfin je m'arrêtai à celle-ci .

« J'admire la noblesse de vos procédés, l'éléva-
« tion de votre âme ; je comprends cet excès de
« générosité. Vivez libre , soyez heureuse , ou-
« bliez-moi !... Adieu , Julie... Vous avez sur
« moi toute la supériorité que donne la raison...
« mais mon cœur peut-être n'était pas indigne du
« vôtre. »

Avec cette lettre, je renvoyai à Julie ses quatre-vingt mille francs, en lui faisant dire que ses diamants lui ayant été donnés à son mariage ne m'appartenaient pas plus que le reste de son bien, et qu'après les avoir

acceptés, elle n'avait pas le droit de me forcer à les reprendre.

Je venais de faire un douloureux sacrifice : Julie m'offrait de me consacrer sa vie ; je venais de renoncer à un bonheur sans lequel il n'en pouvait plus exister pour moi. Ma douleur était profonde. Dans cette dernière occasion, c'était à l'honneur que j'avais sacrifié toute ma félicité ; cette idée soutenait mon courage. D'ailleurs, ma lettre faisait connaître à Julie que du moins, malgré mes égarements, je n'étais pas indigne de son estime. Je la supposais attendrie, affligée, et je me trouvais moins à plaindre.

Il y avait à peu près quinze jours que j'étais retiré au Luxembourg, et que j'y vivais en solitaire, lorsque je reçus de la cour un ordre de partir sur-le-champ pour mon régiment, en garnison à deux cents lieues de Paris. Malgré moi, je conservais encore au fond de l'âme la folle espérance que Julie n'était pas perdue pour moi sans retour. Je ne me sentais pas la force de faire un pas pour hâter une réconciliation, et pourtant je me flattais en secret qu'un événement imprévu me rendrait un bonheur auquel je n'avais jamais renoncé sincèrement. Enfin je ne pus me résoudre à quitter Paris, à mettre entre Julie et moi une distance de deux cents lieues. J'écrivis au ministre pour solliciter un congé ; on me le refusa ; à l'instant même j'envoyai ma démission.

C'est ainsi que je quittai le service à vingt-cinq

ans, et que la violence et l'humeur décidèrent de toutes mes résolutions dans les circonstances les plus importantes de ma vie. Cette dernière extravagance me causa un vif chagrin ; elle acheva de me brouiller avec mon oncle, déjà fort mécontent que je me fusse séparé de ma femme sans le consulter ; je me vis donc abandonné de toutes les personnes que j'avais le plus aimées

Uniquement occupé d'une idée qui m'ôtait la faculté de réfléchir, je ne sentis pas dans ce moment toute l'horreur de ma situation. Je voulais revoir Julie : je m'imaginai que si je pouvais trouver le moyen de m'offrir subitement à sa vue, je retrouverais une partie des droits que j'avais jadis sur son cœur. Mais comment la faire demander au parloir ? quel prétexte prendre ? j'avais un nouveau valet de chambre qui connaissait un cousin d'une des tourières du couvent de Julie.

J'obtins facilement une lettre pour sa parente ; nous nous entrefinmes longuement de Julie, sans que la bonne religieuse soupçonnât que je fusse son mari. Elle m'apprit que mademoiselle d'Elbène venait de perdre son père et qu'elle se disposait à prendre le voile le lendemain même que le marquis de Clainville était mort de chagrin dans la prison de Saumur.

Étourdi de ces tristes nouvelles, je sortis précipitamment. Arrivé chez moi, je me jetai dans un fauteuil, bouleversé de tout ce que je venais d'apprendre.

Le voile était tombé ; je ne me faisais plus illusion, je connaissais enfin tout l'excès de mes malheurs. Je sentais que Julie, cette innocente victime de ma folie, ne pouvait, au fond du cœur, me pardonner ma conduite envers elle.

— O Dieu ! m'écriai-je, dans quel abîme m'ont précipité les passions !... Si j'eusse surmonté la jalousie, si j'eusse cherché à vaincre mon impétuosité naturelle, ma paresse et mon goût pour le jeu, je jouirais d'une fortune considérable, je n'aurais pas à me reprocher la mort d'un intéressant jeune homme et le sacrifice de sa malheureuse fiancée. Je charmerais la vieillesse d'un oncle, d'un bienfaiteur, qui ne voit plus en moi qu'un ingrat, un insensé. Je n'aurais pas lâchement renoncé, à vingt-cinq ans, à servir mon roi et ma patrie. Loin d'être l'objet du mépris public, je serais universellement estimé ; je posséderais la tendresse de la plus vertueuse des femmes ; j'aurais conservé un ami fidèle ; enfin je goûterais le bonheur d'être père !... Ah ! malheureux, de quels biens inestimables me suis-je privé moi-même !... me voilà donc pour jamais isolé !

En achevant ces paroles, je jetai les yeux autour de moi avec une espèce de terreur, effrayé de l'abandon où je me voyais...

Dans ce moment ma porte s'ouvre avec bruit... Un homme paraît, s'élançe vers moi... Éperdu, je me lève, je me trouve dans les bras de Sinclair ; il me ser-



rait contre sa poitrine, je ne pouvais retenir mes larmes, je voyais couler les siennes; mille sentiments contraires m'agitaient à la fois; mais la confusion la plus douloureuse dominait tous les autres, et me forçait à garder le silence. — Mon ami, dit Sinclair, j'étais au fond du Poitou; je n'ai appris que bien tard combien vous étaiés devenues nécessaires les consolations de l'amitié; d'ailleurs, je voulais m'assurer de six mois de liberté pour vous les consacrer. J'arrive de Fontainebleau; j'ai un congé, disposez de moi. — Sinclair! m'écriai-je, ces consolations si précieuses que vous m'offrez, je ne suis plus digne de les goûter; j'ai mérité de perdre sans retour le titre de votre ami... Vous ne pouvez plus rien pour moi. — Va, reprit-il en m'embrassant, je connais ton âme, elle est noble et sensible. J'ai pris conseil de notre amitié, elle seule me rapproche de toi, et je viens adoucir tes peines.

Tant de générosité, loin de m'humilier, m'élevait au-dessus de moi-même. Sinclair, en me rendant son amitié, me rendait ma propre estime; mon cœur au même instant s'ouvrit tout entier à ce généreux ami; je goûtai une consolation dont j'étais privé depuis longtemps, celle de parler sans déguisement de mes fautes et de mes peines. Ce triste récit fut souvent interrompu par mes larmes; et Sinclair, après m'avoir écouté avec attendrissement. — A quoi servent, dit-il, l'esprit, les vertus, la sensibilité, sans des principes

solides ! Ces principes invariables, l'éducation peut seule les donner.

Sinclair me conjura de m'éloigner de Paris pour quelque temps, et de voyager. — Je vous suivrai, continua-t-il, partons pour l'Italie, mais partons sans délai. — Je m'abandonne à vous, répondis-je ; disposez du sort d'un infortuné qui, sans vous, succomberait sous le poids de ses maux.

Sinclair, profitant de cette disposition, me fit donner ma parole que nous partirions sous deux jours.

La veille de mon départ, je voulus revoir le lieu où j'avais rencontré Julie pour la première fois. C'était dans le jardin du Palais-Royal¹ ; mais n'osant paraître en public, j'y allai la nuit après souper. Il y avait de la musique et beaucoup de monde. Je m'enfonçai dans l'endroit le plus obscur de la grande allée, et je m'assis au pied d'un arbre. Au bout d'un moment, deux hommes vinrent s'asseoir près de moi. L'un d'eux, que je reconnus au son de sa voix, s'appelait Dainval, jeune fat, sans esprit, sans mœurs et sans principes ; homme méprisable que j'avais cru mon ami jusqu'à l'époque de ma ruine, et dont je n'avais que trop souvent suivi les conseils pernicieux et les mauvais exemples.

J'allais m'éloigner, lorsque j'entendis prononcer

¹ Il est question ici de l'ancien jardin du Palais-Royal, tel qu'il était avant la construction des galeries.

mon nom : je prêtai l'oreille : — Rien n'est plus vrai, disait Dainval, il est parti ce soir avec Sinclair pour l'Italie. — Comment ! ils seraient raccommodés ? — La scène a été du plus grand pathétique. — Mais il n'y a donc pas un mot de vrai dans tout ce qu'on a dit ? — Quoi ? de leur rivalité ?... — Comment Sinclair prendrait-il tant d'intérêt à un homme qui l'aurait trahi ?... — Voici les faits : Sinclair veut raccommo-der le mari avec la femme, afin d'arracher celle-ci de sa triste prison... — Et à quoi bon le voyage d'Italie ? — Il faut bien donner au public le temps d'oublier un peu l'histoire du portefeuille. — Il y a encore des gens très sensés qui soutiennent que ce portefeuille appartenait à Belsamie... — C'est une fable inventée après coup. — Quel homme est-ce que ce la Palinière ? — Un garçon excessivement borné, sans caractère, joueur, et se piquant au jeu de générosité et de grandeur d'âme, perdant son argent en dupe ; aussi s'est-il ruiné sans éclat et comme un sot. — L'as-tu revu depuis sa déroute ? — Jamais, et j'ai jeté au feu tous nos comptes de jeu : il n'en entendra plus parler ; il me devait beaucoup. Mais j'ai brûlé ses billets : je ne m'en vante point, je n'en couviendrais même pas avec un autre. Ce procédé me paraît tout simple, et je te prie d'être discret.

Cette dernière fausseté de Dainval acheva de me pousser à bout. — Imposteur ! m'écriai-je, me voilà prêt à vous payer tout ce que je vous dois ; sortez

d'ici, je vais m'acquitter. — Ma foi, reprit Dainval avec un rire forcé, je ne vous supposais pas là, il faut en convenir... Quant à la proposition de nous couper la gorge, je conçois... vous n'avez plus rien à perdre : pour moi, il me faut encore près d'un an pour achever de me ruiner ; ainsi, pour que la partie soit égale, remettons-la à votre retour d'Italie.

En achevant ces mots, il s'éloigna précipitamment sans attendre de réponse, et me laissa trop indigné de sa lâcheté, pour que je songeasse à le suivre. — Voilà donc, me disais-je, l'homme dont les conseils m'ont souvent entraîné !... Quelle perversité ! Quelle âme vile et corrompue !... Que le vice est hideux pour qui le considère sans illusion !...

Nous partîmes pour l'Italie. Ni les tendres soins de Sinclair, ni la dissipation d'un long voyage, ne purent affaiblir mes chagrins. De retour à Paris, Sinclair fut obligé de me quitter pour aller rejoindre son régiment, et je partis presque aussitôt pour la Hollande. Au bout de six mois Sinclair vint m'y trouver. Il me donna l'idée de m'associer à quelques entreprises de commerce, et me prêta les premiers fonds nécessaires. La fortune seconda ce nouveau projet ; j'entrevis enfin la possibilité de retrouver le bonheur que j'avais perdu. Le désir de porter aux pieds de Julie le fruit de mes travaux excitait mon activité et ma persévérance. Je sus vaincre le dégoût et l'ennui que m'inspira d'abord le genre de vie auquel je me con-

sacrais ; je donnais à la lecture, à la méditation, les heures que je dérobaux aux affaires. Bientôt l'étude cessa de me paraître pénible, et je pris un goût passionné pour la lecture ; insensiblement mon esprit s'éclairait, mes idées s'étendaient, le calme renaissait dans mon cœur. La religion acheva de fortifier ma raison, d'élever mon âme, et de me soustraire à l'empire tyrannique des passions.

Cette révolution dans mon caractère et dans mes sentiments ne changea rien à mes projets. Je n'avais plus pour Julie ce penchant impétueux dont l'excès insensé nous avait rendus si malheureux l'un et l'autre ; je l'aimais avec moins de violence, mais avec plus de solidité et de désintéressement.

Je passai cinq ans en Hollande ; durant cet espace de temps je fus constamment heureux dans toutes les affaires où je m'engageai, et je parvins, par mon économie et mon travail assidu, à rétablir entièrement ma fortune. Alors je ne songeai plus qu'à retourner dans ma patrie : je goûtais à l'avance le bonheur que j'éprouverais en tombant aux genoux de Julie, en lui disant : — Je reviens digne de vous, pour vous consacrer ma vie.

Rempli des plus chères espérances, je partis de Hollande. Hélas ! j'étais loin de pressentir le coup fatal que j'allais recevoir !... J'avais écrit à Sinclair pour le charger de prévenir Julie de mon retour. Je reçus à Bruxelles une lettre qui m'apprenait que Julie avait

été gravement malade; mais en même temps on m'assurait qu'elle était presque rétablie. Ces détails étaient de nature à dissiper toute inquiétude; je continuai ma route. J'approchais de Paris, je n'en étais plus qu'à vingt lieues, lorsque je rencontrai Sinclair; il fit arrêter ma voiture, et descendit de la sienne; nous fûmes bientôt dans les bras l'un de l'autre; mais en jetant les yeux sur lui, je le vis pleurer; je tressaillis: l'étonnement et l'effroi me rendirent immobile. Sinclair n'eut pas la force de m'instruire de mon malheur. Sans proférer une seule parole, il m'entraîna vers ma voiture, y monta avec moi, et dans le même instant les postillons quittèrent la route de Paris. — Où me conduisez-vous? m'écriai-je d'un air égaré. Je veux la voir. — Ah! malheureux!... — Eh bien! poursuis, achève de me percer le cœur!

Sinclair, pour toute réponse, me serra la main... — Enfin, repris-je, quel est mon sort? Est-ce sa haine ou sa perte que tu m'annonces? O mon ami, ma vie dans cet instant est dans tes mains!...

Le ton suppliant dont j'accompagnai ces mots expliquait assez ma pensée. Sinclair me regarda avec compassion: — Je puis me taire, dit-il, mais non te tromper...

Je n'en demandai pas davantage; nous gardâmes l'un et l'autre un silence qui ne fut interrompu que par mes soupirs et mes sanglots. Sinclair me conduisit dans une maison de campagne, où j'obtins enfin

la confirmation de mon malheur. Hélas ! j'avais tout perdu ! Julie n'existait plus ; non-seulement sa mort me ravissait tout espoir de bonheur, mais encore le moyen de réparer mes égarements.

Le reste de mon histoire offre peu d'intérêt. Consolé par le temps et la religion, je consacrai le reste de ma carrière à l'amitié, à l'étude, à l'humanité. J'avais obtenu mon pardon de mon oncle ; le soin de le rendre heureux devint une de mes plus précieuses occupations, et je remplis sans effort, et dans toute leur étendue, les devoirs sacrés que m'imposaient la nature et la reconnaissance. Quoique mon oncle fût avancé en âge, il vécut encore dix ans. Lorsque j'eus le malheur de le perdre, j'achetai cette terre, et je m'y retirai ; Sinclair me promit de venir m'y visiter tous les ans ; et depuis quatre ans que j'habite cette province, nous n'avons jamais passé dix-huit mois sans nous voir.

Sinclair, âgé aujourd'hui de cinquante-huit ans, a parcouru la carrière la plus brillante ; il jouit du bonheur que l'on doit attendre de la vertu unie aux grands talents et au génie. Pour moi, dans mon obscure médiocrité, je pourrais goûter aussi le bonheur, sans le souvenir amer des maux que j'ai soufferts par ma faute, et des égarements de ma jeunesse.

M. de la Palinière cessa de parler. Il y eut un moment de silence. La baronne et sa fille, après avoir

remercié M. de la Palinière et pris congé de lui, se retirèrent avec leurs enfants.

Dès que madame de Clémire se trouva seule avec ses enfants, elle leur demanda quel fruit ils avaient retiré des dernières veillées. — N'avez-vous pas vu par l'histoire de M. de la Palinière, ajouta-t-elle, combien les passions sont dangereuses ? — Oh ! oui, maman, dit César, et ainsi que vous nous l'avez souvent dit, il ne faut avoir de la passion que pour la gloire. — C'est-à-dire, reprit madame de Clémire, pour tout ce qui est grand, héroïque ? — Maman, qu'est-ce qu'une action héroïque ? — C'est une action utile, généreuse et que cependant le devoir n'exige pas. Comme les devoirs d'un honnête homme sont très étendus, il est peu d'actions, pour une belle âme, qu'on puisse véritablement appeler *héroïques* ; mais dès qu'une action nous coûte un grand sacrifice, et que nous aurions pu ne la pas faire sans devenir méprisables, cette action est héroïque : par exemple, une personne dans l'aisance, qui donne l'aumône, ne fait qu'une bonne action, parce qu'elle serait méprisable si elle dépensait tout son argent en superfluités. Un homme qui montre à la guerre du sang-froid et du courage n'est point un héros ; s'il se conduisait autrement, il serait déshonoré ; ainsi, pour bien juger une action, voyez d'abord si elle ne blesse ni l'humanité ni l'équité (car la vraie grandeur est inséparable de la justice) ; voyez ensuite ce qu'elle a dû

coûter, s'il était possible de ne la pas faire sans nuire à sa réputation .. — Ah ! j'entends, maman, si une action s'accorde avec la justice, si elle coûte un grand sacrifice, si l'on pouvait ne la pas faire sans se rendre méprisable, alors elle est sûrement héroïque. — Voilà une définition très juste ; ne l'oubliez pas, et rappelez-la-vous surtout, quand vous lirez l'histoire, car vous y trouverez une foule de faux jugements. Beaucoup d'historiens, faute de réflexions, placent souvent leur admiration aussi mal que leur critique. Un lecteur judicieux ne doit jamais juger aveuglément d'après eux ; il faut examiner si c'est avec raison qu'ils approuvent ou qu'ils condamnent. — Maman, trouve-t-on beaucoup de véritables actions héroïques dans l'histoire ? — Oui, mais souvent ce ne sont pas celles que les historiens louent le plus. — Maman, voudriez-vous nous conter un trait héroïque ? — Volontiers, et je le prendrai dans l'histoire des Turcs.

L'empereur Achmed I succéda à Mahomet III. Il monta sur le trône l'an 1602¹. Il n'avait alors que quinze ans, et ce fut la première fois qu'on vit un prince aussi jeune régner en Turquie. Il n'y avait que peu de mois qu'il était parvenu à l'empire, lorsque le grand vizir mourut. Achmed ne choisit aucun de ceux qui l'entouraient pour remplir cette impor-

¹ De l'hégire 1010.

tante dignité. Murad, pacha du Caire, était un vieillard sage et plein d'expérience. Au milieu des troubles du dernier règne, il avait maintenu tous les États d'Afrique dans la plus profonde paix, et fait passer exactement tous les impôts au trésor public, sans vexer les peuples et sans s'enrichir. N'ayant jamais vu son nouveau maître, il était loin de prévoir son élévation, et n'imaginait pas qu'avec un monarque aussi jeune, les soins d'un sujet fidèle dussent l'emporter sur les intrigues de la cour. Cependant, au fond de l'Égypte, il reçut les sceaux, et l'ordre de se rendre à Constantinople. Ce choix d'Achmed annonçait à l'empire un prince qui désirait le bien, et qui saurait aimer ses peuples.

Quelques années après, la guerre contre la Perse fut résolue, malgré l'avis de Murad; celui-ci fut chargé du commandement des armées, et choisit pour lieutenant Nasuf, jeune homme actif, entreprenant, qui avait acquis de grandes richesses dans différents gouvernements. Le grand vizir partit à la tête de ses troupes; loin de presser sa marche, il mit la plus grande lenteur dans toutes ses opérations. Ce défaut d'activité fit naître au perfide Nasuf l'idée de supplanter son bienfaiteur et son ami. Il écrivit secrètement à la Porte, et offrit à l'empereur soixante mille sequins pour les frais des approvisionnements, si Sa Hautesse voulait le faire grand vizir à la place de Murad. Le sultan, plein d'estime et de reconnaissance pour son

ministre, fut indigné de l'ingratitude de Nasuf; il envoya sa lettre à Murad, en lui mandant qu'il le laissait le maître absolu du sort de son lieutenant, et qu'il lui permettait également de le conserver, de le dégrader, ou enfin de le faire étrangler. Murad, sur-le-champ, fit ordonner à Nasuf de se rendre dans sa tente, et lui montra la lettre de l'empereur. Nasuf crut lire l'arrêt irrévocable de sa mort. Cependant il voulut entreprendre de se justifier, ou plutôt descendre à des prières, lorsque Murad l'interrompant : — Vous avez fait une perfidie, lui dit-il, mais vous avez de grands talents; je vous crois en effet capable de commander l'armée : ainsi je vous en remets la charge, ainsi que les sceaux de l'empire, devenus trop pesants pour mon âge. Soyez fidèle à l'empereur : puissent vos armes être victorieuses!

Aussitôt Murad rassembla les troupes, et le proclama lui-même son successeur. Murad finit tranquillement ses jours dans une retraite agréable. La Providence ne permit pas que Nasuf jouît longtemps du fruit de sa trahison. Devenu grand vizir, il épousa une fille de l'empereur; mais ayant indignement abusé de sa faveur, il fut étranglé par les ordres d'Achmed.

— Ah! maman, dit César, que j'aime ce Murad! C'est bien là une action héroïque. — Examinez-la suivant les règles que je vous ai données. — D'abord, elle ne blesse ni l'humanité ni la justice. — Non,

Nasuf méritait d'être puni ; mais il n'avait offensé que Murad : ainsi ce dernier était le maître de lui pardonner. — Il en a dû coûter beaucoup à Murad de vaincre un ressentiment qui était si fondé ! il aurait pu, sans se rendre méprisable, ne point céder sa place, et même priver Nasuf de son emploi. — Au lieu de cela, connaissant que Nasuf était, par ses talents et par son âge, plus en état que lui de commander les armées, il sacrifie sans balancer son ressentiment au bien public ; il se dépouille en faveur d'un ingrat : ainsi ce trait, comme vous voyez, est véritablement héroïque. — Je suis charmé, maman, que vous m'ayez donné des règles sûres pour juger des actions : il est joli de pouvoir dire tout seul, après un moment de réflexion : Cela est héroïque, ou cela ne l'est pas.

— Maman, dit Caroline, permettez-moi de vous faire une question au sujet de l'histoire de M. de la Palinière. Il y a une chose qui m'a fait bien de la peine. J'ai trouvé tout simple que M. de la Palinière, avec un caractère si violent et tant d'extravagance, s'attirât d'aussi grands malheurs ; mais cette charmante Julie, si douce, si prudente, elle aurait dû être heureuse. — Vous pensez, n'est-ce pas, que la vertu réunie à une prudence parfaite devrait préserver de toutes les peines qu'elle a éprouvées ? — Oh ! oui, maman, ce serait bien juste. Et cependant Julie est la preuve du contraire. — Point du tout. Croyez

bien qu'elle n'a jamais été aussi à plaindre que son mari. — Oh! sûrement : elle n'avait point de remords. — L'innocence inspire facilement la résignation. Aussi Julie trouva-t-elle dans la pureté de son âme toutes les consolations dont elle avait besoin. Voilà ce qu'elle dut à la vertu : et c'est beaucoup. Mais elle éprouva de grands chagrins ; et son manque d'expérience en fut la seule cause. — Et pourtant, maman, sa conduite a été irréprochable? — Oui ; mais elle a commis des fautes, des imprudences... — Des imprudences?... — Vous le savez, elle avait été parfaitement élevée par sa mère, qu'elle eut le malheur de perdre à seize ans ; elle se maria à dix-sept : les principes qu'elle avait reçus étaient fortement gravés dans son cœur ; d'un excellent naturel, elle remplit fidèlement ses devoirs ; mais elle manquait d'expérience, et n'ayant plus de guide, elle fit des fautes : ce malheur était presque inévitable. — Mon Dieu, maman, quelles fautes a donc commises Julie?... — D'abord étant aussi jeune, femme d'un mari soupçonneux, violent, jaloux, elle n'aurait pas dû recevoir une confidence dont on voulait faire un secret à son mari. Mais ce n'est pas là sa plus grande faute ; elle s'est rendue coupable de deux autres bien plus graves. Lorsqu'elle fut convaincue que M. de la Palinière avait pris Belsamie en aversion, Julie aurait dû cesser de la voir jusqu'au moment de la déclaration du mariage. Ce n'était pas sacrifier

son amie, c'était seulement se priver du plaisir de la voir pendant quelques mois ; et ce procédé, en inspirant à M. de la Palinière la plus vive reconnaissance, aurait détruit toutes les craintes de n'être point aimé. — Il est vrai que, si Julie eût pris ce parti, l'aventure du portefeuille ne serait point arrivée, et Julie aurait conservé sa réputation et son bonheur. Cependant, maman, il me semble qu'elle proposa à M. de la Palinière de ne plus revoir Belsamie ? — Oui, elle proposa ; mais ce n'était pas assez ; une proposition dans ce cas n'était qu'une politesse ; elle savait bien qu'on ne l'accepterait pas. Il fallait montrer une résolution ferme, et la tenir énergiquement ; d'autant mieux qu'au fond le sacrifice n'était pas pénible ; il s'agissait d'une courte absence, et non d'une rupture. — Oui, ce fut là une faute, et, même à présent, je ne conçois plus comment Julie a pu s'en rendre coupable. Et la seconde faute, maman ? — Cette seconde faute est beaucoup moins excusable encore : ce fut de n'avoir pas fermé sa porte à Sinclair, après l'aveu formel que fit M. de la Palinière de sa jalousie. Il est vrai qu'il se prétendait guéri ; mais Julie ne connaissait-elle pas son caractère bizarre, soupçonneux ? D'ailleurs, quelle confiance pouvait lui inspirer une guérison si subite ? Ignorait-elle qu'une femme manque aux convenances, à ses devoirs en admettant dans l'intimité l'homme dont son mari a été jaloux, surtout quand cette jalousie n'est dissipée

que depuis si peu de temps ? — Ah ! si la pauvre Julie avait eu sa mère, s'écria Pulchérie, elle n'aurait jamais eu d'imprudences à se reprocher. Son véritable malheur fut de la perdre, celui-là entraîna tous les autres. — Vous avez raison, reprit madame de Clémire; car Julie, avec une si belle âme, avec tant de raison, eût toujours consulté sa mère, toujours suivi ses conseils; et quels conseils peuvent jamais être inspirés par plus d'intérêt, donnés avec plus de réflexion que ceux d'une bonne mère?... — Oh ! maman, nous ne ferons jamais d'imprudences : nous serons toujours heureux !

Et les trois enfants se jetèrent au cou de leur mère ; c'était presque toujours ainsi que se terminaient toutes leurs conversations.

Madame de Clémire passa encore deux jours chez M. de la Palinière, après lesquels elle retourna à Champcery. Comme l'abbé n'avait pas été content de César dans la matinée, il n'y eut point de *veillée* le soir. César, vivement affligé de cette punition, prit de l'humeur et se coucha sans faire d'excuses à l'abbé ; il se contenta de lui souhaiter *une bonne nuit*. Il y avait une demi-heure qu'il était au lit, lorsque madame de Clémire entra dans sa chambre. — Dormez-vous, mon fils ? lui dit-elle à voix basse. — Non, maman, pas encore, répondit tristement César. — Je n'en suis pas surprise, reprit madame de Clémire ; et s'il est vrai, comme je n'en doute pas, que vous ayez

un bon cœur, il est impossible que vous passiez une nuit tranquille. Comment, mon fils, vous vous êtes couché avec de la rancune, avec de l'humeur contre un homme que vous devez tant aimer ! Vous l'avez laissé sortir de votre chambre sans essayer de vous raccommoder avec lui, et il vous quittait pour douze heures ! Ah ! César, écoutez un trait que j'ai lu ce matin. M. le duc de Bourgogne, père de Louis XV, dans sa première enfance, s'emporta un jour contre un de ses valets de chambre ; mais lorsqu'il fut dans son lit, il dit à cet homme, qui couchait auprès de lui : « Pardonnez-moi ce que je vous ai dit ce soir, afin que je m'endorme. » Jugez, mon fils, s'il eût été capable de se coucher sans se raccommoder avec son gouverneur. Cependant ce jeune prince n'avait alors que sept ans, et vous êtes dans votre dixième année !... — Ah ! maman, je savais bien aussi que je ne dormirais pas... Permettez-moi de me lever et d'aller sur-le-champ demander pardon à M. l'abbé. — J'y consens ; venez, mon fils.

En disant ces mots, madame de Clémire donne une robe de chambre à son fils, qui la passe à la hâte, saute de son lit, et, conduit par sa mère, se rend à l'appartement de l'abbé. On frappe doucement à la porte ; l'abbé, déjà en bonnet de nuit, vient ouvrir, et paraît très surpris en voyant César. Ce dernier s'avance, et avec des yeux remplis de larmes il fait à l'abbé les excuses les plus humbles et les plus tou-

chantes. Quand il eut cessé de parler, l'abbé, au lieu de lui répondre, se retourne froidement vers madame de Clémire : — Madame, dit-il, vous êtes bien bonne ; et dès que vous le désirez, je tâcherai d'oublier ce qui s'est passé.

A ces mots, César montra de l'étonnement de ce que l'abbé ne s'adressait pas à lui. — Mais, monsieur, reprit l'abbé, je n'ai point de réponse à vous faire. C'est uniquement à madame que je dois votre visite, et tout ce que vous m'avez dit... — Je vous assure, monsieur l'abbé, que maman ne m'a point conseillé de me lever et de venir ici... — Mais, monsieur, seriez-vous à présent dans ma chambre, si madame votre mère ne vous eût pas fait sentir toute la dureté de votre procédé à mon égard ?

A cette question, César baissa les yeux et se mit à pleurer. — Soyez sûr, monsieur, continua l'abbé, que si, de votre propre mouvement et sans être ni conseillé ni excité, vous étiez venu me trouver, soyez sûr que je vous aurais reçu avec amitié, quoique vous eussiez toujours eu un bien grand tort, celui de me laisser sortir de votre chambre sans me témoigner du regret de votre faute. Au reste, monsieur, je vous le répète, en faveur de madame votre mère, je vous pardonne très volontiers, c'est-à-dire je ne vous imposerai point de punition pour l'humeur que vous avez montrée. — Eh bien ! s'écria César, je m'en impose une moi-même. Je veux me priver pendant

quinze jours du plaisir de rester aux *veillées* : c'est le plus grand sacrifice que je puisse faire ; mais du moins, monsieur l'abbé, ne me traitez plus avec une froideur si cruelle, et je supporterai de bon cœur ma punition.

L'abbé, attendri, lui tendit les bras, et César s'y jeta en pleurant de joie d'avoir obtenu son pardon, et surtout d'avoir fait une action qui le raccommodait avec lui-même. — Vous voyez, mon fils, lui dit madame de Clémire, ce qu'il en coûte lorsqu'on diffère à réparer ses torts ; on les aggrave, on ne trouve plus d'indulgence, et l'on est obligé de faire des démarches, des sacrifices pénibles. Si, en vous couchant, vous aviez fait les excuses convenables, M. l'abbé vous aurait pardonné, et vous ne seriez pas privé des *veillées* pour quinze jours.

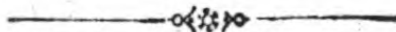
Comme les trois enfants de madame de Clémire s'étaient fait la loi de renoncer aux *veillées* lorsque l'un d'eux en serait exclu, Caroline et Pulchérie trouvèrent que César s'était imposé une punition bien longue ; elles lui firent beaucoup de leçons sur les inconvénients de l'humeur, et lui donnèrent d'excellents conseils dont César promit bien de profiter à l'avenir.

Le printemps approchait ; on était sur la fin du mois de mars ; les promenades devenaient plus intéressantes : la violette et le muguet commençaient à paraître. Augustin, qui connaissait parfaitement tous

les environs de Champcery, conduisait tous les jours dans de petits sentiers où l'on trouvait avec abondance de quoi faire les plus jolis bouquets. Les bois n'offraient point encore d'ombrage; on y jouissait, comme dans les prairies, de la douce chaleur des premiers jours d'avril; et tandis que les arbres, dépouillés de verdure, rappelaient les rigueurs de l'hiver, un ciel pur et sans nuages, une terre couverte de fleurs, annonçaient le retour du printemps et des plaisirs.

César et ses sœurs possédaient en commun un petit jardin qui faisait leurs délices. Il était partagé en deux parties : l'une contenait des légumes, et l'autre des fleurs. Dans l'un des côtés du jardin il y avait un puits, c'est-à-dire un tonneau enfoncé dans la terre, mais ayant, comme un vrai puits, une balustrade pour préserver des chutes, et une poulie pour tirer de l'eau qu'on y apportait tous les jours. Les enfants, aidés d'Augustin, tiraient de l'eau et cultivaient eux-mêmes leur jardin. Ils avaient des seaux, des brouettes et des outils de jardinage proportionnés à leur force. Maître Étienne, le jardinier du château, dirigeait leurs travaux et leur fournissait des plantes et des graines. — Ah ! disait Caroline en arrosant une jacinthe, que je voudrais la voir épanouie ! Quel plaisir j'aurais à la cueillir pour la porter à maman !... — Ma sœur, vous attendrez que je puisse lui donner en même temps un petit bouquet de primevères... — Et moi, une salade.

Le 12 avril fut un beau jour. La punition de César était finie. On se leva en disant : *Nos veillées recommenceront ce soir* ; et l'on trouva dans le jardin de quoi remplir une corbeille de salade, de jacinthes, de primevères, de perce-neige et de violettes. La corbeille, ornée de jolis rubans, fut portée en pompe, et partagée entre madame de Clémire et la bonne maman. Les fleurs furent mises avec soin dans des vases, afin qu'on pût en jouir plus longtemps. On servit la salade à dîner, et jamais salade ne reçut tant d'éloges et ne fut trouvée meilleure. Le soir, la baronne annonça qu'elle avait une histoire toute prête, et le souper fini, elle commença ainsi.



EUGENIE ET LEONCE

OU LA ROBE DE BAL.



MADAME de Palmène, jeune encore, et veuve depuis plusieurs années, se consacrait entièrement à l'éducation d'une fille unique, objet de toute sa tendresse comme de tous ses soins. Son mari, en mourant, avait laissé beaucoup de dettes, et madame de Palmène n'avait pu les acquitter qu'en se résignant à quitter Paris pour habiter une terre qu'elle possédait en Touraine, à une petite lieue de Loches¹. Le château

¹ Située sur l'Indre, auprès d'une grande forêt. On y voit les ruines d'un château fort où fut enfermé le cardinal de la Balue. On trouve dans l'église collégiale, bâtie dans l'enceinte du château, le tombeau d'Agnès Sorel. Loches est à cinq lieues d'Amboise, autre petite ville célèbre par la conjuration qui porte son nom. Cette dernière ville est située sur la Loire.

était antique et vaste. Son pont-levis, ses fossés et ses tours rappelaient les siècles mémorables des du Guesclin et des Bayard, ces beaux jours de la chevalerie qu'on devrait regretter sans doute, si la loyauté et la vaillance de quelques preux chevaliers pouvaient tenir lieu de police et de lois. L'intérieur du château répondait au dehors. Tout y retraçait la noble simplicité de nos ancêtres. On n'y trouvait ni dorures, ni cette ridicule profusion de porcelaines, de magots, de petits vases qui remplissent nos maisons modernes; mais on y admirait de belles tapisseries représentant des traits intéressants d'histoire. On s'y promenait dans de grandes galeries ornées de portraits de famille, et l'on y découvrait, des fenêtres du salon, d'un côté une superbe forêt, et de l'autre les bords agréables de l'Indre. Ce fut là qu'Eugénie (c'était le nom de la fille de madame de Palmène) passa les premières années de sa jeunesse, et qu'elle prit le goût des amusements champêtres, de la vie paisible et retirée.

Durant les beaux jours du printemps et de l'été, elle faisait avec sa mère de longues promenades; vers le soir on allait chercher dans la forêt l'ombre et la fraîcheur. Tantôt Eugénie s'y exerçait à la course, tantôt elle y cueillait des plantes dont sa mère lui apprenait les noms et les propriétés. Souvent elle y prenait ses leçons, y écoutait des lectures intéressantes; et sur le déclin du jour on quittait la forêt pour aller

sur les bords riants de la rivière. Lorsque Eugénie fut dans sa huitième année, elle devint plus sédentaire. Mille occupations la retenaient au château ; mais elle se levait avec le jour, elle allait déjeuner dans le parc ou dans les champs, et le soir elle faisait encore une ou deux lieues avec sa mère.

Elle avait pour compagne de ses jeux la fille de sa gouvernante. Cette jeune personne, appelée Valentine, de quatre ans plus âgée qu'Eugénie, était d'un heureux naturel ; elle avait un bon cœur et montrait de l'application. Elle se trouvait à toutes les leçons que recevait Eugénie, et elle en profita de manière que sa jeune maîtresse la regarda toujours avec raison comme son amie.

Cependant Eugénie atteignit sa seizième année. Elle joignait à la gaieté, aux grâces naïves de son âge, un esprit cultivé, de la discrétion, une douceur inaltérable et la plus parfaite égalité d'humeur. Sa tendresse et sa reconnaissance pour madame de Palmène étaient sans bornes. Constamment occupée de sa mère et saisissant tous les moyens de lui plaire, il n'était point d'occupation qui n'eût un attrait sensible pour elle. Apprenait-elle des vers par cœur, elle se disait : « Maman me les entendra répéter avec plaisir. Ce soir, en nous promenant, je les lui dirai. Elle louera ma mémoire, mon application. » Étudiait-elle l'anglais ou l'italien : « Quelle sera, disait-elle, la surprise, la joie de maman, lorsqu'elle verra qu'au lieu

de la page prescrite, j'en ai traduit deux ! » En écrivant, en dessinant, en faisant de la musique, elle faisait les mêmes réflexions : « Ce tableau ornera le cabinet de maman. Toutes les fois qu'elle le regardera, elle pensera à son Eugénie. Cette sonate, que je barbouille à présent, quand je la saurai bien, enchantera maman ! » Cette idée, qu'elle appliquait à tout, lui faisait trouver un charme inexprimable dans l'étude, lui aplanissait les difficultés et changeait en plaisirs délicieux tous ses devoirs.

Afin d'achever de perfectionner l'éducation d'Eugénie, madame de Palmène prit la résolution d'aller passer deux ans à Paris. Elle s'arracha de son agréable solitude sur la fin de septembre ; arrivée à Paris, elle loua une petite maison dans laquelle Eugénie regretta plus d'une fois les bords délicieux de l'Indre et de la Loire. Madame de Palmène retrouva avec plaisir plusieurs personnes qu'elle avait connues autrefois. Dans ce nombre, elle distingua surtout un ancien ami de son mari, nommé le comte d'Amilly, digne en effet de cette préférence par son mérite et ses vertus. Veuf depuis plusieurs années, il n'avait qu'un fils unique âgé de dix-huit ans, et dont il venait de se séparer pour deux ans. Ce jeune homme, appelé Léonce, était en Italie, et devait ensuite aller voyager dans le Nord.

Le comte d'Amilly venait tous les soirs souper chez madame de Palmène ; à dix heures et demie, Eugénie allait se coucher. Aussitôt qu'elle était sortie, le comte

parlait d'elle, et c'était toujours pour faire son éloge. Il admirait ses talents, sa modestie, sa réserve, un certain air de douceur et de franchise qui répandait un charme inexprimable sur ses moindres actions. Puis il parlait de son fils, il vantait son esprit, son caractère, son cœur. Madame de Palmène n'écoutait pas sans un secret plaisir l'éloge d'Eugénie; elle n'entendait pas sans quelque émotion prononcer si souvent le nom de Léonce, et dans ces doux entretiens l'heure fut oubliée plus d'une fois; plus d'une fois on s'écria avec surprise : — Comment donc ! il est trois heures ?

Le comte d'Amilly continua toujours ses assiduités, mais sans s'expliquer davantage. Seulement il dit un jour : — Mon fils aura une fortune considérable; mais avant de la partager avec lui, je veux lui apprendre à en jouir. A son retour il aura vingt ans; je le marierai avec une femme aimable, dont les grâces, l'exemple et la douceur puissent lui rendre tous ses devoirs agréables et lui faire chérir la vertu.

Madame de Palmène reconnaissait bien dans le portrait de cette femme celui d'Eugénie; mais, en réfléchissant à l'extrême disproportion qui se trouvait entre sa fortune et celle du comte d'Amilly, elle avait peine à se persuader qu'il eût réellement des vues sur sa fille.

Il y avait déjà près de deux ans que madame de Palmène était à Paris. Eugénie touchait à sa dix-

huitième année, lorsqu'un soir le comte d'Amilly, entrant chez madame de Palmène, lui demanda la permission de lui présenter son fils qui venait d'arriver. Un jeune homme de la figure la plus intéressante s'avança vers madame de Palmène et la salua d'un air à la fois empressé et timide qui ajoutait encore à ses agréments naturels. Le comte et son fils restèrent à souper. Léonce parla peu, mais il regarda beaucoup Eugénie; il ne dit pas un mot qui ne montrât son vif désir de plaire à madame de Palmène.

Le lendemain le comte revint avec son fils, et madame de Palmène déclara qu'elle s'était fait une loi irrévocable de ne point recevoir chez elle de jeunes gens de l'âge de Léonce. — Mais, madame, reprit le comte, il faut pourtant bien que vous jugiez s'il peut vous convenir... — Comment! que voulez-vous dire?... — Eh quoi! ne voyez-vous pas que son bonheur et le mien en dépendent? Donnez-vous donc le temps de le connaître; s'il est assez heureux pour vous plaire, tous mes vœux et les siens seront exaucés.

C'était parler clairement. Madame de Palmène témoigna au comte la reconnaissance que ce discours lui inspirait. Cependant elle ne prit point d'engagement, voulant auparavant consulter Eugénie, et prendre quelques informations sur le caractère de Léonce. Tout ce qu'elle apprit ne fit que redoubler son désir de l'adopter pour son fils; et le comte la pressant de nouveau de lui donner une réponse, elle

ne balançait plus. Tout étant d'accord, on signa le contrat de mariage. Le lendemain Léonce reçut avec transport la main de l'aimable Eugénie, et l'on conduisit aussitôt les nouveaux époux dans une terre charmante que possédait le comte à dix lieues de Paris. Il fut décidé qu'on ne retournerait à Paris que sur la fin de l'automne.

Madame de Palmène passa trois mois avec eux. Au bout de ce temps elle fut obligée de les quitter. Comme elle comptait s'établir définitivement à Paris, l'arrangement de ses affaires exigeait qu'elle fit un voyage en Touraine. Quoiqu'elle dût être de retour avant l'hiver, Eugénie eut besoin de toute sa raison pour supporter une séparation si douloureuse. Son chagrin et sa mélancolie, après le départ de sa mère, la rendirent plus intéressante encore aux yeux de Léonce. Il trouvait une douceur secrète à la contempler dans cet état d'abattement et de tristesse. En voyant couler ses larmes, il se disait : — Quels seront un jour mes droits sur un cœur si sensible et si reconnaissant !

Eugénie, cependant, dans la crainte d'affliger Léonce, lui cachait une partie de son chagrin ; mais elle se dédommageait de cette contrainte avec Valentine, cette jeune fille qui avait été la compagne de son enfance. Les plus douces consolations d'Eugénie étaient de parler de sa mère, de lui écrire tous les jours de longues lettres.

Près de deux mois s'étaient écoulés depuis le départ

de madame de Palmène; Eugénie, pendant tout ce temps, n'avait pas fait un seul voyage à Paris. Léonce chaque jour lui devenait plus cher. Souvent ils allaient se promener tête à tête dans les bois et dans les champs. Eugénie questionnait Léonce sur ses voyages, et goûtait le plaisir de s'instruire en l'écoutant. D'autres fois, assis l'un et l'autre sur le bord des ruisseaux, Eugénie chantait, et sa voix douce et mélodieuse attirait les moissonneurs; ils quittaient leur ouvrage et accouraient pour l'entendre. Un soir Eugénie remarqua au milieu d'eux un vénérable vieillard; elle apprit qu'il se nommait Jérôme; quoique âgé de soixante-quinze ans, il était pourtant le seul soutien d'une sœur paralytique et de cinq petits-enfants orphelins. Eugénie n'avait qu'une très faible pension. Son beau-père, il est vrai, possédait une fortune considérable, il était noble et bienfaisant; mais, voulant donner à son fils et à sa belle-fille de l'ordre et de l'économie, il avait la sagesse et le courage de ne point partager encore sa fortune avec eux. — Quand vous m'aurez prouvé, leur disait-il, que vous savez faire un digne emploi de l'argent, nous ferons bourse commune; dans cinq ans, par exemple, si je suis toujours satisfait de votre conduite, je serai heureux de me dépouiller en faveur d'un fils économe et raisonnable; mais je n'abandonnerai point à un insensé, à un dissipateur une fortune que je ne dois qu'à moi seul, et dont je puis disposer à mon gré. — Ah! mon

père, répondait Léonce, en me donnant Eugénie, ne m'avez-vous pas tout donné ?

Eugénie, de son côté, trouvait sa pension suffisante. Elle apportait dans tout la plus grande économie, et trouvait encore le moyen d'être généreuse et bienfaisante. Tout occupée du bon vieillard Jérôme, le soir, en se couchant, elle dit à Valentine qu'elle la prierait de lui porter quelques secours. Le lendemain matin, le comte d'Amilly vint, comme à l'ordinaire, déjeuner avec sa belle-fille : — Voici, lui dit-il, une invitation à une magnifique fête que l'on donne à Paris dans quinze jours ; je désire, ma fille, que vous vous y montriez. Il vous faut une robe de bal, et je veux vous l'offrir.

En disant ces mots le comte posa sur une table une bourse contenant soixante louis. Quand Eugénie fut seule, elle appela Valentine, et lui montrant le présent qu'elle venait de recevoir : — Avec cinquante louis, dit-elle, j'aurai une assez belle robe. Ainsi, je vais prendre dix louis sur cette somme pour les donner au pauvre Jérôme ; et toi, Valentine, va t'informer dans le village si tout ce qu'on m'a dit de ce vieillard est bien conforme à la vérité ; s'il n'y a pas d'exagération dans le récit qu'on m'a fait, je lui porterai moi-même l'argent que je lui destine.

L'après-midi Valentine revint du village et dit à sa jeune maîtresse que non-seulement elle avait pris des informations chez le curé et chez plusieurs

villageois, mais qu'elle avait été dans la cabane du vieillard : elle y avait vu la pauvre sœur paralytique, gardée par l'aînée des petits-enfants de Jérôme, jeune fille âgée de douze ans ; la malade était dans une chambre bien propre, avec un assez bon lit, tandis que le vieillard couchait dans une espèce de petite grange, sur de la paille ; Jérôme, enfin, était le paysan du village le plus honnête homme, le plus malheureux, ainsi que le meilleur frère et le meilleur grand-père. — Allons, dit Eugénie, j'ai sur moi la bourse que m'a donnée mon beau-père, portons-lui sur-le-champ dix louis.

Eugénie prit le bras de Valentine et sortit avec elle, en faisant dire à Léonce, qui achevait une partie de whist, qu'elle allait du côté de la petite allée des saules voir travailler les moissonneurs.

Eugénie, arrivée dans le champ où Jérôme travaillait ordinairement jusqu'au déclin du jour, le cherche des yeux ; ne le voyant pas, elle demande où il est ; on lui répond qu'accablé de chaleur et de fatigue, il est allé se reposer un moment à l'ombre, et qu'il s'est endormi sur le bord du ruisseau, auprès de la grande haie d'églantiers.

Eugénie et Valentine tournent leurs pas de ce côté ; elles aperçoivent bientôt le vieillard endormi et entouré de ses petits-enfants. Elles approchent avec précaution, dans la crainte de le réveiller, et s'arrêtent à quelques pas pour contempler le tableau le

plus touchant. Le bon vieillard dormait profondément. Une jolie petite fille de huit ou neuf ans attachait doucement son tablier à la haie de rosiers sauvages, au-dessus de la tête de son grand-père, afin de former un abri contre l'ardeur du soleil : un de ses frères l'aidait dans ce soin, tandis que les deux autres, armés de branches de saule, et à genoux aux côtés du vieillard, chassaient les mouches et les cousins qui s'approchaient de son visage. La petite fille, en voyant Eugénie, lui fit signe de la main de ne pas faire de bruit. Eugénie sourit, et s'avancant sur la pointe des pieds, elle embrassa la petite fille, et lui dit tout bas : — Il faut que je parle à votre grand-père, lorsqu'il se réveillera. Allez-vous-en là-bas jouer avec vos frères ; vous reviendrez quand je vous appellerai.

La jeune fille fit quelque difficulté de s'éloigner, ainsi que les petits garçons qui ne consentirent à s'en aller qu'à la condition qu'Eugénie et Valentine promettaient de bien chasser les mouches à leur place.

Cet accord fait, Eugénie prit les branches de saule, et s'assit avec Valentine auprès de la haie d'églantiers ; et la petite famille s'éloigna et disparut. Alors Eugénie, tirant sa bourse de sa poche, la mit sur ses genoux pour y prendre les dix louis. Ensuite, craignant de faire trop de bruit en comptant l'argent, elle s'arrêta, et jetant les yeux sur le vieillard, elle le regarda avec attendrissement. — Comme il dort paisiblement ! dit-elle, bon et respectable vieillard !... Que sa figure est

imposante! Soixante-quinze ans, quel âge vénérable!... Durant une si longue carrière, que de fatigues il a supportées! et maintenant que ses forces l'abandonnent, il est encore obligé de travailler sans relâche!

En achevant ces mots, Eugénie laissa couler quelques larmes. — Songez, madame, dit Valentine, à la joie que vous allez lui procurer en lui donnant dix louis... — Ce présent, reprit Eugénie, cette légère somme ne peut faire le bonheur de sa vie!... Oh! qu'il serait doux d'assurer la tranquillité de ses vieux jours! Dix louis ne seront qu'un soulagement à sa misère; mais cinquante le mettraient dans l'aisance. Cinquante louis!... ce que coûtera ma robe! Et quel plaisir en retirerai-je, à peine sera-t-elle remarquée: j'en verrai mille plus riches que la mienne!... Et d'ailleurs, crois-tu, Valentine, que Léonce m'en trouve plus jolie? Aujourd'hui il a tant loué ma figure! je n'ai pourtant qu'une robe blanche, et des bluets qu'il a cueillis ce matin. Valentine, avec dix louis je pourrais avoir une robe neuve, simple à la vérité, mais elle me siérait mieux: des fleurs, de la gaze conviendront mieux à mon âge, qu'en penses-tu? — Moi, madame, je serais charmée, je vous l'avoue, de vous voir bien parée. — Ah! Valentine, regarde ce vieillard, et tu oublieras une si vaine-idée. Songe donc à la satisfaction que j'éprouverais en tirant de la misère ce bon père de famille!... Avec quelle gaieté

ce soir il souperait, entouré de ses petits-enfants ! comme il les embrasserait et recevrait leurs caresses !... Et moi, demain matin, je pourrais en faire part à ma mère !... O ma mère ! combien elle serait heureuse en lisant ma lettre !... — Mais, madame, vous serez la seule, à cette fête, mise aussi simplement : cela peut déplaire à M. votre beau-père... — Et peut-être à Léonce... Cependant, ils sont l'un et l'autre si bons, si bienfaisants !... Allons, Valentine, je consulterai Léonce. Je ne dois rien faire sans son avis. Mais éloignons-nous d'ici, car la vue de ce vieillard me cause une tentation à laquelle je ne pourrais résister. Allons chercher Léonce ; nous reviendrons après.

En disant ces paroles, Eugénie allait se lever, lorsqu'elle entendit derrière elle un bruit de feuilles qui lui fit tourner la tête ; et au même instant elle aperçut Léonce qui, franchissant la haie, vint se jeter à ses pieds. Un instant après le départ d'Eugénie, il était sorti du château pour l'aller rejoindre : sachant qu'elle cherchait Jérôme et ne doutant pas que ce ne fût pour lui porter des secours, Léonce était venu se cacher derrière la haie d'églantiers, afin d'écouter leur conversation ; et quoique Eugénie ne parlât qu'à demi voix, comme il n'était séparé d'elle que de quelques pas, il n'avait pas perdu un seul mot de l'entretien. — O ma charmante Eugénie ! s'écria-t-il, en tombant à ses genoux, j'ai tout entendu ! En vous occu-

EUGÉNIE ET LÉONCE



Tome 1, p. 271.

Eugénie remet la bourse dans les mains du vieillard.

pant des moyens d'assurer le bonheur de ce vieillard, vous avez mis le comble au mien, vous m'avez appris combien vous méritez d'être aimée.

Léonce parlait encore, lorsque Jérôme se réveilla. Aussitôt Eugénie se dégage des bras de Léonce et s'approche du vieillard. Ce dernier la regarde avec étonnement et, par respect pour elle, veut se lever. Eugénie l'invite à rester assis. Il s'en excuse en ajoutant : — Il faut que j'aie travaillé. — Non, dit Eugénie : reposez-vous aujourd'hui... — Et ma journée?... — Je vous la payerai. Tenez, acceptez cette bourse : puisse-t-elle vous faire autant de plaisir que j'en éprouve à vous l'offrir !

A ces mots, elle se penche d'un air attendri et respectueux, et remet dans les mains tremblantes du vieillard la bourse qui contenait cinquante louis. Léonce contemple Eugénie avec ravissement : jamais elle ne lui avait paru aussi charmante ; jamais elle n'avait fait sur son cœur une impression aussi profonde.

Cependant le vieillard, en ouvrant la bourse, éprouve une espèce de saisissement ; il n'a vu de sa vie une somme aussi considérable. Il se frotte les yeux et croit rêver. Eugénie en silence jouit de l'excès de sa surprise. Enfin, Jérôme joignant fortement ses deux mains : — Mais, mon Dieu, dit-il d'une voix entrecoupée, qu'ai-je fait pour mériter un si grand don ?

Et levant la tête, il regarda Eugénie avec des yeux remplis de larmes : — O madame, s'écria-t-il, que le Seigneur, pour vous récompenser, vous accorde des enfants qui vous ressemblent !

Il n'en put dire davantage, ses pleurs lui coupèrent la parole. En ce moment, toute la petite famille de Jérôme revint en courant. Eugénie pria le vieillard de serrer sa bourse et de taire à tout le monde cette aventure ; elle embrassa de nouveau la jolie petite Simonette, et disant adieu au bon vieillard, elle reprit avec Léonce le chemin du château.

Eugénie, par une délicatesse très naturelle, ne voulait pas que son beau-père apprît cette aventure avant le jour où devait avoir lieu la fête, dans la crainte que le comte ne lui donnât une autre robe de bal. Ce jour arriva enfin. Le comte resta à la campagne, et Léonce et Eugénie partirent pour Paris. Eugénie, au bal, attira et fixa tous les yeux, non-seulement par les charmes de sa personne, mais par l'élégante simplicité de sa toilette, que ne rehaussaient ni les diamants ni les perles ; rien ne nuisait à ses grâces naturelles. Le doux souvenir du vieillard vint plus d'une fois s'offrir à son imagination et ranimer sa gaieté ; plus d'une fois, considérant l'excessive et folle magnificence des jeunes personnes de son âge, elle se dit : — Que je les plains ! elles ne connaissent pas les vrais plaisirs.

Au point du jour, Léonce ramena Eugénie à la

campagne : il voulait que son père la vît avec sa toilette de bal, car il brûlait d'impatience de lui conter l'histoire du vieillard, et il jouissait d'avance du plaisir qu'il allait lui procurer. En effet, le comte écouta ce récit avec un attendrissement mêlé de joie ; il serra mille fois dans ses bras l'aimable Eugénie, et de cet instant il eut pour elle tous les sentiments du père le plus tendre. Le lendemain Eugénie et Léonce allèrent visiter le vieillard. Léonce lui annonça qu'il se chargerait du sort de deux de ses enfants, la jolie petite Simonette et son second frère. Simonette fut envoyée à Paris chez une lingère, et son frère placé en apprentissage chez un menuisier. Le comte d'Amilly mit le comble au bonheur du vieillard, en lui donnant une vache et un arpent de terre voisin de sa chaumière. L'heureuse mère d'Eugénie, madame de Palmène, qui revenait de la Touraine, reçut en route la lettre qui contenait tous ces détails.

Mes enfants, ce n'est pas encore à votre âge qu'il est possible d'imaginer l'impression qu'une semblable lettre peut produire sur le cœur d'une mère !... Enfin, la sensible et charmante Eugénie se retrouva dans les bras de madame de Palmène, qui ne quitta plus sa fille. Eugénie fit toujours les délices de sa mère, de son époux, de sa famille ; elle trouva dans son cœur et dans l'estime publique la juste récompense de ses vertus et de sa conduite ; et, pour mettre le comble à sa félicité, le ciel exauça les vœux du

vieillard, elle eut des enfants dignes d'elle et qui lui firent goûter tout le bonheur qu'elle-même procurait à sa mère.

La baronne cessa de parler, et madame de Clémire prenant la parole : — Eh bien ! mes enfants, dit-elle, cette histoire vous a-t-elle fait plaisir ? — Oh ! oui, maman ; et je tâcherai de ressembler un jour à l'aimable Eugénie. — Et moi aussi, puisqu'elle a rendu sa mère heureuse. — Et moi, dit César, j'imiterai Léonce. Mais, à propos de lui, maman, permettez-moi de vous faire une question. Léonce, caché derrière une haie, écoutait Eugénie : n'était-ce pas un peu indiscret ? — J'aime cette délicatesse, elle est très fondée. Sans doute Léonce était bien sûr qu'Eugénie ne parlerait que du vieillard, et qu'elle n'avait d'ailleurs aucun secret à dire à Valentine ; mais n'importe, il eut toujours tort de se cacher pour l'écouter. Dès qu'une action est condamnable par elle-même, on ne doit jamais se la permettre, quel que soit le motif qui nous guide. Je tâcherai, mes enfants, de vous faire connaître ce qui est mal et ce qui est bien ; et quand vous aurez cette précieuse connaissance, j'en suis sûre, vous aimerez la vertu et vous détesterez le vice : alors, si vous voulez être heureux et estimés, dites-vous : Je ne ferai jamais une action condamnable, quels que soient la situation, l'intention et le motif qui pourraient l'excuser à mes propres yeux.

Madame de Clémire se leva, et, après s'être embrassés, chacun prit le chemin de sa chambre. Madame de Clémire, en se couchant, était bien loin de prévoir le chagrin qu'elle devait éprouver à son réveil. Depuis deux mois, toutes les nouvelles qu'elle recevait de Paris et de l'armée lui donnaient l'espoir que la paix serait conclue avant l'ouverture de la campagne. Quelle fut sa douleur, lorsqu'à huit heures du matin elle reçut des lettres qui annonçaient que les armées se trouvaient en présence, et qu'une bataille était inévitable !...

Les enfants partagèrent le chagrin et les vives inquiétudes de leur mère ; tous les jeux furent suspendus, tous les plaisirs oubliés, et les heures de récréation s'écoulèrent dans la tristesse et dans les larmes. Cette situation dura quinze jours. Enfin, la veille du premier mai, les enfants, à neuf heures du matin, écoutaient avec attention l'abbé lisant tout haut un chapitre de l'Évangile, quand tout à coup ils entendirent des accents entrecoupés, des cris confus : tremblants, éperdus, ils s'élancent tous trois vers la porte et se trouvent au même instant dans les bras de leur mère, qui s'écrie : — La bataille est donnée et gagnée, et votre père se porte bien.

A ces mots, les enfants se jettent avec transport au cou de madame de Clémire, et ne savent comment exprimer l'excès de leur joie. Madame de Clémire, appuyée sur sa bonne mère, et serrant ses enfants

dans ses bras, présentait à toute la maison rassemblée le spectacle le plus touchant... Au bout de quelques moments de silence interrompu par les douces larmes que la joie faisait répandre, madame de Clémire s'assit au milieu de son heureuse famille, et lut tout haut les lettres qu'elle venait de recevoir. Tous les détails ajoutèrent encore à la satisfaction si pure qu'on éprouvait; car il paraissait certain que la paix serait le fruit de la bataille gagnée.

La tranquillité, le bonheur ramenèrent dans le château la gaieté, les jeux et les plaisirs. Ce jour si intéressant était précisément celui où l'on devait planter *le mai*. Il fut décidé que ce serait dans la cour du château, et l'on attendit avec impatience l'heure où devait commencer cette fête champêtre. A peine sortait-on de table, qu'on entendit le bruit des cornemuses, des haut-bois et des musettes. On descendit dans la cour, déjà remplie de ménestriers et de toute la jeunesse du village; les garçons, en vestes blanches ornées de rubans, entouraient *le mai* couché à terre et tenaient les cordes qui devaient l'élever à un signal donné. Bientôt on vit s'avancer une troupe de jeunes filles portant des corbeilles remplies de fleurs; elles en couvrirent *le mai*. L'une attachait un bouquet, l'autre entrelaçait une guirlande: dans un instant l'arbre fut décoré de mille festons d'aubépine et de roses printanières, d'une multitude de couronnes de violettes, de narcisses et d'anémones.

Alors, deux paysans d'un âge mûr s'approchèrent gravement, chacun une bouteille à la main, et versèrent du vin sur le pied de l'arbre. Après cette libation, on but à la santé du seigneur.

César, représentant son père, suivant l'usage dut faire raison aux bons villageois. Il s'avança fièrement, salua, et reçut un verre à moitié rempli de vin ; il le but d'assez bonne grâce. Aussitôt on souleva *le mai*, et dès qu'il fut planté, les garçons et les jeunes filles se prirent par la main, et dansèrent autour de l'arbre en chantant une ronde à la louange du joli mois de mai. César, Caroline et Pulchérie se mêlèrent à la danse, et répétèrent de tout leur cœur le refrain de la chanson ; les *sauteuses*¹ succédèrent à la ronde, et la fête finit par une belle partie de barres faite dans les jardins.

César, très leste pour son âge, se distingua dans ce dernier jeu, où l'on peut montrer de l'agilité, en surpassant les autres à la course ; de l'adresse, en donnant le change à l'ennemi ; de la bonne foi, ou de la délicatesse, en se condamnant soi-même dans les cas douteux ; enfin, de la valeur et de la générosité, en exposant sa liberté pour délivrer les prisonniers de son parti. Il ne manqua à ce beau jour qu'une *veillée* ; mais madame de Clémire en promit une pour le lendemain ; et l'on convint en se couchant qu'on se

¹ Danse villageoise de Bourgogne.

lèverait avant l'aurore, afin d'aller faire tous ensemble une longue promenade dans les champs.

En effet, aux premiers rayons du jour, on vint éveiller les enfants. Un quart d'heure après, madame de Clémire les envoya chercher, et l'on sortit aussitôt du château, suivi seulement du fidèle Morel.

Au bout d'une heure de promenade, les enfants s'aperçurent qu'ils n'avaient point déjeuné. On était à trois quarts de lieue du château, la faim était pressante; on se décida à chercher une chaumière où l'on pût trouver du lait. Morel en désigna une, et l'on suivit avec autant d'empressement que de gaieté le chemin qu'il indiqua. Après une demi-heure de marche on atteignit la chaumière; on fut très surpris d'y trouver un grand tumulte, une nombreuse et joyeuse assemblée de paysans, tous en habits de fête, et avec des *livrées de noces*. Le vigneron, possesseur de la cabane, avait marié sa fille le matin même; on revenait de l'église, et l'on préparait le repas de noce.

Madame de Clémire avec ses enfants passa dans le jardin. On s'assit sur l'herbe, et un moment après la nouvelle mariée vint apporter d'excellent lait et du pain bis. Caroline, autorisée par un signe d'approbation de sa mère, détacha une grande croix d'or qu'elle portait, et la passa au cou de la jeune paysanne, tandis que cette dernière se penchait vers elle pour lui présenter une jatte remplie de crème.

La nouvelle mariée rougit, et regardant madame de Clémire, elle se défendit d'accepter ce présent : — Manette, dit madame de Clémire, n'affligez pas Caroline en refusant cette bagatelle, et allez faire savoir à votre père que j'invite toute la noce à venir dîner dimanche au château avec nous.

Manette, charmée de cette proposition, et surtout impatiente d'aller montrer à l'assemblée sa croix d'or, partit sur-le-champ en courant, sans même songer à remercier Caroline. Elle revint bientôt avec son père; après avoir fait beaucoup de remerciements l'un et l'autre, ils retournèrent dans la cabane. — Maman, dit alors Caroline, je suis comme vous, j'aime les paysans à la folie. Comme Manette est gentille! qu'elle a l'air doux! qu'elle est jolie quand elle rougit! Et puis, elle donne de si bon lait! et du pain!... Quel plaisir vous avez fait à ces bonnes gens, en les priant de venir dimanche au château! Je suis sûre qu'ils se féliciteront longtemps du hasard qui nous a conduits dans leur chaumière. — Cette petite aventure, reprit madame de Clémire, me rappelle un trait que j'ai lu dans l'histoire de Russie... — Ah! maman, contez-nous ce trait. — De tout mon cœur; le voici :

Le czar Ivan¹ se déguisait quelquefois, afin de savoir par lui-même ce que pensait le peuple de son

¹ Vers l'an 1550.

gouvernement. Un jour qu'il se promenait seul aux environs de Moscou, il entra dans un village ; feignant d'être excédé de fatigue, il y demanda l'hospitalité ; ses habits étaient déchirés, tout en lui annonçait la misère ; ce qui aurait dû exciter la compassion, et surtout engager à le recevoir, ne lui attira que des refus. Plein d'indignation de la dureté de ces méchants habitants, il allait quitter le village, lorsqu'il s'aperçut qu'il y avait une maison à laquelle il ne s'était point adressé ; c'était la chaumière la plus pauvre et la plus petite du village. L'empereur s'en approche, et frappe doucement à la porte ; au même instant un paysan se présente, et demande à l'étranger ce qu'il désire. — Je meurs de lassitude et de faim, répond le czar, pouvez-vous me recueillir pour cette nuit ? — Hélas ! dit le paysan en le prenant par la main, vous serez bien mal, vous me trouvez dans un grand embarras. Ma femme est dans les douleurs de l'enfantement ; ses cris vous empêcheront de prendre du repos ; mais venez, du moins vous ne souffrirez pas du froid, et nous partagerons notre souper avec vous.

Le paysan fait entrer le czar dans une petite chambre où couchaient plusieurs enfants. Un même berceau en contenait deux qui dormaient profondément. Une petite fille de trois ans, couchée sur une natte auprès de ses frères, dormait aussi, tandis que ses deux sœurs aînées, l'une âgée de six ans, l'autre de sept, étaient à genoux, priant Dieu pour la délivrance de leur

mère, qui occupait la chambre voisine, et dont on entendait distinctement les plaintes et les gémissements. — Restez ici, dit le paysan à l'empereur, je vais vous chercher à souper.

Il sortit aussitôt et revint un instant après, apportant de l'hydromel, du pain noir et des œufs. — Voilà, dit-il, tout ce que nous avons à vous offrir; soupez avec mes filles : pour moi je vais soigner ma femme. — Le bon accueil que vous me faites, dit le czar, vous portera bonheur. N'en doutez pas, le ciel récompensera votre charité. — Mon ami, reprit le paysan, priez Dieu que ma femme ait une heureuse couche, c'est tout ce que j'ai à désirer. — Vous vous trouvez donc heureux? — Jugez-en vous-même : j'ai cinq enfants qui viennent bien; une femme que j'aime, un père et une mère qui se portent à merveille et mon travail suffit pour les faire tous subsister. — Votre père et votre mère logent avec vous? — Assurément; ils sont là avec ma femme. — Cette cabane est si petite!... — Elle est assez grande, puisqu'elle peut nous contenir tous.

Le paysan s'empressa d'aller retrouver sa femme, qui accoucha heureusement une heure après. Transporté de joie, il apporta son enfant au czar : — Voilà, dit-il, le sixième qu'elle me donne, Dieu me le conserve ainsi que les autres! Voyez, ajouta-t-il, comme il est gros et bien portant!

Le czar prit l'enfant dans ses bras, et le regardant

avec attention : — Je me connais un peu en physiologie, dit-il, celle de cet enfant promet ; j'ose prédire qu'il fera une grande fortune.

Le paysan sourit. Dans ce moment, les deux petites filles s'approchèrent pour baiser le nouveau-né, que la vieille grand-mère vint reprendre. Les deux petites filles le suivirent. Le paysan étendit à terre une natte de paille, invita l'étranger à s'y coucher avec lui, et au bout d'un moment s'endormit du plus paisible sommeil. Une petite lampe répandait une faible lueur dans la chambre. Le czar, se levant, jeta ses regards autour de lui, et considéra avec intérêt le paysan et ses trois petits enfants endormis. Un silence profond régnait dans la chaumière. — Quelle tranquillité ! dit l'empereur, quel calme ! Homme simple et vertueux !... comme il dort paisiblement sur cette natte ! Les remords, les soupçons, les projets ambitieux ne troublent point son repos.

Dès que parut le jour, le paysan s'éveilla ; le czar prit congé de lui : — Je retourne à Moscou, dit-il ; j'y connais un homme bienfaisant ; je vais lui parler de vous, et je suis sûr que je l'engagerai à servir de parrain à votre enfant nouveau-né. Ainsi, promettez-moi de m'attendre pour la cérémonie du baptême. Je serai de retour ici dans trois heures au plus tard.

Le paysan n'attacha pas un grand prix à cette promesse ; mais, par complaisance, il consentit à ce que

l'étranger demandait. Après cette assurance, le czar partit sur-le-champ.

Cependant les trois heures s'écoulèrent, et le paysan, ne voyant point revenir l'inconnu, se disposait, suivi de sa famille, à porter son enfant à l'église. Comme on allait partir, on entendit tout à coup un grand bruit de chevaux et de voitures. Quelle ne fut pas la surprise du bon paysan en voyant arriver de superbes carrosses entourés des gardes de l'empereur ! Chacun sort en tumulte, et se place devant la porte de la chaumière pour voir passer le czar. Plusieurs voitures défilent ; celle du czar s'arrête vis-à-vis la cabane du bon paysan. Dans ce moment, les gardes font éloigner la foule des villageois accourus pour voir leur souverain. On ouvre la portière du carrosse ; le czar descend ; il aperçoit son hôte, et s'avançant vers lui : — Je vous ai promis un parrain, lui dit-il, je viens remplir ma promesse. Donnez-moi votre enfant, et suivez-nous à l'église.

Le paysan, immobile de surprise, regarde le czar avec un saisissement égal à sa joie ; il contemple d'un air stupide l'habit magnifique du czar, les pierreries éclatantes dont il est couvert, et le brillant cortège qui l'entourne. Au milieu de cet appareil pompeux, il ne peut reconnaître ce pauvre voyageur auquel il a donné l'hospitalité.

L'empereur jouit un moment de son embarras et de son étonnement : — Hier, lui dit-il, vous avez

rempli les obligations qu'imposent la religion et l'humanité ; aujourd'hui je viens m'acquitter envers vous et récompenser la vertu. Je vous laisserai dans un état que vous honorez, et dont j'envie l'innocence et la tranquillité ; mais je vous donnerai les biens qui vous manquent. Vous aurez de nombreux troupeaux, de beaux vergers, et une chaumière qui vous mette à même d'accorder l'hospitalité. Enfin, je me charge de l'enfant que j'ai vu naître cette nuit ; vous devez vous souvenir, ajouta le czar en souriant, que j'ai prédit qu'il ferait une grande fortune.

Pour toute réponse, le paysan, pénétré de reconnaissance, alla chercher l'enfant, et vint le poser aux pieds de son souverain. Le czar, attendri, prit l'enfant, le porta lui-même à l'église, et le tint sur les fonts. Mais, ne voulant pas le priver du lait de sa mère, il le rapporta dans la cabane, en annonçant qu'il le reprendrait quand il serait sevré.

Le czar tint fidèlement ses promesses. Il se chargea de l'éducation de l'enfant, et le fit élever dans son palais ; plus tard il fit sa fortune, et combla de bienfaits le bon paysan et sa vertueuse famille.

— Ah ! s'écria César, quels durent être les regrets des méchants villageois d'avoir refusé l'hospitalité au czar ! — Ils trouvèrent dans leurs regrets la juste punition de leur dureté. La honte et le repentir sont les conséquences d'une mauvaise action. — Comment, dit Pulchérie, les méchants ne font-ils pas

cette réflexion? — Un mauvais cœur étouffe toutes les lumières de la raison. Ah! que les méchants sont à plaindre! Aussi dans Sadi, poète persan, un sage fait-il cette prière : « Grand Dieu, ayez pitié des méchants, car vous avez tout fait pour les bons, lorsque vous les avez faits bons¹. »

Madame de Clémire se leva; elle quitta la chambre avec ses enfants, et l'on reprit le chemin du château. On ne s'entretint durant la route que du czar Iwan. — Maman, dit Pulchérie, je voudrais bien que vous prissiez l'engagement de nous conter un trait d'histoire à chaque promenade que nous avons le plaisir de faire avec vous. — Ah! oui, maman, cela est bien imaginé. — J'entends, il vous faut tous les jours régulièrement une histoire le matin et une autre après le souper. Il me semble que vous comptez beaucoup sur ma mémoire... — Et sur votre bonté, maman; n'avons-nous pas raison? — Je me vois obligée de justifier cette confiance.

A ces mots, madame de Clémire fut embrassée à plusieurs reprises par ses trois enfants. Dès qu'on fut arrivé au château, madame de Clémire s'enferma dans son cabinet avec ses filles, et César monta dans sa chambre avec son précepteur.

Après le diner, madame de Clémire, ayant une lettre à écrire, laissa ses enfants dans le salon avec

¹ Poétique de M. de Marmontel.

l'abbé, pendant l'heure de la récréation. Au bout d'un quart d'heure, elle revint, et apercevant Caroline et Pulchérie assises dans un coin qui lisaient : — Que lisez-vous là? leur dit-elle. — Maman, c'est un livre que nous a prêté mademoiselle Julienne. — Mademoiselle Julienne est-elle en état de vous guider dans vos lectures? et d'ailleurs, devez-vous emprunter des livres sans mon aveu? — C'est ce que j'ai dit à ces demoiselles, interrompit l'abbé, qui, à l'autre bout de la chambre, jouait aux échecs avec M. le curé; mais elles n'ont pas voulu me croire. M. César est plus raisonnable, il suit notre partie d'échecs, et lit le *Journal de Paris*. — Quel est cet ouvrage? reprit madame de Clémire en s'adressant à ses filles. — Maman... c'est... *le Prince Percinet et la Princesse Gracieuse*. — Un conte de fées! Comment une telle lecture peut-elle vous plaire? — Maman, j'ai tort, mais j'avoue que les contes de fées m'amuse. — Et pourquoi? — C'est que j'aime le merveilleux, l'extraordinaire; ces métamorphoses, ces palais de cristal, d'or et d'argent... tout cela me met dans l'enchantement... — Mais vous savez bien que tout ce merveilleux n'a rien de vrai? — Sûrement, maman, ce sont des contes. — Comment cette seule idée ne vous en dégoûte-t-elle pas? — Aussi, maman, les histoires que vous nous contez m'intéressent mille fois davantage; je passerais toute la journée à les entendre, et je sens bien que je me lasserais promptement de la lecture

des contes de fées. — Si vous aimez le merveilleux, ne pouvez-vous pas satisfaire votre goût en faisant des lectures utiles? — Comment cela, maman? — Votre ignorance vous laisse croire que les prodiges et le merveilleux n'existent que dans les contes; la nature et les arts offrent des phénomènes non moins surprenants que les prodigieuses aventures du *Prince Percinet*. — Oh! maman, c'est une façon de parler. — Point du tout; et pour vous le prouver, je m'engage à faire un conte le plus singulier que vous ayez jamais entendu; et cependant tout le merveilleux en sera vrai.

César abandonna la partie d'échecs et le *Journal de Paris*, pour se rapprocher de sa mère? — Quoi! maman, dit-il, ce serait possible? — Vous en jugerez vous-même. Je supposerai des personnages, j'inventerai des situations... — Mais tout le merveilleux sera vrai? — Bien vrai. Tout ce qui vous paraîtra prodige, enchantement, sera pris dans la nature, sera véritablement arrivé, ou même souvent existera encore. — Mais, maman, je suis bien sûre d'une chose: c'est qu'il n'y aura point de palais de cristal dans votre conte, ni de colonnes de diamant. — Puisque vous le désirez, il y aura dans mon conte des palais de cristal, des colonnes de diamant, et même toute une ville d'argent. — Eh quoi! sans le secours de la féerie, sans enchantements, sans magie? — Sans magie, sans enchantements, sans féerie. Vous y trou-

verez mille choses plus étonnantes encore. — Je ne reviens pas de ma surprise. — Ah ! maman, que j'ai d'impatience d'entendre votre conte ! — Il me faut au moins trois semaines pour le composer. Il est nécessaire que je relise plusieurs ouvrages sur l'histoire naturelle, et quelques voyages. — Quoi ! dans ces livres instructifs, on trouve des choses plus merveilleuses que dans *Percinet* ! Mais comment n'ont-ils pas fait tomber entièrement les contes de fées ? — C'est qu'il faut pour les entendre quelques connaissances préliminaires qui coûtent un peu d'étude. — Mais, sans connaissances préliminaires, pourrions-nous comprendre votre conte ? — Très facilement ; je n'emploierai point de termes scientifiques ; je vous exposerai les effets sans vous expliquer les causes. Et si vous n'étiez pas prévenus, mon conte vous paraîtrait un véritable conte de fées. — Il faudra l'attendre trois semaines ! — Et d'ici là, point de veillées, point de traits d'histoire aux promenades du matin. — Oh ! maman... — Rendez-vous justice : Caroline, Pulchérie, ne vous avais-je pas défendu de jeter les yeux sur un livre que vous ne tiendriez pas de votre bonne maman ou de moi ? — C'est vrai ; et même nous mériterions une punition plus sévère.

Les enfants, pour se consoler un peu de la privation des veillées, passèrent ce jour-là tout le temps des récréations dans leur jardin. Madame de Clémire y alla sur le soir avec eux, et Pulchérie lui faisant ad-

mirer une plate-bande de jacinthes : — Tout cela est à moi , s'écria-t-elle avec transport. Chère maman, que vous avez rendu votre Pulchérie heureuse en lui donnant ce charmant petit morceau de terre ! Si avec cela je me souvenais toujours de ne jamais vous désobéir, rien ne manquerait à mon bonheur. Vous, maman, qui êtes bonne comme ce sage qui priaït pour les méchants, priez Dieu que je me corrige de mon étourderie, de ma curiosité, et qu'aucune de mes jacinthes ne meure. — Enfin, vous ne vous laissez point de votre jardin ? — Non, maman ; je l'aime tous les jours davantage. — Je n'en suis pas surprise. Les goûts innocents et simples sont les seuls durables. On se dégoûte d'un palais et même d'un trône : on ne se laisse point d'un jardin que l'on cultive. Dioclétien, sollicité par son ancien collègue Maximien de reprendre avec lui la couronne impériale qu'ils avaient depuis longtemps abdiquée l'un et l'autre, lui écrivit pour toute réponse : « Mon ami, venez voir les belles « laitues que je cultive dans mes jardins de Salonne. » — Qu'aurait-il dit, s'il eût possédé mes jacinthes ? — Prenez garde, cependant, de prendre pour vos fleurs un goût trop vif ; point de préférence exclusive, point d'excès en rien. — Quoi ! maman, le goût des fleurs pourrait-il devenir une passion ? — Il n'est rien dont l'homme n'abuse quand il cesse d'écouter sa raison et de réprimer ses fantaisies. Vous ne vous doutez pas qu'il existe des gens assez extravagants pour payer

au prix de l'or un oignon de fleur. — Quelle folie! — J'ai vu plusieurs jacinthes à Harlem en Hollande¹, qui avaient coûté un prix excessif. — Mais, maman, qu'est-ce qui peut rendre une fleur aussi chère? — La délicatesse minutieuse des amateurs; par exemple, ils cherchent des couleurs rares; ils exigent qu'une jacinthe porte sur sa tige quinze, vingt, ou au moins douze fleurons; ils veulent que les fleurons soient grands, courts, unis, larges de feuille, etc. — Ainsi donc ils comptent les fleurons et mesurent les feuilles? Ces amateurs-là sont plus enfants que moi. Leurs fleurs ne sont pas plus odoriférantes que les miennes; elles ne paraissent plus belles qu'en les considérant avec attention et de bien près. Pour moi, j'aime tout autant mon petit carré de jacinthes que la plus belle plate-bande de Harlem. — Vous avez raison.

En ce moment, on vint avertir madame de Clémire qu'une voiture entrait dans la cour du château. C'était celle de M. et madame de Luzanne, avec leur fille Sydonie, âgée de quinze ans.

C'était la première fois que madame de Clémire

¹ Les Hollandais n'estiment guère que six espèces de fleurs : la jacinthe, la tulipe, l'auricule, l'œillet, la renoncule, l'anémone. La jacinthe est une des plus belles, mais la plus bornée quant aux couleurs; elle est plus rare que les autres. On prétend qu'elle vient du Cap de Bonne-Espérance; la jacinthe la plus recherchée est l'*ophir*; elle est jaune, entrecoupée de taches pourpres en dedans.

recevait leur visite depuis leur retour d'Autun, où ils avaient passé l'hiver.

M. de Luzanne était un homme de quarante ans, d'une assez belle figure; fier de cet avantage, et surtout d'avoir fait dans sa jeunesse quelques voyages à Paris, il méprisait tous les *provinciaux*, traitait sa femme avec dédain, et sa fille avec indifférence; il se consolait du malheur de vivre avec des gens qui lui étaient inférieurs par l'idée qu'au moins sa supériorité était incontestable. N'ayant jamais vu le grand monde, il joignait à l'ignorance totale des usages le ridicule de prétendre qu'il les connaissait tous; il se piquait de galanterie, s'était fait un recueil de phrases prises dans les romans du jour, et cette espèce d'érudition donnait à M. de Luzanne un jargon ridicule et des manières parfois impertinentes.

Madame de Luzanne était bonne, simple, aimable; quoique dédaignée de son mari, elle l'aimait avec excès, et supportait sans se plaindre les défauts de son caractère. Sydonie, sa fille, douce, modeste, ingénue, parlait peu, répondait avec timidité, rougissait souvent; mais son embarras n'avait rien de gauche, sa réserve rien d'affecté; son maintien, sa personne, ses entretiens n'étaient jamais déplacés.

Madame de Clémire, suivie de ses trois enfants, entra dans le salon, et y trouva M. et madame de Luzanne et leur fille. M. de Luzanne, voulant plaire à une *dame de Paris*, ne montra jamais tant de sottise

ct de fatuité. Après les premiers compliments : — Madame, dit-il, je n'imagine pas que nous puissions nous flatter de vous voir passer ici l'hiver prochain. — J'espère ne retourner à Paris que de l'automne prochain en un an. — Vous espérez, madame ; voilà qui est singulier ! — J'aime beaucoup la campagne... — Il faut en convenir cependant, que lorsqu'on a vécu dans la capitale, la province n'est pas supportable.

« On ne vit qu'à Paris, et l'on végète ailleurs. »

— Mais, madame, à propos, comment se porte Verglan ? — Est-ce de mon frère, monsieur, que vous avez la bonté de me demander des nouvelles ? — Oui, madame ; je l'ai beaucoup connu. Nous avons fait ensemble de délicieux soupers !... Son aventure avec Bleinville fit un grand bruit !... Il s'est marié depuis, ce qui refroidit bien une tête... — Il est heureux, et il a une femme très aimable... Mais quel âge a mademoiselle votre fille ? — *Madame* sait cela, répondit négligemment M. de Luzanne ; pour moi, je l'oublie toujours.

Madame de Clémire, voyant qu'il parlait de sa femme, s'adressa à madame de Luzanne, et en même temps fit un éloge de Sydonie, que sa mère écouta avec un sensible plaisir, tandis que M. de Luzanne, d'un air froid et distrait, ouvrait quelques brochures posées sur la cheminée. Tout à coup, se rapprochant

de madame de Clémire : — Que pensez-vous, madame, dit-il, de notre vieux voisin la Palinière? Peut-on croire qu'il ait passé sa jeunesse à Paris? Tel est l'effet de la province : on y perd ce vernis et ces grâces qu'on n'acquiert que dans la capitale ; et vous devez, madame, nous trouver bien rouillés!

Ces derniers mots, prononcés d'un ton suffisant, demandaient un compliment, et ne l'obtinrent pas ; madame de Clémire se contenta de rendre justice à l'esprit et au mérite de M. de la Palinière, puis elle parla de choses indifférentes. Au bout d'un quart d'heure, M. de Luzanne fit un signe à sa femme de terminer leur visite. En s'en allant, madame de Luzanne et sa fille s'entretenaient de l'amabilité de madame de Clémire. M. de Luzanne, d'un air sec et mécontent, leur imposa silence, prétendant que madame de Clémire manquait d'esprit, de tact et de finesse.

Mon Dieu! maman, dit César à sa mère, que M. de Luzanne est singulier! — Que lui trouvez-vous? — Je ne saurais le dire. Ses manières, son sourire, ses mines, ont je ne sais quoi d'extraordinaire... — Cela s'appelle n'avoir aucun naturel... M. de Luzanne n'a jamais vécu dans le monde, et il voudrait persuader qu'il en sait tous les usages, et qu'il en a conservé le ton. Peut-être même a-t-il lu quelques ouvrages où il a cru trouver une fidèle peinture des mœurs du beau monde, et, sur la foi d'auteurs très ignorants à

cet égard, il a pris les travers que vous avez remarqués.

Mais parlons, continua madame de Clémire, de madame de Luzanne et de Sydonie. Comment les trouvez-vous? — Maman, madame de Luzanne me paraît très aimable, et sa fille charmante. — Vous avez raison; elles sont obligeantes, réservées; avec ces qualités on plaît à tout le monde et partout. — J'ai causé tout bas avec mademoiselle de Luzanne; elle me répondait avec tant de complaisance, de douceur! Que serait-ce donc, si elle avait reçu une bonne éducation? — Mais, je vous prie, qu'appellez-vous une bonne éducation? — Maman... c'est la nôtre. — Je vous remercie du compliment; cependant ce n'est pas un éloge que je vous demande, c'est une définition. — Une bonne éducation... c'est d'avoir beaucoup de talents... Mademoiselle de Luzanne, s'il faut l'en croire, ne sait ni la musique ni le dessin; elle n'a jamais eu de maître de danse... — Vous rappelez-vous d'avoir entendu parler d'une cantatrice nommée mademoiselle Flore? — Oui, maman; cette personne que ma tante ne voulut pas avoir à la fête qu'elle vous donna? — Justement. Et cette ariette, qui fut si mal exécutée, aurait été chantée à merveille par mademoiselle Flore? — Oui; mais mademoiselle Flore n'est pas une personne honnête. — Cependant elle chante supérieurement, elle danse bien, elle a *beaucoup de talents*; ainsi, suivant votre définition, elle a

reçu une éducation parfaite. — Oh ! non certainement, puisqu'elle n'est pas honnête. — Vous sentez donc à présent qu'une éducation qui n'est que brillante n'est pas une bonne éducation ? — Oui, maman. — On trouve dans les talents mille ressources agréables, il est vrai ; mais ces talents sans la vertu ne sauraient nous rendre heureux ? — Assurément, interrompit César, la danse, le dessin, la musique ne suffisent pas à nous rendre estimables ou à nous faire aimer ; ce ne sont donc que des agréments frivoles ? — Moins frivoles pourtant que la beauté et les charmes extérieurs, car, outre la distraction qu'ils nous procurent, il en coûte de la peine pour les acquérir ; et l'on suppose avec raison qu'une jeune personne douée de beaucoup de talents a dû être docile, appliquée et persévérante ; sous ce point de vue, les simples talents méritent sans doute un certain degré d'estime. — Et l'instruction, maman ? — Tout ce qui peut éclairer l'esprit, étendre les idées, doit perfectionner notre raison et nous rendre meilleurs : la lecture, la géographie, la connaissance de plusieurs langues, etc., éclairent l'esprit ; les sciences ne sont donc pas choses frivoles... — Certainement, puisqu'elles peuvent contribuer à nous rendre estimables. Aussi, sont-elles au-dessus des *talents qui ne sont qu'agréables*. — Cela n'est pas douteux. Maintenant, si vous rencontriez une jeune personne sans talents, n'ayant les éléments d'aucune science, mais

aimant la lecture, le travail ; jamais oisive, d'ailleurs modeste, bonne, égale, toujours obligeante, réservée, se défiant d'elle-même, désirant, cherchant des conseils, joignant la prudence et la discrétion à la franchise, répondez, Pulchérie, diriez-vous que cette jeune personne *n'a pas reçu une bonne éducation* ? — Ah ! maman, j'ai eu tort, et je crois à présent que l'éducation de mademoiselle de Luzanne a été excellente. — Oui ; puisque le but que doit se proposer un instituteur, c'est de réprimer les défauts de son élève et de perfectionner son caractère. S'il le rend bon, vertueux, sociable, il a dignement rempli sa noble tâche. — Oh ! je comprends ; mais, maman, si l'élève, avec des vertus, de la bonté, pouvait encore avoir des talents et de l'instruction, l'éducation alors serait parfaite ; et ce n'est pas impossible. — Assurément, et j'espère qu'un jour vous en serez la preuve ; d'ailleurs, je pourrais vous citer plusieurs jeunes personnes qui réunissent, aux qualités du cœur et de l'esprit, de l'instruction et des talents agréables ; sans compter Delphine, Églantine, et cette aimable Eugénie. — Ah ! maman, je n'oublierai de ma vie cette conversation. Je me souviendrai toujours qu'il ne faut pas confondre les éducations seulement *brillantes* avec les *bonnes éducations*, c'est-à-dire avec celles qui rendent *bon et vertueux*. — Souvenez-vous encore qu'une bonne mère, au fond d'une province, sans fortune et sans le secours d'aucun maître, peut,

avec du bon sens et de la fermeté, de la patience, donner à sa fille une excellente éducation.

A la réunion du soir, César et ses sœurs se permirent quelques plaisanteries sur M. de Luzanne. Madame de Clémire leur fit à ce sujet une sévère réprimande. Je croyais, leur dit-elle, avoir reçu de vous une grande preuve de confiance ; et ce que j'attribuais à votre tendresse pour moi n'était, je le vois, que l'effet de votre malignité. — Pourriez-vous croire, maman... — C'est un devoir de consulter sa mère, de lui faire part de ses opinions, des impressions que l'on reçoit, afin d'apprendre si l'on juge bien ou mal : ainsi je trouve très simple que vous me disiez avec franchise ce que vous pensez des personnes qui viennent ici, pourvu que vos observations ne soient point déplacées ; si dans la conversation on dit une chose qui vous paraisse blesser les bienséances, je vous autoriserai toujours à me faire part de vos remarques. Cette liberté avec moi ne sera que de la confiance ; mais, quand vous vous la permettrez avec les autres, elle ne sera plus que de l'indiscrétion ou de la médisance. — Ma chère maman, nous avons eu tort... — Un tort bien grave... La médisance est un vice odieux, ridicule surtout dans la jeunesse ; à votre âge et même à dix-huit ans, à vingt ans, est-on en état de juger, de condamner ? Comment obtiendra-t-on l'estime générale, si l'on montre de la légèreté, de l'indiscrétion, de la malignité ? Quand on est sans

expérience, quel besoin n'a-t-on pas de l'indulgence des autres ! Une jeune personne inconsidérée et méchante peut-elle en espérer ? En se laissant aller à la médisance, elle perd les grâces naïves de son âge, et donne à penser qu'elle manque de discernement, d'esprit et de principes.

Cette leçon fit d'autant plus d'impression sur César et sur ses sœurs, que madame de Clémire, en la terminant, déclara que cette faute retarderait la reprise des *veillées*. — Et pendant combien de temps, maman ? s'écria-t-on douloureusement. — Je vais, répondit madame de Clémire, travailler au conte merveilleux que je vous ai promis. — Et quand il sera fait, nous aurons les *veillées* ? — Non ; nous ne les reprendrons que quinze jours après. — Ah ! quel long délai ! — C'est votre faute, et vous savez que des murmures prolongeraient encore la punition. — Oh ! chère maman, pourrions-nous murmurer ? Nous savons que vous êtes la justice même ; croyez à notre repentir. Quelques larmes coulèrent ; mais la tendresse maternelle les essuya, et les douces caresses d'une si bonne mère consolèrent de la punition imposée.

Cependant madame de Clémire se mit à travailler au petit ouvrage qu'elle avait promis, et le 15 juin elle annonça que son conte était achevé et copié. La joie fut grande et l'eût été davantage si l'on n'eût songé qu'il fallait encore attendre quinze jours avant

d'en entendre la lecture ; mais les plaisirs variés de la saison rendirent cette privation moins pénible qu'elle ne l'eût été dans les longues soirées d'hiver. Les cerises commençaient à rougir, et déjà dans les bois on pouvait cueillir des fraises. César apprenait d'Augustin à grimper sur les arbres, il en rapportait souvent en triomphe de petits nids remplis de chardonnerets, ou de pinsons nouvellement éclos. Heureuse celle de ses sœurs à laquelle ce don était destiné ! Quelle joie ! quelle reconnaissance ! On s'attendrissait, il est vrai, sur le sort de *la pauvre mère* privée de ses petits ; mais on gardait les nids et l'on achetait des cages... Enfin, on s'amusa à faire de jolis paniers d'osier, des corbeilles de jonc, que l'on devait remplir de fleurs ou de fraises cueillies dans les bois. Ces divers amusements ne faisaient pas négliger la culture du jardin, les œillets avaient remplacé les jacinthes, les lilas n'offraient plus de fleurs ; mais pouvait-on les regretter en voyant éclore les roses ?

Un matin que madame de Clémire se promenait avec l'abbé et sa petite famille auprès du jardin de ses enfants, Pulchérie demanda la permission d'aller faire une visite à ses rosiers. Au même instant elle courut à son jardin ; une charmante rose était entièrement épanouie ; Pulchérie voulut la cueillir pour l'offrir à sa mère ; mais elle n'avait ni couteau ni ciseaux. La tige était grosse et armée de longs piquants ; Pulchérie imagina d'envelopper sa main

dans un pan de sa robe, et se croyant suffisamment garantie des épines, elle saisit hardiment la tige. Elle poussa aussitôt un cri perçant, retira avec précipitation ses doigts ensanglantés, et donna au rosier une secousse si violente, que la belle rose en perdit la moitié de ses feuilles. A cette vue, la pauvre enfant ne peut retenir ses larmes. Malgré sa douleur, elle s'occupait toujours de l'arbuste chéri; elle craignait que le sang qui dégouttait de ses doigts ne ternît la fraîcheur du feuillage; elle écarta sa main, et trouva quelque douceur à laisser couler ses larmes sur la rose à demi effeuillée.

Dans ce moment, madame de Clémire, toute tremblante, entra précipitamment dans le jardin : l'abbé et ses deux autres enfants la suivaient. Elle avait entendu le cri de sa fille, et elle accourait pleine d'effroi. Pulchérie, en voyant sa mère, fut honteuse de sa faiblesse, et courut se jeter dans ses bras. Après avoir conté son aventure : — Maman, ajouta-t-elle, c'était la plus belle de toutes mes roses, et je vous la destinais ! — Ainsi une ridicule délicatesse n'a point été la cause de ce cri d'effroi ? — Maman... je ne crois pas avoir crié bien fort. — Il me semble que je n'ai jamais entendu de cri si pénétrant. — C'est que vous avez reconnu le son de la voix... Mais, chère maman, vous pouvez à peine encore vous tenir sur vos jambes; asseyons-nous. — Allons, je vois que vous pleuriez uniquement pour la perte de cette rose. C'est aima-

ble!... — Maman... — Qu'avez-vous, mon enfant? pourquoi cet air embarrassé? — Maman... c'est que je pleurais un peu aussi de la piquûre...

Cet aveu naïf valut à Pulchérie les tendres caresses et les plus doux éloges. — Ma chère fille, s'écria madame de Clémire, conserve cette candeur et cette générosité! sois toujours vraie, et ne souffre jamais une louange qui ne serait fondée que sur une erreur. Il y a de la bassesse, de l'injustice à jouir de l'approbation des autres, quand on ne la mérite pas : c'est à la fois une usurpation et une lâcheté. Une belle âme est heureuse par le bien qu'elle a fait et non par l'applaudissement qu'elle reçoit. — Il est certain, dit l'abbé, que mademoiselle Pulchérie est d'une franchise qu'on ne saurait trop louer. Il serait bien à désirer qu'elle fût aussi courageuse qu'elle est sincère. — Heureusement, répondit Pulchérie, que le courage n'est pas une qualité nécessaire dans une femme. — Il est vrai, reprit l'abbé, qu'une femme, n'ayant pas la force d'un homme, ne saurait en avoir la bravoure; elle n'est faite ni pour se servir d'une épée, ni pour commander des armées : aussi peut-elle, sans se déshonorer, manquer de courage. Cependant, si elle en est absolument dépourvue, elle est fort à plaindre, et en même temps moins digne d'estime. On n'exige point d'elle un courage héroïque, mais on ne lui pardonne pas de la pusillanimité; car la lâcheté n'est jamais excusable. — D'ail-

leurs, ajouta madame de Clémire, si vous pleurez pour une piqûre, que serait-ce donc si l'on vous arrachait une dent? Comment supporteriez-vous une infinité de maux nécessairement attachés à la condition humaine?...— Maman, je voudrais bien devenir courageuse. — Il ne tient qu'à vous. — Comment? — Imitiez votre frère; apprenez à souffrir sans vous plaindre : voilà tout le secret. — Mais c'est bien difficile. — Point du tout : avec un peu d'empire sur vous-même, et quelque fermeté, vous en viendrez à bout fort aisément. En se plaignant, on s'exagère ses maux, on les augmente; en se faisant la violence de n'en point parler, on s'en distrait. Par exemple, l'autre jour, à la promenade, vous aviez soif : à quoi vous a servi de répéter cent fois : « Que j'ai soif! mon Dieu! que j'ai soif! je meurs de soif. » Vous étiez fort importune, vous nous avez fatigués, vous n'avez pris aucune part à la conversation, et tous vos ennuyeux gémissements ne vous ont pas procuré une goutte d'eau. — C'est bien vrai : j'ai là une mauvaise habitude; ce qui me fâche le plus, c'est de vous avoir ennuyée, chère maman. Pour moi, si je vous voyais souffrir, ce ne serait pas de l'ennui que j'éprouverais. — Vous n'éprouvez pas une souffrance imaginaire ou réelle, que je ne la partage, car je suis votre mère : ainsi, vos plaintes m'ennuyaient et m'affligeaient; si vous n'eussiez pas été ma fille, elles ne m'auraient inspiré que du mépris; en général, on ne

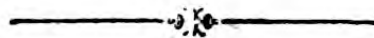
plaint les maux légers que lorsqu'ils sont supportés avec patience. — Je me corrigerai, chère maman, je vous le promets.

Cinq ou six jours après cet entretien, la punition de Pulchérie étant finie, madame de Clémire promet de lire à la veillée le conte qu'elle avait composé. Après le souper, on passa précipitamment dans le salon, et madame de Clémire, s'asseyant à côté d'une petite table, tira son manuscrit de sa poche.

— Avant de commencer la lecture, dit-elle, je dois vous rappeler que j'ai pris l'engagement de ne vous conter que des choses extraordinaires, et en même temps possibles; des événements qui vous paraîtront incroyables, et qui cependant sont arrivés, ou peuvent arriver; en un mot, des phénomènes dont l'existence actuelle ou passée soit parfaitement constatée. Je n'ai inventé que les aventures, c'est-à-dire la seule partie du conte qui pourra vous paraître croyable. Mais tout ce qui vous semblera merveilleux, tout ce qui vous rappellera les contes de fées, est exactement vrai. — Oh! que c'est charmant!... Des *vérités incroyables!* c'est bien plus joli que des vérités qui sautent aux yeux!... — Comment! il nous faudra croire ce que nous ne pourrons pas comprendre? — Mon fils, n'en soyez point humilié: c'est le destin commun, et de l'enfance, et de l'homme raisonnable et curieux. Nos lumières sont trop bornées pour qu'il nous soit donné de comprendre toutes les vérités dé-

montrées. Il serait absurde de croire un fait uniquement parce qu'il serait merveilleux ; et plus insensé encore d'affirmer qu'une chose ne peut exister, parce qu'au premier abord elle paraît incompréhensible. Gardons-nous d'adopter des erreurs ; mais ne nous livrons point à cette vaine et ridicule présomption qui rejette avec dédain et sans examen tout ce que notre faible raison ne saurait concevoir. — Maman, tout le merveilleux de votre conte est bien constaté ; ainsi, nous pouvons y croire aveuglément : voilà tout ce qu'il me faut. — Et moi, je voudrais le comprendre ; maman, me l'expliquerez-vous ? — Oui : je vous en expliquerai ce que j'en sais, c'est-à-dire très peu de chose. Je ne suis nullement savante ; d'ailleurs, je vous le répète, il existe une infinité de phénomènes dont les hommes les plus savants ne pourraient rendre raison. — Ainsi, maman, à chaque fait merveilleux, vous interrompez donc votre récit pour nous donner une explication ? — Point du tout ; vous sentez que ces interruptions ôteraient tout l'agrément de mon conte. J'ai ajouté des notes, que nous lirons avec attention dans une seconde lecture de ce petit ouvrage. A présent, voulez-vous m'entendre ? je vais commencer. — Bien volontiers, chère maman !

Chacun rapprocha sa chaise de madame de Clémire, qui lut tout haut le conte suivant.




ALPHONSE ET DALINDE

OU LA FEERIE DE L'ART ET DE LA NATURE.

« Ce n'est point en se promenant dans nos
« campagnes cultivées, ni même en parcou-
« rant toutes les terres du domaine de
« l'homme, que l'on peut connaître les grands
« effets des variétés de la nature ; c'est en
« se transportant des sables brûlants de la
« Torride aux glacières des pôles, etc. »

(M. DE BUFFON.)

LPHONSE, le héros de notre histoire, na-
quit en Portugal. Don Ramire, son père,
ne devait qu'à la faveur ses richesses et
ses emplois. Issu d'une famille obscure,
mais né avec de la souplesse dans le caractère, avec
le goût de l'intrigue et de l'ambition, il sut s'intro-
duire à la cour, s'y faire des partisans, y former une
cabale, et devenir enfin le favori de son roi. Le jeune
Alphonse fut élevé à Lisbonne, dans le palais somp-

tueux de son père. Fils unique de l'homme le plus riche et le plus puissant du royaume, la basse flatterie entoura son berceau et corrompit sa jeunesse.

Don Ramire, occupé de grands projets et de petites brigues, ne pouvant être à la fois courtisan assidu et père vigilant, se crut obligé de confier à des mains étrangères l'éducation de son fils. Alphonse eut des maîtres de langues, d'histoire, de géographie, de mathématiques, de musique, de dessin; tous firent l'éloge de ses dispositions merveilleuses, de son esprit, de son génie, tandis que leur élève savait à peine dessiner quelques fleurs ou déchiffrer quelques notes. C'en était assez pour charmer toutes les dames de la cour; Alphonse d'ailleurs leur laissait croire qu'il était profond géomètre, excellent physicien et grand chimiste. Il le disait de bonne foi. Son gouverneur, ses maîtres, ses valets, et les nombreux complaisants de son père lui avaient si souvent répété qu'il était un prodige, qu'il n'en doutait pas. Non-seulement il se croyait le jeune homme le plus distingué de la cour par ses talents et son instruction, mais il estimait sa naissance aussi illustre que sa fortune était considérable; car depuis sa faveur, don Ramire, dans ses moments perdus, avait composé une prétentieuse généalogie qui faisait remonter son origine jusqu'au temps fabuleux de *Lusus* ¹. Ce fruit des loisirs de

¹ Les Portugais s'appelaient anciennement *Lusitains*; nom qui,

don Ramire n'en imposait qu'à son fils. Le monde et les courtisans ne croient pas aisément aux vieux titres découverts lorsqu'on a fait sa fortune. Mais Alphonse, trop vain pour n'être pas crédule, ne voyait au-dessus de son père et de lui-même que son souverain et les membres de sa famille. Toutefois, malgré tant d'orgueil, d'ignorance, de présomption et de fatuité, Alphonse n'était pas tout à fait corrompu. Il avait du courage et même quelque esprit. L'inconstance de la fortune lui préparait la plus utile de toutes les leçons.

Don Ramire n'avait dû son élévation qu'à l'intrigue : l'intrigue changea sa destinée. Il fut disgracié, dépouillé de tous ses emplois. Alphonse était alors âgé de dix-sept ans. Cette révolution imprévue, non-seulement ravissait à don Ramire tout ce qui pouvait flatter son orgueil, mais elle lui enlevait encore la plus grande partie de ses richesses; et il était du nombre de ces ambitieux subalternes qui regrettent également les honneurs et les pensions : d'ailleurs, il avait des dettes. Sa disgrâce rendit ses créanciers aussi importuns, aussi pressants qu'ils avaient été jusqu'alors patients et modérés. Il fallut, pour les satisfaire, vendre ses terres, et les vendre fort au-dessous de leur valeur. Enfin, don Ramire ne sauva

suyant une tradition fabuleuse, leur vient de *Lusus* ou *Lysas*, l'un de leurs rois, fils ou compagnon de Bacchus.

de toute sa fortune que son superbe palais de Lisbonne. Ce palais, il est vrai, contenait encore d'immenses richesses en tableaux, en meubles, en argenterie, et surtout en diamants. Obligé de se défaire de cette magnifique habitation, il n'attendait qu'une occasion favorable, lorsqu'un événement imprévu vint mettre le comble à ses malheurs. N'ayant point encore déclaré à son fils que l'état de ses affaires le forçait à vendre son palais et à se retirer dans le fond d'une province, il se décida enfin à lui découvrir sa véritable situation; il l'envoya donc chercher un matin pour lui ouvrir son cœur.

Lorsqu'ils furent seuls : — Alphonse, dit don Ramire, apprenez-moi quel effet ont produit sur vous ma disgrâce et le renversement de ma fortune. — Mon père, répondit Alphonse, j'ai toujours entendu dire, durant votre faveur, que nul ministère n'avait été aussi glorieux que le vôtre; que la nation vous admirait et vous chérissait : ainsi, j'ai pensé que l'amour des peuples et la gloire devaient vous consoler d'une disgrâce injuste. D'ailleurs, nous avons tant d'amis ! Quand vous voudrez les recevoir, ils reviendront tous, n'en doutez pas; Nugnès, don Alvar, et beaucoup d'autres que j'ai rencontrés, m'en ont donné l'assurance; plusieurs d'entre eux, m'ont-ils dit, n'ont paru s'éloigner de vous qu'afin de vous mieux servir en secret. Enfin, il vous reste une fortune immense, la naissance la plus illustre : quoi

que l'envie puisse tramer, vous serez toujours le plus grand seigneur du royaume... — Alphonse, interrompit don Ramire, vous vous abusez... ignorez-vous donc que le nom de mon père était absolument inconnu? — Non, reprit Alphonse; je le sais; mais je sais aussi que ces vieux titres retrouvés depuis quelques années nous égalent à tout ce qu'il y a de plus grand en Portugal: c'est là du moins, mon père, ce que vous avez daigné me dire en me montrant ces titres précieux.

A ces mots, don Ramire soupira. Il avait eu en effet la ridicule vanité d'acheter une généalogie, et il avait senti depuis sa disgrâce combien cette supercherie était indigne de lui. Il voyait enfin ce que la flatterie jusqu'alors avait su lui cacher : c'est que, excepté son fils, tout le monde connaissait sa naissance et se moquait de ses folles prétentions. Il aurait bien voulu désabuser Alphonse ; mais il ne pouvait se résoudre à faire l'aveu d'un mensonge si bas. Dans cette perplexité, il gardait tristement le silence, lorsque tout à coup il tressaille et voit Alphonse chanceler. Don Ramire pâlit et se lève : — Sauvez-vous, mon père ! s'écrie Alphonse ; appuyez-vous sur mon bras, venez...

En achevant ces mots, il entraîne son père. Au même instant mille cris confus se font entendre ; une partie du plancher s'entr'ouvre sous les pas d'Alphonse ; pour ne pas entraîner son père dans sa chute,

il abandonne son bras ; et tombant avec les débris du plancher qui s'écroule, il disparaît aux yeux de don Ramire éperdu.

Alphonse, légèrement blessé, se relève, il se trouve au rez-de-chaussée dans le cabinet de son père. Au milieu des décombres qui l'entourent, deux cassettes frappent ses regards. L'une contient les pierres de son père ; l'autre renferme ces titres généalogiques si vantés jadis par don Ramire. Alphonse n'hésite pas ; voulant du moins dans cet affreux désastre sauver ce qui lui paraît le plus précieux, il saisit la cassette où sont les papiers. Alors il s'élance vers la porte qui conduit au jardin ; mais, inquiet du destin de son père, il allait, au péril de sa vie, rentrer dans la maison, lorsqu'il entendit sa voix, et un instant après il l'aperçut à l'entrée du jardin.

Ce ne fut pas sans peine qu'il le rejoignit. Le terrain qu'il parcourt, semblable à la mer agitée par une violente tempête, s'enfonce ou s'élève sous ses pas. Son oreille est frappée d'un bruit souterrain pareil au mugissement des vagues en furie se brisant contre des rochers. Alphonse chancelle, tombe, se relève, retombe encore ; et ne pouvant se soutenir sur ses jambes, rampe, roule et se traîne avec effort. Il voit de tous côtés la terre se fendre et former de longs sillons, d'où jaillissent des feux étincelants qui vont se perdre dans les airs. Le ciel est obscurci, des éclairs pâles et livides percent les som-

bres nuages qui le couvrent; le tonnerre gronde, éclate; Alphonse voit sur sa tête la foudre menaçante, et l'enfer entr'ouvert sous ses pas; lorsqu'il croit approcher de son père, une nouvelle secousse l'en éloigne; la sueur inonde son visage; ses cheveux et ses habits sont couverts de sable et de poussière; mais il n'abandonne pas sa chère cassette, s'imaginant que don Ramire la recevra avec transport. Cette idée soutient ses forces et son courage... Enfin, il n'est plus qu'à deux pas de son père, qui lui tend les bras. — O mon père! s'écrie Alphonse, voyez cette cassette... — Ce sont mes diamants? interrompit vivement don Ramire. — Non, non, reprit Alphonse, j'ai su mieux choisir; ce sont vos papiers que j'ai sauvés.

A ces mots, don Ramire, consterné, lève les yeux au ciel. — Je suis cruellement puni, dit-il, d'une ridicule vanité.

Il n'en put dire davantage : les sanglots lui coupèrent la parole. Alphonse, trop préoccupé, trop agité pour comprendre le sens de ces mots, reste dans son erreur, et s'approche de don Ramire, qui le reçoit dans ses bras...

Un moment de calme leur permit de considérer les tristes objets qui les environnaient. Ils étaient assis devant leur palais à moitié détruit. Ce palais superbe, élevé depuis dix ans, si brillant hier encore, n'est plus qu'un monceau de ruines! En voyant ces toits écroulés, ces pilastres brisés, ces colonnes ren-

versées, on croirait que le temps seul a pu produire une si terrible révolution, qu'il a fallu des siècles pour détruire un monument bâti avec tant de magnificence et de solidité; et cependant cette affreuse destruction est l'ouvrage de quelques minutes!... Ce jardin, chef-d'œuvre de l'art et de la nature, n'offre plus que l'effrayante image du chaos, ce n'est plus qu'un amas informe de sable, de boue et de feuilles desséchées. Là, ce matin encore, on admirait une superbe cascade : elle a disparu. A la place de cette montagne artificielle qui coûta des sommes immenses, on n'aperçoit plus qu'un gouffre horrible! Que sont devenus ces bosquets de citronniers, ces statues de marbre, ces vases d'albâtre et de porphyre?... On en voit encore quelques vestiges, on en retrouve quelques fragments brisés; le reste est englouti!...

O jour affreux! s'écrie douloureusement don Ramire, que de travaux perdus! que de trésors enfouis dans ces tristes lieux! Que n'ai-je fait un autre usage de tout l'argent que m'a coûté ce malheureux palais!... Mais le tremblement de terre¹ paraît se cal-

¹ Il s'agit ici du tremblement de terre qui renversa une partie de Lisbonne en 1755, et se fit sentir à une assez grande distance. Il ne faut pas, au surplus, prendre à la lettre tout ce qui est dit dans le texte, que l'auteur n'a composé qu'en prenant dans toutes les descriptions de ces terribles météores ce qu'elles ont de plus extraordinaire. Il paraît certain que le plus grand nombre des maisons et

mer; essayons de rentrer. Si nous pouvions du moins sauver mes diamants!...

Comme il achevait ces mots, une secousse épouvantable le renverse à terre; dans cet instant les murs s'écroulent de toutes parts, le palais s'abîme et disparaît. — Mon fils, s'écrie don Ramire, éloignons-nous de ce séjour plein d'horreur. Nous sommes près des bords du Tage; courons chercher un abri sur quelque vaisseau.

Alphonse, tenant toujours sa cassette, soutient son père; ils sortent du jardin, et se trouvent dans une place publique, dont toutes les maisons sont renversées ou incendiées. Après avoir couru mille dangers, don Ramire et le jeune Alphonse sont enfin reçus à bord du vaisseau commandé par le brave et généreux Fernandez; ce brave capitaine avait eu jadis à se plaindre de don Ramire; mais dans cette calamité publique il ne voit plus qu'un homme malheureux auquel son appui est nécessaire. Il accueille don Ramire, et le console, sans songer à sa propre situation. — Que sont devenues vos immenses richesses au milieu de cette terrible catastrophe? lui

des édifices de cette ville périrent par le feu qu'y mirent des bandes de voleurs, qui profitèrent du désordre pour se livrer impunément au pillage. On attribue généralement aujourd'hui les tremblements de terre aux feux souterrains que recèle dans ses profondeurs le globe terrestre, et aux efforts que font les gaz qu'il renferme pour briser l'enveloppe qui les retient captifs.

demanda don Ramire. — Perdues entièrement, répond Fernandez... Ma maison de Lisbonne est consumée... — Et vos bijoux, vos diamants? — Je n'en ai point. — Et votre château dans l'Alentéjo ¹, fasse le ciel que le tremblement de terre ne l'ait pas détruit! N'y avez-vous pas formé des établissements avantageux? — J'y ai fondé une manufacture et un hôpital. La manufacture fait subsister une grande quantité d'ouvriers, et paye une partie des frais de l'hôpital. — Vous faites, je le vois, un digne usage de votre fortune!... Le ciel vous la conservera. Ah! c'est surtout pour ceux qui ont une âme aussi bienfaisante qu'il est affreux d'être ruinés. — On se console alors par le souvenir du bien qu'on a fait.

Ces derniers mots arrachèrent un profond soupir à don Ramire, et lui firent regretter le mauvais emploi de sa fortune; ses yeux s'ouvraient enfin, mais trop tard pour son repos et pour sa gloire.

Don Ramire, totalement ruiné, reçut de son souverain, grâce aux sollicitations de Fernandez, une pension très modique, mais suffisante pour lui assurer les moyens de subsister. Il résolut de se retirer dans le Beïra ². Il alla donc avec son fils s'établir dans une retraite obscure, sur les bords agréables du

¹ Province de Portugal, entre le Tage et la Guadiana. Évora en est la capitale.

² Coïmbre en est la capitale.

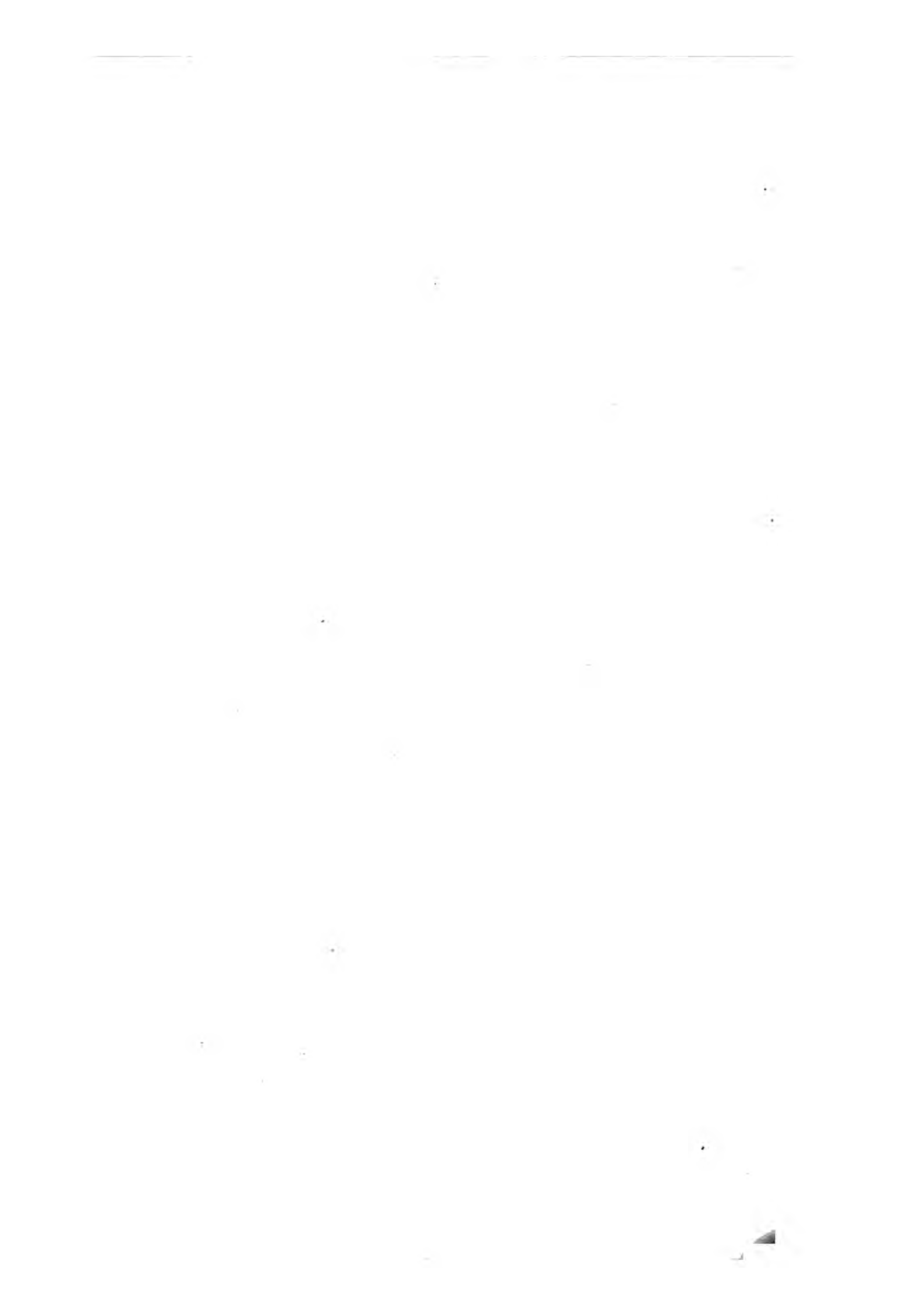
Mondégo. Là, tourmenté de souvenirs amers, il ne put trouver la tranquillité qu'il cherchait.

Alphonse, dont l'orgueil et la présomption n'avaient point été abattus par les revers, se consolait de l'anéantissement de sa fortune par l'espoir d'en refaire une avec le temps, plus éclatante, plus solide que n'avait été celle de son père. L'ambitieux formait mille projets extravagants, chimériques, et son ignorance ne lui permettait pas d'en sentir l'absurdité. Incapable de réfléchir, de s'occuper d'une manière utile et raisonnable, il passait une partie des jours à lire des romans. Cette lecture dangereuse exaltait, enflammait son imagination, et lui donnait sur le monde et les hommes les idées les plus fausses. Non loin de la retraite qu'il habitait se trouvait la fameuse fontaine de l'*Amitié* ; c'est là que l'infant don Pedro, plus tard roi de Portugal, venait, dit-on, en secret, visiter la belle et malheureuse Inès de Castro ¹ Deux antiques palmiers ombragent la fontaine, unis l'un à l'autre par une guirlande flexible de pampre et de lierre ; l'eau s'élançait impétueusement d'un rocher majestueux, retombe en cascade, et forme sur un lit de cailloux un large ruisseau qui serpente lentement, avec un doux murmure, au milieu de gazons tou-

¹ Le Camoëns, dans son beau poëme de la *Lusiade*, fait naître cette fontaine des larmes que les nymphes du Mondégo répandirent à la mort d'Inès.

jours verts et de buissons de myrtes, de citronniers et de lauriers-roses.

Alphonse allait chaque jour lire ou rêver dans cet asile champêtre. Un matin qu'il s'y rendait plus tard qu'à l'ordinaire, il entendit, en s'approchant de la fontaine, deux personnes qui s'entretenaient dans une langue étrangère, et l'une d'elles avec un son de voix d'une douceur inexprimable. Guidé par la curiosité, il s'avance avec précaution derrière un buisson de myrte, dont il écarte les branches, et, sans être aperçu, il découvre une jeune personne à peine âgée de quinze ans, d'une beauté parfaite, assise au bord de la fontaine, à côté d'un homme qui paraît être son père, et qu'elle écoute avec une extrême attention. On voit que ce dernier fait un récit intéressant ; il montre les palmiers, la fontaine. Alphonse juge à ses gestes qu'il conte l'histoire de la malheureuse Inès ; la jeune personne, les yeux fixés sur le vieillard, garde un profond silence : mais l'expression de son visage fait deviner aisément l'intérêt qu'elle prend à ce récit. La curiosité, la crainte, la pitié se peignent successivement dans ses regards : des larmes baignent son visage ; elle pleure la mort d'Inès. Tout à coup elle pâlit ; l'effroi, l'indignation succèdent à l'attendrissement ; elle paraît maudire les excès auxquels la passion et le désir de la vengeance portèrent l'infortuné don Pedro !... L'histoire d'Inès est finie : cependant l'inconnu parle encore ; sans doute il fait de sages ré-



ALPHONSE ET DALINDE



Tome 1, p. 317.

Alphonse la saisit, l'enlève au moment où elle venait de tomber à dix pas du taureau.

flexions sur le danger des passions, sur la criminelle et fatale imprudence d'oser faire un choix et de disposer de son cœur sans l'aveu de ses parents. La charmante personne se jette dans les bras de l'inconnu, avec l'expression touchante de la plus vive sensibilité; puis, tournant ses yeux mouillés de pleurs vers la fontaine, elle soupire et tombe à genoux; elle élève ses mains vers le ciel, et paraît promettre à son père une obéissance à toute épreuve : dans cette attitude, toute sa personne avait quelque chose d'angélique et de céleste.

Alphonse, transporté d'admiration, laisse échapper un cri : au même moment, craignant d'être découvert, il s'éloigne du buisson, et suit au hasard le premier sentier qui se présente. Bientôt, sortant de sa rêverie, et retournant seul sur ses pas, il reprend le chemin de la fontaine ; mais l'inconnue n'y était plus. Alphonse contemple tristement la place qu'elle occupait ; il se la représente aux genoux de son père... Tout à coup un cri de douleur s'est fait entendre. Alphonse court, vole : il aperçoit la jeune fille seule, pâle, échevelée, cherchant à éviter un taureau furieux qui la poursuit... Alphonse s'élance vers elle, la saisit dans ses bras, l'enlève au moment même où, succombant à sa frayeur, elle venait de tomber à dix pas du taureau. Chargé d'un fardeau si cher, Alphonse se détourne rapidement du chemin de l'animal furieux, et porte l'inconnue évanouie sur une roche élevée,

derrière les palmiers de la fontaine. Le père de la jeune fille accourt éperdu ; sa fille est saine et sauve : il bénit le ciel et son libérateur. Dans cet instant, le taureau se retourne, et dirige sa course vers l'inconnu ; celui-ci n'a pas le temps de monter sur la roche ; il s'abrite derrière un gros arbre. Le taureau veut passer entre les deux palmiers, et se précipite dans ce passage étroit ; ses cornes s'embarrassent dans les festons de pampre : les deux arbres lui serrent fortement les flancs ; il s'abat. L'inconnu, tirant aussitôt de sa poche un étui, y prend une aiguille, et l'enfonce dans la croupe du taureau. L'animal pousse un mugissement effroyable, fait un effort pour se relever, mais il chancelle et retombe ; il se débat en vain ; toutes ses forces l'abandonnent ; il expire¹.

— Ah ! pour le coup, s'écrient les enfants tous à la fois, ceci n'est pas possible ? — Pardonnez-moi, dit

¹ Il y a ici un peu d'exagération. Il existe à la vérité des poisons très violents qui donnent infailliblement la mort, et dont l'effet est très prompt. Les sauvages de l'Amérique trempent dans le cavère (poison végétal) la pointe de leurs flèches, et lorsque ces flèches atteignent un individu, celui-ci tombe mort comme frappé de la foudre. Toutefois, et quoiqu'on ne puisse nier qu'il y a des poisons d'une effrayante activité, on ne doit pas prendre tout à fait à la lettre les récits des voyageurs. Le cavère, dit un écrivain moderne, produit des fleurs tétrapétales d'un jaune pâle, que remplace une capsule pyriforme qui renferme trois baies semblables à une fève. M. de La Condamine apporta ce poison en France en 1746. Au bout de trois ou quatre ans on en fit l'essai sur divers animaux, qui tous périrent presque immédiatement.

madame de Clémire. — Comment ! maman, reprit Caroline, un taureau terrassé, tué par une piqure d'épingle... — Cela est très possible. — Voyez donc, dit Pulchérie, si j'avais tort de pleurer quand une épine de cette rose m'a piquée ! — Cette épine n'était pas tout à fait aussi dangereuse que l'aiguille de mon inconnu. — Maman, était-elle bien longue cette aiguille?... — Non : elle était beaucoup plus courte que les grandes épingles qui attachent mon chapeau... — Oh ! que cela est curieux !... — J'ai bien d'autres choses à vous dire plus étonnantes encore. — La belle histoire ! ma chère maman, ayez la bonté de la continuer : nous ne vous interrompons plus.

Alphonse, reprit madame de Clémire, ne fut pas moins surpris que vous de la mort subite du taureau ; l'étonnement le rendait immobile ; en ce moment l'inconnu monta sur la roche, et serra sa fille dans ses bras ; elle rouvrit les yeux, et recouvra l'usage de ses sens. Alphonse partagea la joie touchante du père et de la fille. Cette dernière n'entendait pas le portugais : elle ne pouvait remercier Alphonse, mais elle conta en peu de mots à son père de quel affreux péril elle avait été délivrée. L'inconnu témoigna la plus vive reconnaissance au généreux libérateur de sa chère Dalindé (c'était le nom de la jeune personne).

Alphonse adressa quelques questions à l'inconnu, et s'informa pourquoi il s'était séparé de sa fille. L'é-

tranger lui apprit que Dalinde s'était un peu éloignée de lui pour cueillir des fleurs, sans cependant être hors de sa vue; tout à coup il l'avait aperçue courant avec une grande vitesse, et déjà à plus de six cents pas de lui; au même moment, voyant un taureau qui la poursuivait, il s'était précipité vers le chemin qu'elle avait pris; mais ayant rencontré sous ses pas un tronc d'arbre, il était tombé; cet accident, en retardant sa course, l'avait empêché de rejoindre Dalinde.

Quand l'inconnu eut fini ce récit, Alphonse lui demanda s'il comptait séjourner quelque temps en Portugal. — Non, reprit l'inconnu : nous partons demain pour visiter l'Espagne.

Alphonse, consterné, baissa les yeux et garda le silence; l'étranger, lui renouvelant encore, dans les termes les plus affectueux, ses remerciements, prit congé de lui, et disparut avec Dalinde.

Alphonse resta quelque temps immobile et comme pétrifié; bientôt, revenant à lui, il se reprocha d'avoir laissé partir l'étranger sans lui avoir demandé son nom, son pays. Il parcourut les environs, mais ses recherches furent vaines. Accablé de fatigue, il revint à la fontaine, où la nuit l'eût surpris plongé dans ses rêveries, si don Ramire ne fût venu lui-même le chercher.

Don Ramire n'avait point présidé à l'éducation de son fils; il n'avait jamais cherché à gagner sa con-

fiance, aussi ne la possédait-il guère. Alphonse ne lui parla point de son aventure.

Frappé de l'altération qu'il remarquait dans ses traits, son père le pressa de questions. Alphonse avoua que l'ennui le consumait, parla de son désir de voyager et de connaître l'Espagne. Don Ramire, n'ayant en lui-même aucune des ressources qui font aimer la solitude, saisit avec plaisir cette proposition, et deux jours après le père et le fils étaient sur la route d'Espagne. Ils parcoururent d'abord la province de Tralos-Montes; de là ils entrèrent en Espagne par la Galice; puis, traversant toute la partie septentrionale de la Péninsule, les Asturies, la Biscaye, la Navarre, l'Aragon, ils arrivèrent en Catalogne.

Alphonse éprouvait la plus vive impatience d'arriver à Madrid, dans l'espérance d'y rencontrer Dalinde; mais Ramire voulut absolument séjourner dans la Catalogne, désireux d'aller visiter le fameux Mont-Serrat.

Cette montagne, toute composée de rochers escarpés, s'élève à 600 toises au-dessus du niveau de la mer, au milieu d'un groupe de collines sur lesquelles elle domine de toute sa masse. Du sommet de cette montagne on jouit d'un coup d'œil magnifique. On voit à mi-côte un monastère antique occupé par des bénédictins; l'église de ce couvent, consacrée à la sainte Vierge, est un lieu de pèlerinage très fréquenté. Au-dessus du monastère on compte quatorze ermi-

tages qui ont chacun une chapelle, une cellule, un petit jardin et un puits creusé dans le roc. Mont-Serrat possédait autrefois un riche trésor que la piété des fidèles augmentait tous les ans ; une partie de ces richesses a disparu ; l'autre , soustraite à temps au pillage et rendue au monastère, existe encore dans l'église. Une source abondante sort du sein des rochers, et fournit aux besoins du monastère et de l'église ; mais les ermites sont exposés à manquer d'eau, ou du moins de bonne eau, pendant l'été, car leurs puits ne sont guère que des citernes où divers canaux conduisent les eaux pluviales.

Don Ramire et son fils se rendirent au Mont-Serrat. L'aspect de la montagne pourrait faire renoncer au dessein de la gravir ; son élévation et les énormes pointes de rochers dont elle est hérissée de toutes parts ne promettent pas une promenade agréable ; mais en parcourant ces roches menaçantes, on rencontre quelques riants vallons, des bocages charmants, ouvrage de la simple nature.

Don Ramire, en entrant dans le désert, rencontra un des ermites qui se promenait en lisant. Entendant parler portugais, le vénérable ermite leva les yeux, et s'approcha de don Ramire ; il lui témoigna la joie qu'il éprouvait de rencontrer un compatriote, et l'invita à venir se reposer dans son ermitage. La proposition fut acceptée avec reconnaissance : le vieillard offrit aux deux voyageurs des fruits et des légumes.

Alphonse, désirant visiter les environs, sortit de l'ermitage, en disant à son père qu'il allait l'attendre dans le désert. Le vieillard conduisit don Ramire dans son jardin : ils s'assirent au pied d'un rocher couvert de mousse. — Mon père, dit don Ramire à l'ermite, quels revers ont pu vous arracher de notre patrie commune, et vous ont fait choisir cette retraite ? On voit à vos manières, à votre langage, que vous n'étiez pas né pour finir vos jours dans un désert. — En effet, répondit l'ermite en soupirant ; pour mon malheur, j'ai connu le monde et la cour...

Ces mots inspirèrent à don Ramire la plus vive curiosité ; le vieillard consentit à la satisfaire. — Il vous importe peu, reprit-il, de savoir quel est mon nom. Il y a douze ans que j'habite cette montagne : on doit croire en Portugal que je n'existe plus. Je me suis voué à l'oubli ; ainsi je ne vous parlerai point de ma famille ; mais je vais en peu de mots vous conter ma déplorable histoire...

Madame de Clémire allait continuer sa lecture ; mais la baronne donna le signal de la retraite. En vain plusieurs voix s'élevèrent pour demander une prolongation d'un quart d'heure : il fallut se retirer.

A la veillée suivante, madame de Clémire reprenant son récit : — Nous en sommes restés, dit-elle, à l'histoire de l'ermite ; c'est lui qui va parler. Alors, ouvrant son manuscrit, elle lut ce qui suit :

Ma famille est une des plus anciennes du Portugal ;

elle me laissa quelque fortune, qui me mit à même de recevoir une éducation distinguée. Quelques succès à la guerre m'obtinent l'estime et les bienfaits de mon souverain. J'épousai une femme que j'aimais, et j'en eus un fils ; rien ne manquait donc à ma félicité, lorsque le roi mourut : cet événement me privait d'un maître chéri, d'un protecteur, d'un père. Je quittai la cour, et me retirai dans une terre éloignée de Lisbonne, où je me consacrai entièrement à l'éducation de mon fils. Ce fils, objet de ma plus tendre affection, répondit à mes soins au-delà de mon attente. Quand il fut en âge de paraître à la cour, je confiai sa jeunesse à un parent, qui le conduisit à Lisbonne, et je restai dans ma solitude.

Me voilà pour la première fois séparé de mon fils ; et pourtant je n'étais pas malheureux... Je me représentais ses succès, je m'enivrais des plus chères espérances... Un instant je crus les voir se réaliser. Mon fils eut en effet des succès brillants. Son nom, mes anciens services, dont sa présence fit revivre le souvenir, et mieux encore son esprit, son caractère et ses agréments, lui firent obtenir à la cour des distinctions que les courtisans jaloux ne manquèrent pas de regarder comme un commencement de faveur. Il vit à Lisbonne une jeune personne qui joignait aux talents, aux vertus, aux grâces, tout l'éclat que peuvent donner une naissance illustre et une fortune considérable. Mon fils prétendit à sa main ;

j'autorisai le choix de son cœur, et cet attachement, approuvé par un père, fit le destin de sa vie. On consentit à l'union qui devait assurer le bonheur de mon fils, mais à condition qu'il obtiendrait une place à la cour. Mon fils demanda cette place; on promit de la lui donner avant trois mois; mais on exigea, pour certaines raisons, qu'il tint cette faveur secrète jusqu'au moment où il en devait jouir; cependant, on lui permit d'en faire part aux parents de celle qu'il devait épouser. On le présenta en qualité d'époux à la jeune personne, qui lui laissa connaître, dans cette dernière entrevue, des sentiments qui mirent le comble à sa félicité. Comme il ne devait se marier qu'à l'époque où sa place lui serait donnée, il s'empressa de venir m'apprendre lui-même toutes ses espérances de bonheur. Je jouis de la satisfaction inexprimable de serrer dans mes bras mon fils bien-aimé, de le voir au comble de ses vœux. Hélas! tandis que je me croyais le plus heureux des pères, un barbare, un monstre tramait la noire intrigue qui me priva d'une épouse et d'un fils.

Plein de candeur et de franchise, mon fils n'avait pu douter de la probité d'un traître qui n'avait cherché à gagner sa confiance qu'afin de le perdre plus sûrement; tiré de l'obscurité par un caprice de son souverain, il avait cru voir en mon fils un rival dangereux, et mit tout en œuvre pour le perdre.

Dans cet endroit du récit de l'ermite, don Ramire

se troubla; mais le vieillard ne s'aperçut pas de son émotion.

Mon fils, poursuivit-il, en sollicitant la place qu'il désirait avec tant d'ardeur, se confia à cet homme infâme, qui eut l'air de le seconder et de partager ses espérances. Le départ de mon fils le servit dans ses projets. Il avait de l'ascendant sur l'esprit du roi; il calomnia mon fils, et sut persuader un jeune prince faible et sans expérience : la place fut donnée à une des créatures de l'indigne favori, et mon fils exilé dans ma terre. Je n'appris cette affreuse nouvelle que par l'ordre du roi, qui défendait à mon fils de quitter le lieu de son exil; en même temps mon fils reçut une lettre de celle qu'il aimait. Elle contenait ce peu de mots :

« Vous nous avez indignement trompés. Nous sa-
« vons, à n'en pouvoir douter, que jamais la place
« qu'on vient de donner ne vous fut promise; ainsi,
« oubliez jusqu'au nom de l'infortunée qui ne se
« consolera jamais d'avoir pu vous estimer un mo-
« ment. »

Après avoir lu ce fatal billet, mon malheureux fils s'écria : « Ainsi donc je perds ce que j'aime, et je suis
« déshonoré!... » En achevant ces mots, il pâlit, ses genoux fléchirent, il tomba en me tendant les bras. Je m'élançai vers lui... Je le serrai contre mon sein... Ce n'était plus qu'un corps inanimé... Sa malheureuse mère, témoin de cet affreux malheur, en perdit la rai-

son ; victime touchante de l'amour maternel, elle suivit de près son fils dans la tombe !.. Condamné à leur survivre, je ne supportai la vie que dans l'espoir de les venger... — « O toi ! m'écriai-je, souverain arbitre du sort des malheureux humains, être suprême, dont la main sévère s'appesantit sur moi, daigne au moins, du fond de l'abîme où me plonge ta colère, daigne écouter les cris de mon désespoir. La voix de l'opprimé s'élève jusqu'à toi ; tu n'as jamais rejeté sa prière. Hélas ! je n'aspire plus au bonheur, le mien est détruit sans retour ! C'est la vengeance que j'ose te demander : j'implore ta justice. Que l'ennemi lâche et perfide qui a causé la mort de mon fils et de son infortunée mère, que ce monstre perde à la fois et sa faveur et sa fortune... Il est père, qu'il gémissé comme moi ; qu'il soit surtout malheureux par son fils !... »

L'ermite s'arrêta. Voyant don Ramire éperdu faire un mouvement et se lever :... — Vous frémissez, dit-il ; tant de haine et ce désir insensé de vengeance vous font craindre d'entendre la suite de mon histoire. Rassurez-vous : je n'ai plus rien de tragique à vous apprendre. Le ciel changea mon cœur, bientôt j'abjurai des sentiments violents que la religion réprouve.

Don Ramire était resté muet ; l'étonnement, la terreur le rendaient immobile... Enfin, se levant tout à coup : — Où suis-je ? s'écria-t-il, dans quel asile ?..... Ah ! seigneur, interrompit l'ermite, que

m'annonce le trouble affreux où je vous vois?.....
Quelle imprudence ai-je commise?... Mon persé-
cuteur vous serait-il connu? serait-il votre ami? — Ce
persécuteur, ce barbare, don Ramire, enfin!... —
Oui, c'est lui; oui, seigneur, je l'avoue... Vous venez
de nommer l'auteur de ma misère... — Don Ramire...
— Ah! ne répétez plus ce nom fatal... je ne puis l'en-
tendre sans frémir!... — Malheureux Alvarès! appren-
nez du moins que le ciel s'est chargé du soin de punir
votre ennemi... — Que dites-vous?... — Il ne gou-
verne plus le Portugal?... Ruiné, dépouillé, sans ap-
pui, sans amis, il ne lui reste que des regrets superflus
et des remords déchirants..... — S'il souffre, je le
 plains... — Vous, le plaindre! se peut-il?... — N'en
doutez pas..... Mais, seigneur, je vois couler vos
larmes!..... Quel trait de lumière vient m'éclairer?
Dieu! serait-ce?..... — Oui, je suis cet infortuné,
s'écria don Ramire en se jetant aux pieds de l'er-
mite. Pénétré d'une horreur involontaire, le vieillard
recule en tressaillant.

O mon père! poursuivit don Ramire en se traînant
vers lui et saisissant sa robe, mon père! arrête,
écoute-moi! Daigne révoquer cette imprécation ter-
rible qui attirera sur ma tête la vengeance divine. J'ai
mérité ta haine; que dis-je? Ma présence doit t'inspi-
rer de l'horreur; et pourtant je suis le plus infor-
tuné des hommes. Mais il me reste un fils, il peut me
consoler... O mon père! cesse de me maudire; cesse

de désirer que mon fils mette le comble à mes malheurs !...

A ces mots, l'ermite levant les yeux au ciel : — Grand Dieu ! dit-il, don Ramire dans ma chaumière ! don Ramire suppliant à mes pieds, et me donnant le titre sacré de père ! ce titre qu'il m'a ravi !... Mais, sois tranquille, poursuivit-il en jetant sur lui un regard de compassion, je le répète, depuis longtemps la haine est bannie de mon cœur. Tu gémiss, tu te plains du sort ; serais-tu persécuté ? Parle, es-tu proscrit ?... Cette grotte sera pour toi un asile ; en la partageant avec toi, je saurai respecter les droits sacrés de l'hospitalité. Ne crains pas d'indignes reproches ; va, si mon secours t'est nécessaire, tu trouveras en moi un père, un ami !... — O grandeur d'âme qui me confond ! s'écria don Ramire ; l'homme peut-il s'élever à ce degré sublime de vertu ?... — Don Ramire, ne cherche point dans le cœur de l'homme une générosité qui n'est pas dans la nature, n'admire point le faible Alvarès, mais adore et reconnais le pouvoir suprême de la religion.

En achevant ces paroles, l'ermite tendit les bras à don Ramire, et s'avança pour l'embrasser. Les pleurs de don Ramire coulèrent sur le sein du vertueux vieillard, sur ce sein paternel qu'il avait si cruellement déchiré !

Un quart d'heure après cette touchante réconciliation, Alphonse revint dans l'ermitage. Don Ramire

prit congé du vieillard, et quitta la montagne, emportant avec lui des remords accablants et les pressentiments les plus funestes. Il ne pouvait écarter de son souvenir la malédiction prononcée jadis contre lui par le vieillard, il en voyait déjà l'effet dans la perte de sa fortune; et malgré le pardon généreux qu'il venait d'obtenir, il se sentait trop coupable pour ne pas redouter que le ciel n'eût exaucé tous les vœux que les premiers transports du désespoir arrachèrent au malheureux Alvarès, si injustement opprimé. — Hélas! disait-il, au comble de l'infortune, il remit au ciel le soin de sa vengeance; cette vengeance sera terrible! O mon fils, tu deviendras l'instrument de la colère celeste... Alphonse fera le tourment de son père; maintenant lui seul peut achever de venger Alvarès.

Plein de ces noires idées, don Ramire devint de plus en plus sombre et rêveur. Souvent, en regardant son fils, ses yeux se remplissaient de larmes; il éprouvait une inquiétude vague, un serrement de cœur inexprimable; il ne goûtait plus comme autrefois le bonheur d'être père. Il quitta la Catalogne après avoir visité Tarragone et Tortose, et se rendit à Madrid. Alphonse apprit dans cette ville que Dalinde y avait séjourné, que Thélismar, son père, était Suédois; qu'il devait rester quelque temps en Espagne, et qu'il suivait en ce moment la route de Grenade.

Ces informations, qu'Alphonse avait prises à l'insu de son père, lui inspirèrent le plus vif désir d'aller à Grenade. Don Ramire, qui portait partout ses chagrins et sa tristesse, consentit sans peine à quitter Madrid plus tôt qu'il ne l'avait projeté. Il se rendit d'abord à Tolède, où ils admirèrent l'alcazar ¹, ancien palais maure, dont l'architecture tient à la fois de la romaine et de la moresque. Un hospice pour les pauvres de la ville et des environs fut établi dans ce palais par l'archevêque de Tolède ; cet hospice renferme des manufactures, des écoles de dessin ; on y élève environ deux cents enfants auxquels on inspire le goût du travail et l'amour de la vertu : les femmes, les vieillards y ont aussi un asile ².

Nos voyageurs, après un court séjour dans la ville de Tolède, prirent la route de Cordoue. Ils traversèrent la Sierra-Morena ³, contrée inculte et sauvage,

¹ On voit aussi à Séville un alcazar, ou palais moresque, mais moins beau que celui de Tolède, qui lui-même l'est beaucoup moins que celui de Grenade.

² Tolède, ancienne capitale des rois goths, est bien déchue de son ancienne splendeur. Sa population, qui, sous les princes arabes et maures, s'élevait à 150,000, est aujourd'hui réduite à moins de 15,000. On remarque encore sa vaste cathédrale, son alcazar, que Charles-Quint embellit, son université. La ville, assez mal construite, s'élève sur la rive gauche du Tage. L'alcazar est bâti sur une éminence dont le fleuve baigne le pied. Les rois de Castille y transférèrent le siège de leur gouvernement après qu'ils l'eurent conquise sur les Maures.

³ La *Sierra-Morena*, ou Montagne-Noire, est une longue et haute

que le génie actif et bienfaisant d'un seul homme a depuis métamorphosée en un séjour agréable et fertile. Cordoue, sur les bords du Guadalquivir, est dominée par une chaîne de montagnes toujours couvertes de verdure qui font partie de la Sierra-Morena. Cette ville, si fameuse autrefois, ne conserve guère que des vestiges de son ancienne grandeur ¹.

Don Ramire passa trois jours à Cordoue. Alphonse ne vit pas sans une vive émotion les murs de Grenade, où il comptait retrouver Dalinde; mais cet espoir

chaîne de montagnes qui traverse l'Espagne de l'E. à l'O., et sépare les bassins de la Guadiana et du Guadalquivir. Elle se prolonge, sous le nom de *Manchique*, jusqu'à l'extrémité méridionale du Portugal. La partie de cette chaîne qu'il faut traverser pour pénétrer dans l'Andalousie était, il y a soixante ans, sauvage, inculte et déserte. Le passage qu'il fallait franchir pour aller à Cordoue (on l'appelait *Despena-Perros*) était l'effroi des voyageurs, qui rarement le traversaient impunément. Don Pablo Olivida y fit pratiquer une route commode, y entreprit de vastes défrichements y fonda plusieurs bourgades, y appela des colons allemands, espagnols, italiens, français. Tous ces établissements ont prospéré. La Cara-Lina en est le chef-lieu.

¹ Cordoue est une ville grande, mais mal bâtie, mal peuplée et malpropre; sa position sur la rive droite du Guadalquivir est belle et heureuse. Abrisée au nord par les rochers escarpés de la Sierra-Morena, elle s'étend sur les bords de la plaine qu'on appelle campagne du Bujalance. Elle a sur le fleuve un pont magnifique, une grande place très belle et une cathédrale, reste de la superbe mosquée que firent bâtir les califes de Cordoue. C'est un des plus grands temples que possède le culte catholique; il a 510 pieds de long sur 240 de large. La voûte est supportée par une infinité de colonnes des plus beaux marbres. Cette ville compte aujourd'hui près de 60,000 habitants. Elle en avait, dit-on, un million sous ses califes.

s'évanouit bientôt. Malgré sa préoccupation et son inquiétude, il fut vivement frappé de la situation ravissante de Grenade, des beaux édifices qu'elle renferme¹; monuments antiques et curieux, dont les débris rappellent à chaque pas la grandeur et la magnificence des Maures. Alphonse parcourut avec délices l'Alhambra et le Généralif. Il se plaisait à lire les inscriptions et les vers tracés sur les murs; ils rappelaient à son souvenir la galanterie des anciens rois de Grenade, les malheurs des Abencerrages, et les aventures merveilleuses dont il avait lu tant de fois les détails.

¹ Grenade est une ville grande, belle et remarquable par ses beaux édifices, reste de la magnificence des Maures, ses anciens maîtres. Elle s'élève sur le Darro, près du confluent de cette rivière avec le Real, au milieu d'une plaine délicieuse, et sous le plus beau climat de l'Espagne. On lui donne encore 80,000 habitants; c'est environ le sixième de ceux qu'elle avait sous ses rois maures. L'Alhambra, ancien palais des rois maures, est regardé comme le plus beau monument d'architecture moresque. On admire ses galeries, dont les voûtes reposent sur des colonnes légères; ses vastes salles surchargées d'ornements; sa grande salle de réception, dont on ne saurait peindre toute la richesse; ses lambris plaqués de nacre, d'or et d'écaillés de tortue; ses colonnes de marbre précieux. On admire surtout la cour des lions, au centre des appartements; elle a 110 pieds sur chacune de ses quatre faces; elle est entourée d'une galerie ouverte que soutiennent des milliers de colonnes de marbre. Au milieu, douze lions d'albâtre supportent trois grandes coupes aussi d'albâtre qui reçoivent les eaux d'une gerbe qui s'élève assez haut et qui retombe en pluie. Du portique on allait aux appartements du prince. Le belvédère de la favorite est un cabinet d'où la vue s'étend librement sur la vallée et sur les montagnes. De petites

Cependant Alphonse, toujours occupé de Dalinde et de Thélismar, apprit qu'ils avaient quitté Grenade depuis près de quinze jours pour se rendre à Cadix, que leur projet était d'y séjourner six semaines, et de s'embarquer ensuite pour visiter les côtes d'Afrique. Cette nouvelle affligea vivement Alphonse, il perdait ainsi l'espérance de revoir Dalinde ; car don Ramire, en arrivant à Grenade, avait positivement déclaré que ce serait là le terme de son voyage, qu'il retournerait sans délai en Portugal.

ouvertures, ménagées dans les ornements, laissent passer les parfums qui se brûlaient dans un appartement voisin. On remarque encore la salle où furent décapités les Abencerrages, sous le règne de Boabdil, la salle des bains avec ses cuves d'albâtre, la salle de l'écho, les chambres du trésor, etc. Dans une des cours de l'Alhambra on voit un petit palais que Charles-Quint fit construire ; mais malgré la magnificence qu'on a cherché à y déployer, il est loin d'égaliser en beauté l'ancien séjour des rois maures. Le Généralif est un superbe pavillon entouré de jardins qui autrefois descendaient jusqu'au Darro par le moyen de terrasses aujourd'hui ruinées. Un ravin profond le sépare de l'Alhambra. Près de l'entrée des jardins sont deux cyprès énormes qui ont déjà cinq siècles d'existence. Ce qui reste encore des jardins, ses cascades, ses parterres couverts de fleurs, ses bosquets parfumés, l'air pur qu'on y respire, tout donne à penser qu'ils furent jadis un lieu de délices. Dans le prolongement de la montagne qui fait face à l'Alhambra, on voit une grande quantité de grottes qui servent d'habitation à des familles nombreuses de Gitanos ou Bohémiens, qui forment une population de six ou sept mille individus. Ces Bohémiens, qu'on a regardés pendant longtemps comme le reste de la nation proscrite des Maures, sont, à ce qu'il paraît, originaires de l'Inde, et leurs ancêtres appartenaient à la race des Parias.

Cependant le goût des voyages n'était pas encore éteint dans le cœur d'Alphonse. D'un autre côté, l'ambition agitait depuis quelque temps son esprit ; à l'espoir d'acquérir des richesses se joignait celui de parvenir aux honneurs. C'était moins pour lui-même que pour replacer son père au rang d'où il était tombé. Devant lui deux carrières étaient ouvertes, le commerce et les armes ; mais dans celle-ci on peut trouver la mort dès le début ; ce n'est pas qu'il la craigne ; mais il connaît la tendresse de son père pour lui ; comment résistera-t-il à la douleur d'avoir perdu son fils ? Alphonse se décide pour le commerce ; il sait que sur la côte d'Afrique on recueille de l'ivoire et de la poudre d'or ; que les naturels échangent ces objets précieux pour des verroteries ; il ne s'agira donc que de se pourvoir d'objets d'échange, ce qui ne sera ni coûteux, ni difficile. Peut-être avait-il un motif secret qu'il n'osait s'avouer à lui-même. Dalinde et son père allaient explorer cette même côte africaine ; l'espérance de les rencontrer se montrait à lui comme derrière un nuage.

Il faut pourtant lui rendre justice. Quand cette pensée lui venait, il cherchait à la rejeter loin de lui, et il s'exagérait aussitôt les avantages que son absence amènerait pour son père. — Mon père, disait-il, a perdu sa fortune ; il ne possède plus qu'une modique pension à peine suffisante pour nous deux : en le débarrassant de la dépense que je lui coûte, en le quit-

tant, je double son aisance. Je lui suis à charge, je le vois ; depuis quelque temps il est rêveur, silencieux ; on dirait que mon entretien le fatigue, que ma présence l'importune. D'ailleurs, en cherchant à me distinguer, à sortir de l'obscurité, c'est pour mon père que je travaillerai ; si je désire une grande fortune, c'est pour la lui consacrer. La gloire, le soin de son bonheur, m'arrachent seuls d'auprès de lui. Mon absence lui causera sans doute de l'inquiétude ; mais mon retour assurera son aisance.

Telles étaient les réflexions d'Alphonse ; et en raisonnant ainsi, il soupirait, ses yeux étaient remplis de larmes. S'il n'avait consulté que son cœur, le devoir et la raison auraient bientôt repris sur lui tous leurs droits. Mais il cherchait à s'abuser : il y réussit, sans pouvoir cependant étouffer entièrement les remords qui s'élevaient au fond de son âme ; enfin il s'affermir dans son dessein, et n'en différa plus l'exécution.

Il gagna un valet depuis peu de temps à son service ; il lui fit part de tous les moyens qu'il avait imaginés pour faciliter son évasion. On convint qu'Alphonse s'échapperait le soir, que le valet l'attendrait aux portes de la ville avec deux chevaux ; que l'on irait, sans s'arrêter, jusqu'à Lojez, dont le valet savait le chemin. Alphonse n'avait point d'argent ; mais des diamants qu'il avait sauvés du désastre de Lisbonne, et que son père avait vendus, il lui restait

deux bagues assez belles que lui avait laissées son père. Il se défit secrètement d'une de ces bagues et en retira quatre cents piastres¹, somme suffisante, pensa-t-il, pour faire, s'il le fallait, le tour du monde.

Le jour fixé pour sa fuite, Alphonse feignit le soir une indisposition, autant pour dissimuler son trouble et son embarras, que pour engager son père à se retirer de bonne heure. En effet, don Ramire ne tarda pas à rentrer dans son appartement. Alphonse, après avoir embrassé son père, court s'enfermer dans sa chambre : ses remords l'y poursuivent. En proie à la plus vive agitation il écrit à don Ramire un billet pour lui rendre compte des motifs de sa fuite, sans l'instruire de la route qu'il va prendre. Il laisse le billet sur une table, puis s'enveloppe d'un long manteau ; il échange sa chaussure légère contre des souliers ferrés, et armé d'un gros bâton garni de fer, il ouvre la fenêtre, saute sur le gazon dans une petite cour dont il a la clef, et sort, sans être vu, par une porte dérobée qui donne sur la rue. Il traverse rapidement la ville, trouve à cent pas des portes son valet qui l'attendait, monte à cheval, et, suivant son guide, prend la route de Cadix.

L'obscurité de la nuit ne lui permettait pas d'aller aussi vite qu'il l'eût désiré ; la crainte d'être poursuivi, l'inquiétude, les remords, lui inspiraient une

¹ Une piastre vaut 3 francs 43 centimes.

terreur insurmontable qu'augmentaient encore les ténèbres dont il était environné. Il y avait à peu près deux heures qu'il avait quitté Grenade, lorsqu'il fut réveillé de sa sombre rêverie par le spectacle le plus surprenant. Tout à coup un jour radieux frappa les yeux surpris d'Alphonse; il leva la tête : dans les cieux brillait un globe de feu éclatant, qui semblait se précipiter vers la terre; il offrait mille couleurs éblouissantes, laissant après lui une longue et brillante trace de lumière, qui marquait sa route. Après avoir parcouru une partie de l'horizon, il s'éleva par degrés, et lança de toutes parts des étincelles, des gerbes enflammées, semblables à des feux d'artifice; enfin ce globe énorme s'ouvrit, et il en sortit deux espèces de volcans, qui, séparés de la masse, prirent la forme de deux arcs-en-ciel, dont l'un se perdit vers le nord, et l'autre vers le levant. Alors le globe parut diminuer; bientôt il s'éteignit, et les plus épaisses ténèbres succédèrent au jour le plus éclatant ¹.

¹ *Des globes de feu* ont été observés dès les temps les plus reculés; ils répandirent autrefois la terreur dans Rome. Aristote, Sénèque et Pline en ont parlé. C'est ce météore qu'on appelait jadis et que le peuple appelle encore des *épées flamboyantes*, des *dragons volants*; et je n'ai point inventé les circonstances du globe de feu que j'ai décrites dans mon conte, comme on va le voir dans le détail suivant :

« Le globe de feu qui fit l'objet du mémoire de M. Le Roi fut observé le 17 juillet 1771, vers les dix heures et demie du soir... On vit paraître tout d'un coup dans le nord-ouest un feu semblable à une grosse étoile tombante, qui, augmentant à mesure qu'il approchait, parut bientôt sous la forme d'un globe, et ensuite avec une

Alphonse, ne put se défendre d'un certain effroi à la vue de ce prodige : tout est sinistre présage pour une conscience troublée. Alphonse l'éprouva ; sa tristesse et son émotion s'en accrurent ; il poussa vivement son cheval, afin de se distraire au moins par le mouvement, et il galopa tout le reste de la nuit, sans ralentir un instant sa course. Au jour naissant, son valet s'aperçut qu'ils s'étaient égarés dans un chemin de traverse. Alphonse, jetant les yeux autour de lui, ne vit qu'une terre aride, couverte de rochers ; et ne découvrant aucun sentier frayé, il mit pied à terre, attacha son cheval à un

« queue qui entraînait tout après lui. Ce globe répandait la plus vive
 « lumière : sa tête paraissait environnée de flammèches de feu, et sa
 « queue bordée de rouge était parsemée des couleurs de l'arc-en-ciel.

« Le 12 novembre 1761, on vit à une lieue de Villefranche, en
 « Beaujolais, un globe de feu éclatant qui semblait se précipiter vers
 « la terre, et grossir à mesure qu'il en approchait ; il laissait après
 « lui une grosse traînée de feu qui marquait sa route. Il en sortit
 « une quantité prodigieuse d'étincelles et de flammèches semblables
 « aux plus grosses de celles qu'on voit dans les feux d'artifice...

« Le 3 du mois de novembre 1777, à neuf heures et demie du
 « soir, on aperçut à Sarlat un météore extraordinaire. Le temps s'é-
 « claircit au point qu'on crut qu'il allait éclore un nouveau jour. On
 « vit paraître un globe de feu très lumineux ; il s'en échappait de fortes
 « étincelles semblables à des étoiles artificielles, et le cercle dont il
 « était entouré était formé de rayons de différentes couleurs... Lors-
 « que ce globe énorme fut environ à la hauteur de six toises, il en
 « sortit deux espèces de volcans qui, séparés de la masse, prirent la
 « forme de deux grands arcs-en-ciel, dont l'un se perdit vers le nord,
 « et l'autre vers le levant. Alors on s'aperçut que la masse se fondait
 « insensiblement, etc. »

arbre, et, suivi de son valet, tourna ses pas vers la roche la plus haute, dans l'intention de découvrir, de cette élévation, la ville de Loja, dont ils ne devaient pas être éloignés.

A peine avaient-ils fait vingt pas, qu'Alphonse s'arrêta subitement sur un rocher qu'il venait de gravir. Une force invincible l'y retint malgré lui; il sentit ses pieds se fixer sur la pierre; et le bâton ferré qu'il tenait dans sa main s'appesantit, et semblait prendre racine sur ce rocher fatal ¹. — O mon père! s'écria-t-il, le ciel se charge donc de vous venger par un prodige inouï!...

Alphonse n'en put dire davantage : les sanglots lui coupèrent la parole; la terreur, les remords qui l'ac-

¹ La semelle des souliers d'Alphonse était parsemée de clous de fer, et son bâton ferré; il se trouvait sur une roche d'aimant.

Alphonse, plein d'ignorance, de remords, et déjà épouvanté du météore qu'il vient de voir, en se sentant retenu sur cette roche, se croit arrêté par le ciel même, irrité de sa fuite. Cette idée redouble sa terreur, lui ravit toutes ses forces, le rend immobile, et le fixe sur le rocher.

L'aimant, ou pierre d'aimant, est une mine de fer appartenant au fer oxydulé amorphe de Haüy, combinaison naturelle de protoxyde et de deutoxyde de fer, suivant Berzélius; cette substance se trouve dans les mines de fer noir en roches, qui existent dans les montagnes primitives; ces mines se rencontrent principalement en Sibérie, en Suède, dans l'île d'Elbe, aux Philippines, etc.

« L'aimant a six propriétés très remarquables : 1° celle d'attirer
« le fer, ce que l'on nomme *attraction*; 2° celle de le repousser, c'est
« la *répulsion*; 3° celle de lui transmettre sa vertu, c'est la *commu-*
« *nication*; 4° celle de se tourner vers les pôles du monde, c'est la

cablent, achevèrent d'épuiser ses forces, et le rendirent immobile ; ses cheveux se hérissèrent sur sa tête, une pâleur mortelle se répandit sur son visage...

— Ah ! maman, s'écria Pulchérie, il est changé en statue !... — Pas tout à fait, reprit en souriant madame de Clémire ; mais il en eut toute la peur, car cette idée lui vint comme à vous. — Je le crois bien ; la force invincible qui le clouait sur cette roche devait le lui faire craindre. — Néanmoins cette force invincible n'avait rien de surnaturel. — Vous nous avez prévenus que tout le *merveilleux* serait *vrai*... Cependant ce globe de feu, ce rocher fatal... tout cela paraît bien extraordinaire... Mais, chère maman, retournons au pauvre Alphonse.

« *direction* ; 5° celle de s'y diriger avec une variation que l'on nomme
 « *déclinaison* ; 6° enfin la propriété de s'incliner à mesure que l'on
 « approche de l'un ou de l'autre pôle, ce qu'on nomme *inclinaison*.
 « Toutes ces propriétés singulières, dépendantes de la nature de
 « l'aimant, tiennent à une propriété générale, dont la nature n'est
 « que très peu connue. On a soupçonné qu'il régnait autour de l'ai-
 « mant une espèce d'atmosphère à laquelle on donne le nom de ma-
 « tière *magnétique* : ce qui est certain, c'est que l'aimant produit par
 « ses deux pôles des effets contraires : l'un attire le fer, l'autre le
 « repousse. La force attractive d'un aimant sorti de la mine est peu
 « considérable ; c'est pourquoi on est obligé de l'armer pour aug-
 « menter sa force. »

J'ai placé l'aventure de la roche d'aimant en Espagne, parce qu'elle était plus frappante dans les premiers moments de la fuite d'Alphonse. Au reste, l'espèce de vraisemblance qu'on peut désirer dans un conte s'y trouve assez, puisqu'en effet les environs de Loja sont remplis de rochers, et qu'il y a beaucoup de mines en Espagne.

Il était dans la situation que je viens de vous dépeindre lorsque le ciel se couvrit de nuages : un vent impétueux s'éleva, et la pluie commença à tomber par torrents. En peu d'instants, Alphonse fut inondé. Il parvint à s'arracher de ce lieu funeste, abandonnant son bâton qui resta droit et comme planté sur le rocher. Son valet lui apprit qu'il avait découvert un chemin ; ils s'empressèrent d'aller reprendre leurs chevaux.

Alphonse, arrivé à Loja, s'y reposa deux ou trois heures ; il y prit des mulets et un conducteur, et poursuivit sa route. Il franchit le mont Orosпода, passa par l'antique Antequera, et ne s'arrêta que dans la ville de Malaga. Le reste de son voyage n'offre rien de remarquable. Il arriva sans accident à Cadix¹, et s'y logea dans la première auberge qu'on lui indiqua. En montant l'escalier qui conduisait à sa chambre, il entendit une voix douce et mélodieuse ; c'était celle d'une jeune femme qui chantait en s'accompagnant sur la harpe. Alphonse crut reconnaître cette voix ; il questionna le maître de la maison, qui lui apprit que Thélismar et sa fille logeaient dans son hôtel. Aussitôt Alphonse roule dans sa tête mille projets ; il voudrait revoir Dalinde, mais il n'ose

¹ Il faut, pour y arriver, s'embarquer au port Sainte-Marie, jolie ville à deux lieues de Cadix ; ce petit trajet était autrefois dangereux ; il y périssait souvent des bateaux ; ces accidents ne se renouvellent plus.

se présenter à ses yeux comme un aventurier. Il est tenté d'aller offrir à Thélismar de le suivre dans ses voyages, ne doutant pas que ses talents et son instruction ne fassent accueillir sa proposition ; il compte d'ailleurs sur la reconnaissance de Thélismar, dont il a sauvé la fille.

Tandis qu'Alphonse hésitait sur le parti qu'il devait prendre, Thélismar préparait tout pour son départ ; le lendemain au jour naissant il voguait vers Ceuta ¹. Cette nouvelle ne manqua pas d'attrister notre jeune voyageur ; il voyait se dissiper comme une ombre l'espoir secret dont il s'était d'abord flatté. Enfin, la réflexion rendit un peu de calme à ses esprits, et la raison reprit l'empire qu'elle ne perd jamais que par notre faute. Alors il repassa dans son esprit tout ce qui lui était arrivé depuis qu'il s'était séparé de son père ; il se représenta la douleur, l'inquiétude que son départ avait dû lui causer ; ces phénomènes terribles n'étaient-ils pas des avertissements réitérés de la Providence ? Cette idée ne tarda pas à se convertir dans son cœur en reproches amers ; sa propre conduite lui parut odieuse, et dans son repentir il forma le projet de retourner vers son père, de tomber à ses pieds,

¹ Ville d'Afrique, sur le détroit, vis-à-vis de Gibraltar. Jean, roi de Portugal, la prit sur les Maures. Depuis la révolution de Portugal, elle appartient aux Espagnols, auxquels elle fut abandonnée par le traité de Lisbonne, en 1668.

de demander grâce pour le passé, et de réparer ses torts par un dévouement sans bornes.

Cependant ces pensées ne sont pas les seules qui l'agitent ; des idées de fortune et d'ambition viennent s'y mêler ; renoncera-t-il sans regret à la douce satisfaction de rendre à son père l'opulence et le bonheur qu'il a perdus ? Mais où le trouver maintenant ? Il aura quitté Grenade, comme il en avait l'intention ; mais aura-t-il repris la route du Portugal ? La fuite précipitée de son fils, l'abandon où il l'a laissé, n'auront-ils rien changé à son dessein ?

En ce moment, Alphonse reçut une lettre du serviteur infidèle qui avait favorisé sa sortie de Grenade. Redoutant un voyage sur mer, il avait quitté son jeune maître en arrivant à Cadix, et s'était mis en chemin pour Madrid. En entrant dans Séville il avait appris qu'un étranger qui avait éprouvé de grands revers de fortune et paraissant accablé d'une douleur profonde, venait de s'embarquer sur un vaisseau faisant voile pour le Cap et devant toucher plusieurs points de la côte occidentale. D'après les renseignements qu'il s'était procurés, il ne doutait pas que cet individu ne fût don Ramire lui-même.

— O mon père ! mon père ! s'écrie le jeune Alphonse, sans doute vous courez sur les traces de votre coupable fils ; bravant la fatigue, les obstacles de toute espèce, les tempêtes, la mort peut-être, vous me donnez encore la touchante preuve d'une ten-

dresse dont je me sens indigne. O mon père ! puisse le ciel exaucer mes vœux ! Que je vous retrouve, et je vous consacrerai mon existence et mon avenir !

Aussitôt Alphonse se rend sur le port ; il interroge de l'œil tous les vaisseaux qu'il aperçoit ; il voudrait, au mouvement qu'il y remarque, reconnaître celui qui doit partir pour les contrées qu'il veut explorer. Il marche quelque temps au hasard, fait quelques questions, et n'obtient que des réponses vagues. Un jeune marin français a remarqué son embarras. — Vous cherchez quelque chose, monsieur, lui dit-il en s'approchant. — Un vaisseau qui parte pour la côte d'Afrique. — Le nôtre va dans deux heures lever ses ancres ; il se rend au Sénégal. — Oh ! ce n'est là qu'une partie de ce que je demande ; j'ai à explorer toute la côte jusqu'au cap de Bonne-Espérance. — On trouve très souvent à Saint-Louis des bâtiments espagnols et portugais qui visitent toute la côte. — Puis-je parler à votre capitaine ? — A l'instant même si vous le désirez : je vous présenterai et vous serez bien venu : je suis son fils. — Ah ! monsieur, reprit Alphonse en soupirant, que vous êtes heureux !

Une heure ne s'était pas encore écoulée, et déjà le marché avec le capitaine était conclu, le diamant qui restait au pouvoir d'Alphonse échangé contre des piastres, son bagage transporté sur le vaisseau, lui-même le suivant de près, et recevant du capitaine des félicitations pour son activité et son exactitude. X

Peu de temps après le capitaine donna l'ordre d'appareiller, voulant profiter d'un vent favorable qui venait de se lever. A deux heures de l'après-midi le bâtiment voguait à pleines voiles vers le rivage africain.

Alphonse était en extase devant le magnifique spectacle qui se déployait à ses yeux ; mais dès le soir du second jour, le vent, changeant tout à coup, poussait violemment à la côte ; il devint même si impétueux au milieu de la nuit, que le pilote et le capitaine commencèrent à désespérer du navire qui, au point du jour, sans mâts, sans gouvernail, allait se briser contre un écueil, si une énorme lame en le soulevant ne l'eût fait glisser sur la roche fatale. Tous les hommes de l'équipage, à l'aspect du danger, avaient poussé un cri de détresse ; maintenant ils se jettent à genoux et remercient le ciel qui a fait pour eux un prodige.

Au lever du soleil la scène change ; les vents s'apaisent, les nuages se dissipent, la mer se calme ; mais le vaisseau est désemparé ; il flotte au gré des vagues ; une voie d'eau s'est déclarée ; le travail incessant des pompes suffit à peine ; un nouveau prodige peut seul les sauver ; les matelots n'osent plus l'espérer. Soudain le capitaine, qui opposait au danger l'intrépidité d'un homme de cœur, s'écrie : — Courage, enfants ; j'aperçois dans le lointain une voile, le vent la pousse sur nous.

Il ne se trompait pas ; on ne tarda pas à distinguer un vaisseau ; secondé par un bon vent, il s'avancait

avec tant de vitesse , qu'en peu de temps il put voir les signaux de détresse qui partaient du bâtiment français. Une chaloupe fut détachée sur-le-champ du vaisseau pour porter les premiers secours à l'équipage ; les marins et les passagers étaient sur le pont levant les mains au ciel ou les étendant vers le vaisseau que la Providence envoyait à leur aide.

Au premier signal de la chaloupe , le capitaine du vaisseau fit virer de bord et porter sur le bâtiment. Dès qu'il en fut près, il fit mettre en panne , et envoya son charpentier à bord, pour reconnaître la voie d'eau, qui fut aussitôt fermée ; le vaisseau avait heureusement plusieurs mâts et mâteraux de rechange ; le capitaine fit porter sur le bâtiment tout ce qui lui était nécessaire pour continuer sa route. Pendant que les ouvriers du vaisseau, unissant leurs efforts à ceux du bâtiment français, travaillaient avec ardeur à réparer ses avaries, le capitaine se rendit à bord du vaisseau libérateur pour remercier le commandant du secours généreux qu'il lui avait prêté. Alphonse avait demandé à l'accompagner. On eût dit qu'un pressentiment secret l'entraînait à cette démarche.

Alphonse et le capitaine furent accueillis avec bienveillance ; le capitaine étranger refusa l'offre de remboursement qui lui était faite. — Monsieur, lui dit-il avec un accent qui aurait suffi pour faire reconnaître un Anglais si le pavillon d'Angleterre n'avait flotté sur

les mâts, je me suis trouvé il y a cinq ans dans une situation aussi critique que la vôtre. Depuis plusieurs jours mon vaisseau démâté était le jouet des flots ; un navire parut à l'horizon : il était français. Nos deux nations se faisaient une guerre cruelle. Je m'attendais à tout, car je ne pouvais ni me défendre, ni éviter en fuyant le malheur d'être pris. Mais le noble Français n'était pas un ennemi vulgaire ; en quelques heures il mit mon vaisseau en état de traverser l'Atlantique. Et maintenant que nos gouvernements sont en paix , quel mérite y a-t-il pour moi à remplir un devoir sacré ?

Un débat de générosité s'établit alors entre les deux capitaines ; de son côté Alphonse , tournant les yeux vers le tillac , vit tout à coup un homme accourir à lui les bras ouverts ; cet inconnu le presse avec tous les témoignages de la plus tendre amitié. — Thélismar ! s'écrie Alphonse. — Oui, mon jeune ami, répond Thélismar ; je bénis le ciel de cette rencontre. Mais par quel accident , continua-t-il en l'entraînant dans sa chambre, vous trouvez-vous sur ce vaisseau ? votre père est-il avec vous ?

Alphonse raconta alors à Thélismar tout ce qu'il avait fait depuis son départ de Grenade, s'accusant sans ménagement d'avoir abandonné son père pour un vain espoir de fortune. Il ajouta qu'arrivé à Cadix il avait eu d'abord l'idée d'aller commercer sur la côte de Guinée, mais il avait bientôt abandonné cette

idée dans l'intention de retourner en Portugal auprès de son père ; il se disposait à partir lorsqu'une lettre de Séville l'avait déterminé à s'embarquer sur-le-champ pour aller à la recherche d'un inconnu qu'on disait être son père.

Thélismar avait écouté Alphonse avec intérêt, tout en le blâmant d'avoir quitté don Ramire. — Vous auriez dû pourtant, continua-t-il, avant de prendre le parti de vous embarquer, obtenir des renseignements plus précis. Je crains bien qu'au lieu de vous rapprocher de votre père, vous ne vous en soyez éloigné. J'étais dernièrement à Tanger, où notre vaisseau a relâché quelques jours ; j'y ai vu l'homme dont vous parlez, il venait de Séville ; mais il n'est point Portugais, pas même Espagnol ; c'est un négociant allemand à qui les corsaires marocains ont pris son vaisseau richement chargé ainsi que ses deux fils. Il est venu dans les États de Maroc pour racheter ses enfants de l'esclavage. Ce que je vois de plus fâcheux pour vous dans cet événement, reprit Thélismar après un moment de silence, c'est qu'il vous sera bien difficile de repasser en Europe aussi promptement que vous le désirez. Le vaisseau sur lequel vous arrivez va vous conduire au Sénégal ; Saint-Louis est une colonie française, mais en ce moment elle est peu fréquentée, et vous n'y trouverez que dans quatre ou cinq mois des bâtiments frétés en retour pour la France. Je vous offrirais bien de vous conduire à Saint-Louis,

car notre vaisseau doit y toucher en passant ; c'est au moins l'intention du capitaine ; mais le capitaine ne peut répondre lui-même d'y aborder ; un coup de vent, les torrents, une tempête, mille événements de mer peuvent l'éloigner de cette colonie.

Alphonse avait écouté Thélismar avec attention ; quelques signes extérieurs d'inquiétude et d'anxiété trahissaient seuls les pensées qui l'agitaient. Il reconnaissait l'impossibilité de rejoindre son père avant plusieurs mois, la difficulté toujours croissante de découvrir la trace de ses pas à sa sortie de Grenade ; il songeait au peu de ressources pécuniaires qui lui restaient, aux embarras de toute sorte qu'il ne manquerait pas d'éprouver ; il perdait en outre l'occasion de tenter la fortune en Afrique, en Asie, en Amérique ; et puis cette intéressante jeune fille qui lui devait la vie, et qui, par amitié, par reconnaissance, voudrait peut-être un jour devenir son épouse : il serait près d'elle, il la verrait, il entendrait sa voix. Il alla même jusqu'à croire à l'intervention de la Providence dans cette rencontre inattendue avec Thélismar. — Monsieur, lui dit-il, une erreur dont vous n'avez pas désapprouvé la cause m'a conduit dans ces parages, le ciel l'a permis ; je ne saurais en avoir de regret, puisque je vous retrouve, vous qu'après mon père j'estime et j'honore le plus.

Thélismar sourit et tendit la main au jeune Alphonse. — Eh bien, reprit-il, daignez me permettre

de vous suivre dans vos voyages; je serai heureux si je puis vous être utile par mon dévouement et mes services. — Je consentirais avec joie à vous associer à mes travaux, répondit Thélismar, si j'étais certain que votre père... — Oh ! je répons de son consentement. — Vous ignorez sans doute que mon absence se prolongera trois ou quatre ans encore ? — N'importe, je m'attache à vous. — Eh bien, si vous aimez l'étude; si, comme je n'en doute pas, vous avez des sentiments nobles, des inclinations vertueuses, vous trouverez en moi un ami fidèle, un second père : Dalinde vous doit la vie; quels droits n'avez-vous pas à ma reconnaissance!...

Alphonse rougit en entendant prononcer le nom de Dalinde. Trop ému pour pouvoir répondre, il garda le silence. — J'ai besoin de consolations, je les trouverai, je l'espère, dans votre amitié... continua Thélismar. — A vous des consolations!... Vous auriez des peines?... — Je suis séparé pour quatre ans de ma femme et de ma fille. — Comment! séparé de Dalinde? — Je ne pouvais l'exposer aux dangers inséparables d'une longue navigation : nous avons voyagé ensemble dans une partie de l'Europe; je me suis séparé d'elle à Cadix; et, tandis que nous voguons vers l'Afrique, elle retourne en Suède avec sa mère... — O ciel! s'écria douloureusement Alphonse, la Suède et l'Afrique!... Quel espace immense entre elle... et vous! Que je vous plains! — Je suis vrai-

ment touché, reprit Thélismar, de la part que vous prenez à ma peine.

Cette conversation fut interrompue par l'arrivée du capitaine, qui annonça que le bâtiment français était réparé. — Allez prendre congé de ces braves gens, dit alors Thélismar à son ami, et faites transporter sans délai votre bagage. Les conditions de votre passage ici me regardent, et c'est un point que je vais régler avec votre nouveau capitaine.

Alphonse aurait eu quelque peine à cacher son trouble en apprenant que Dalinde était sur la route de la Suède, s'il n'eût profité de l'occasion que le hasard lui offrait de s'éloigner pour quelques instants. Lorsqu'il revint à bord, il ne songea plus qu'à l'intérêt que lui témoignait Thélismar, et se promit de mettre tout en usage pour obtenir sa confiance et son amitié.

Le soir Thélismar lui fit plusieurs questions relatives à ses études. — Possédez-vous les éléments de quelques sciences? — Mais, oui, répondit Alphonse en souriant avec suffisance; je ne manque pas d'instruction. Il n'est rien que je n'aie appris. — Vous connaissez la géométrie? — J'ai eu un maître de mathématiques pendant dix ans. — Avez-vous quelques notions de physique et d'histoire naturelle? — Rien de tout cela ne m'est étranger; j'ai d'ailleurs un goût passionné pour les arts; je fais mes délices du dessin et de la musique. — Vous savez dessiner? et quel est votre genre? — Je dessine des fleurs. — Aimez-

vous la lecture? — Beaucoup... — Votre langue n'est pas riche en bons ouvrages; mais vous savez le latin? — Oh! parfaitement. Jugez-en: à dix ans j'expliquais supérieurement (c'était du moins ce qu'affirmaient mes maîtres) Horace et Virgile. — En ce cas, vos études étaient finies à douze? — Précisément; aussi, depuis ce temps, j'ai cessé de m'occuper du latin, afin d'acquérir d'autres connaissances. — Et sans doute qu'à treize ans vous étiez assez bon géomètre pour laisser là aussi l'étude des mathématiques?... — Oui; ce fut alors que je me livrai à mon goût pour la littérature; je commençai à faire des vers. — De savant vous devintes bel-esprit? Cette métamorphose n'est pas toujours heureuse!... — Mes vers eurent un succès qui m'encouragea... — Un succès de société, j'imagine? — Non, j'oserai le dire, un succès universel. — Comment le sûtes-vous?.... — Par toutes les personnes qui venaient chez mon père.

Cette réponse fit sourire Thélismar. Il changea d'entretien; et un moment après Alphonse alla se coucher, persuadé qu'il venait d'inspirer à Thélismar l'opinion la plus avantageuse de ses talents et de son instruction.

Le jour suivant Alphonse se rappela l'aventure du taureau furieux tué par une piqure d'aiguille à la fontaine de l'*Amitié*, et il demanda à Thélismar l'explication d'un événement aussi singulier. Celui-ci lui répondit que le matin de ce jour il avait rencontré

un ancien ami revenant d'Amérique, d'où il rapportait un poison très subtil ; que cet ami lui avait fait présent d'un étui renfermant une aiguille trempée dans ce venin mortel ; Thélismar ajouta que comptant faire le soir l'expérience de ce poison, il l'avait gardé sur lui. — Ce qui me surprend, dit Alphonse, c'est que je n'aie jamais entendu parler de ce poison. — Mais, reprit Thélismar, je crois qu'il existe beaucoup d'autres choses extraordinaires qui vous sont inconnues. — Cela se peut, répartit Alphonse ; mais j'ose dire que le nombre n'en est pas bien grand, car j'ai eu des maîtres de toute espèce. J'ai d'ailleurs tant lu, et aussi tant observé, tant médité !

Thélismar l'interrompit en riant. — Nous verrons bien, lui dit-il d'un ton qui laissait entrevoir l'incrédulité ; et changeant aussitôt de conversation : Ne découvrez-vous point là-bas, vers le sud-est, une ligne noire qui se prolonge au sud ? — Oui ; ne serait-ce point la terre ? — Je le croirais volontiers ; au surplus vous devez reconnaître ce lieu que vous avez vu cent fois dans les cartes. — Certainement, reprit Alphonse un peu déconcerté ; mais vous le savez, ces contrées africaines sont encore si peu connues. C'est peut-être quelque île, quelque chaîne de rochers à fleur d'eau, car nous ne pouvons pas encore être en vue du Sénégal. — Je ne le pense pas ; au reste, nous pouvons bientôt savoir positivement où nous sommes.

Thélismar prit alors un quart de cercle pour me-

surer la hauteur du pôle. — Nous voici, dit-il, sous le $34^{\circ} 25'$ de latitude ¹, et à peu près sous le 10° de longitude O. D'après la distance présumée à laquelle nous apercevons la terre, je conjecture que nous sommes en face de Salé.

Alphonse rougit, c'était de honte. Il n'avait vu jusque-là dans Thélismar qu'un homme simple, sans prétention, n'ayant pas d'autre goût que celui de la botanique. Il ne doutait pas que sur tout autre point Thélismar ne fût d'une ignorance extrême ; et celui-ci, quelquefois à dessein, et souvent par une modestie qui lui était naturelle, le laissait dans cette opinion. Il était maintenant forcé de reconnaître à cet homme, qu'il avait si mal jugé, des connaissances réelles dont il n'avait pas même soupçonné l'existence. — Ah ! monsieur, lui dit-il, dans un élan de sincérité, qu'il ne chercha pas à contenir, que vous devez avoir trouvé en moi de présomption, d'ignorance ; car je vois bien maintenant que je ne sais rien. — Du courage et de la

¹ On entend par *latitude* la distance d'un lieu quelconque à l'équateur ; elle est boréale, si le point dont il s'agit est dans l'hémisphère boréal, c'est-à-dire entre l'équateur et le pôle nord ; dans le cas contraire, la latitude est australe. On entend par *longitude* la distance du méridien qui passe par le lieu dont il est question et le premier méridien convenu. Ce premier méridien est pour les Français celui de l'observatoire de Paris ; pour les Anglais, celui de Greenwich ; pour les Espagnols, celui de Cadix, etc. La longitude se mesure sur l'arc de l'équateur compris entre ces deux méridiens.

persévérance, répondit Thélismar en l'embrassant, et vous acquerez ce qui vous manque.

Le soir même, on entra dans le port de Salé, où le capitaine avait à remplir une mission de son gouvernement ; et comme on devait y rester plusieurs jours, les deux amis s'établirent dans une des plus jolies maisons de la ville.

Le premier soin d'Alphonse en arrivant à Salé fut d'écrire à son père une lettre pleine de repentir et de soumission. Il lui faisait un récit sincère de tout ce qui lui était arrivé, lui demandait pardon de sa fuite, et le suppliait de lui accorder la permission de suivre Thélismar dans ses voyages ; et comme ce dernier devait rester assez de temps à Salé pour qu'Alphonse pût y recevoir la réponse de son père, il le conjurait de lui donner ses ordres, en promettant de s'y conformer, quels qu'ils fussent. Il adressa sa lettre en Portugal, ne doutant point que don Ramire ne fût retourné dans la province de Beïra.

Un peu plus tranquille après cette démarche, Alphonse reprit ses amusements ordinaires ; il s'occupait principalement de musique et de dessin. Un matin Thélismar l'envoya chercher : Comme je sais, lui dit-il, que vous aimez passionnément la musique et le dessin, j'ai pensé que vous seriez bien aise de connaître deux enfants étonnants ; l'un est un petit garçon qui dessine à merveille ; et l'autre une jeune fille qui joue très agréablement du piano ;

ils sont tous deux dans mon cabinet, venez les voir.

Thélismar et Alphonse entrèrent dans une pièce voisine et s'arrêtèrent à quelques pas de la porte. Au fond de la chambre était une jeune personne qui jouait du clavecin et à côté d'elle un enfant de cinq ans qui dessinait. — Restons ici, dit Thélismar ; la jeune personne est timide, elle sait que vous êtes connaisseur ; vous la troubleriez trop si vous étiez plus près d'elle. — En effet, reprit Alphonse, elle a rougi quand elle nous a vus entrer. — Et vous devez même remarquer, ajouta Thélismar, qu'elle a tant d'émotion, que sa respiration en est un peu gênée : ne la voyez-vous pas respirer d'ici ? — Cela est vrai, répondit Alphonse, charmé que sa réputation pût produire de semblables effets ; il voulut même encourager la jeune personne, et cria plusieurs fois : *brava ! brava !* avec tout l'orgueil d'un demi-connaisseur, qui croit qu'un tel mot sorti de sa bouche doit combler de satisfaction et de gloire.

Quand la musicienne eut fini sa sonate, elle fit une profonde inclination. Alphonse battit des mains. — Allons voir dessiner l'enfant, dit Thélismar ; plaçons-nous derrière lui, nous verrons mieux son travail.

Alphonse remarqua que l'enfant dessinait avec des gants et sans modèle. — Ne trouvez-vous pas singulier, dit Thélismar, qu'on puisse à cet âge dessiner de tête ? et voyez comme cette fleur s'embellit sous ses doigts ! — A merveille ! s'écria Alphonse ; un dessin

très pur... Courage, mon enfant... Arrondissez un peu ce contour..... c'est cela!..... comme un petit ange!... En vérité, je ne ferais pas mieux.

Ces éloges ne causaient nulle distraction à l'enfant, qui dessinait avec la plus grande application, et de temps en temps éloignait sa petite main pour contempler son ouvrage, et soufflait sur son papier afin d'en écarter la poussière formée par le crayon. Quand la fleur fut achevée, Alphonse, rempli d'admiration, saute au cou de l'enfant : au même instant il pousse un cri de surprise. — Doucement, dit Thélismar en riant, prenez garde de casser ce jeune artiste. — Comment! s'écrie Alphonse, c'est une poupée! — Oui, répondit Thélismar; c'est ce qu'on appelle un automate¹. — Et la musicienne? — C'est la sœur du dessinateur. — Mais elle respirait. — Elle jouait véritablement du piano avec ses doigts : vous voyez, cher Alphonse, qu'il serait déraisonnable d'attacher un trop grand prix à des talents que peuvent avoir des automates. Je ne vous blâme pas de cultiver le dessin et la musique; ces deux arts procurent un délassement agréable; mais ne vous enorgueillez jamais du faible mérite de les posséder.

¹ Tout le monde a vu à Paris, en 1783, ces deux automates. Un autre, beaucoup plus singulier, jouait aux échecs, et contre tout le monde. Le mot *automate* vient du grec.

Nous croyons devoir faire remarquer qu'il y a un peu d'exagération dans le récit de l'auteur.

Cette leçon fit quelque impression sur Alphonse ; cependant, pour le corriger entièrement, il était nécessaire qu'il en reçût beaucoup d'autres.

Dans cet endroit du conte, madame de Clémire s'arrêta. On serra le manuscrit, et la veillée finit.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE.

—

Avis de l'éditeur.	1
Épître à César Ducrest, mon neveu.	5
Préface.	7
Delphine, ou l'Heureuse Guérison.	24
Le Chaudronnier, ou la Reconnaissance réciproque.	80
Églantine, ou l'Indolente corrigée.	148
Histoire de M. de la Palinière.	194
Eugénie et Léonce, ou l'Habit de bal.	258
Alphonse et Dalinde, ou la Fée de l'art et de la nature.	305



920423

